



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

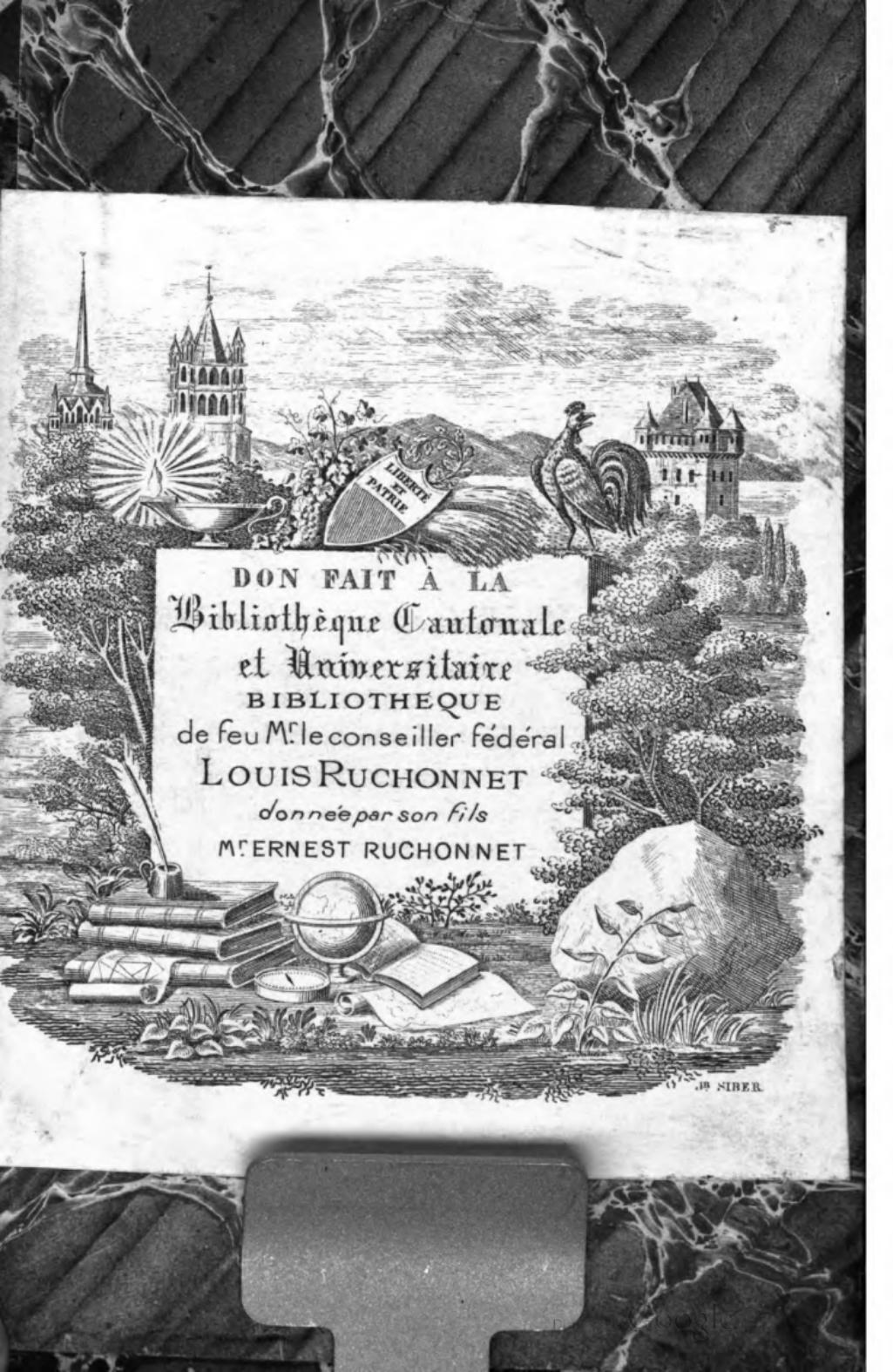
We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

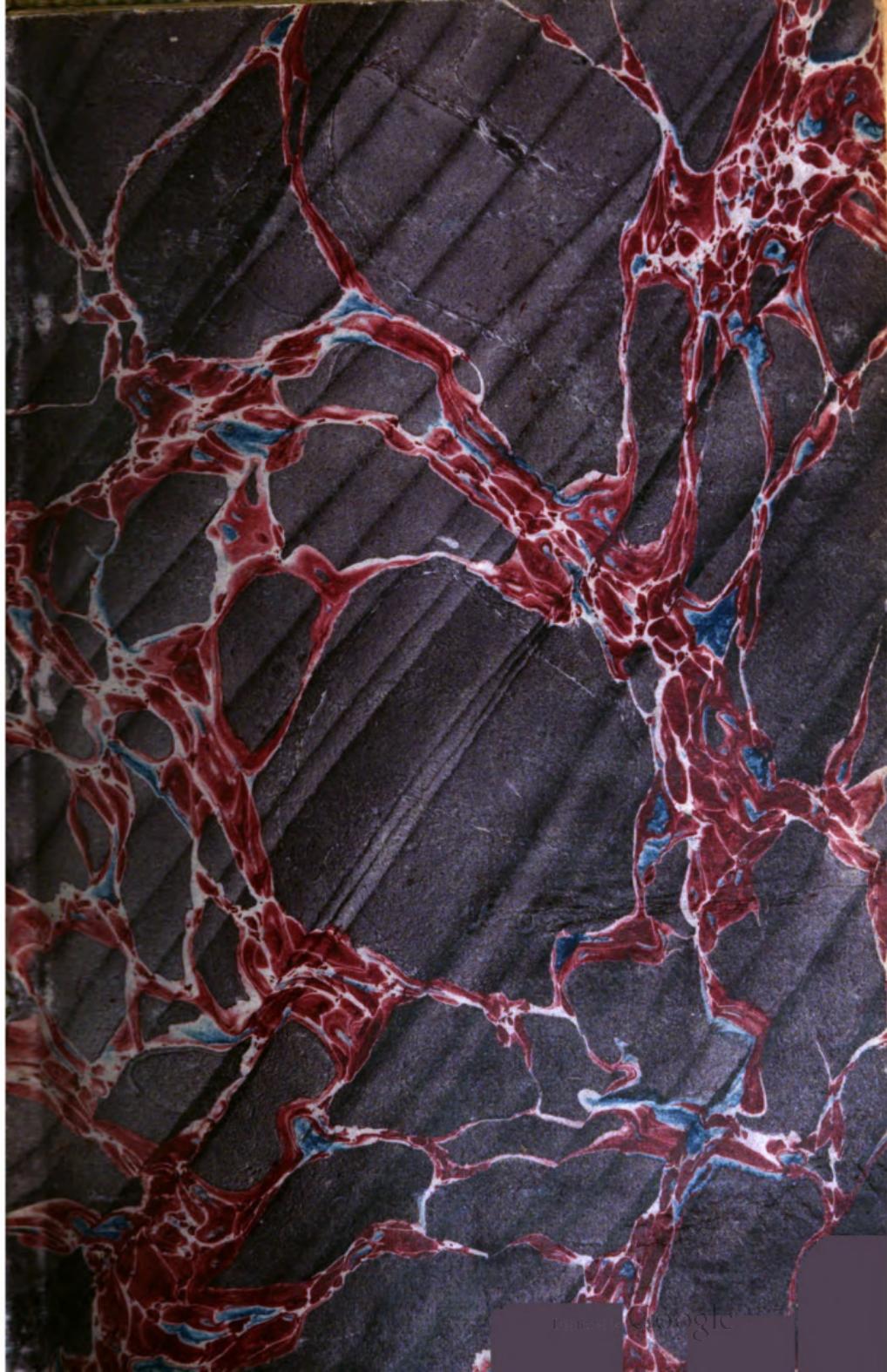
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





DON FAIT À LA
Bibliothèque Cantonale
et Universitaire
BIBLIOTHEQUE
de feu M^r le conseiller fédéral
LOUIS RUCHONNET
donnée par son fils
M^r ERNEST RUCHONNET

BY J. SIBER.





CRIMES CÉLÈBRES.



IMP. DE HAUMAN ET C[°]. — DELTOMBE, GÉRANT.
Rue du Nord, n^o 8.

CRIMES CÉLÈBRES

PAR

ALEXANDRE DUMAS.

—
TOME PREMIER.



BRUXELLES.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE.
HAUMAN ET C°.

—
1844

LES CENCI.

1598.

Si vous allez à Rome et que vous visitiez la villa Pamfili, sans doute, après avoir été chercher sous ses grands pins et le long de ses canaux l'ombre et la fraîcheur, si rares dans la capitale du monde chrétien, vous redescendrez vers le mont Janicule, par un délicieux chemin, au milieu duquel vous rencontrerez la fontaine Pauline. Ce monument dépassé, et après vous être arrêté un instant sur la terrasse de l'église de Saint-Pierre in Montorio, qui domine Rome tout entière, vous visiterez le cloître du Bramante, au centre duquel, dans un enfoncement de quelques pieds, est bâti, sur la place même où fut crucifié saint Pierre, un petit temple moitié

grec, moitié chrétien ; puis vous remonterez par une porte latérale dans l'église elle-même. Là, le cicerone obligé vous fera voir, dans la première chapelle à droite, le *Christ flagellé* de Sébastien del Piombo, et dans la troisième chapelle à gauche, un *Christ au sépulcre*, par le Flamingo : ces deux chefs-d'œuvre examinés à loisir, il vous conduira à chaque extrémité de la croix transversale, et vous montrera, d'un côté, un tableau de Salviati, sur ardoise, et de l'autre une peinture de Vasari ; puis, vous faisant voir tristement, sur le maître-autel, une copie du Martyre de saint Pierre, du Guide, il vous racontera que c'était là que fut adorée, pendant trois siècles, la *Transfiguration* du divin Raphaël, enlevée par les Français en 1809, et rendue au pape par les alliés en 1814. Comme vous aurez déjà probablement admiré ce chef-d'œuvre au Vatican, laissez-le dire, et cherchez au pied de l'autel une dalle tumulaire que vous reconnaîtrez à une croix et au simple mot : *Orate* ; c'est sous cette dalle qu'est enterrée Béatrix Cenci, dont l'histoire tragique a dû vous laisser un si profond souvenir.

Elle était fille de Francesco Cenci. Pour peu que l'on croie que les hommes naissent en harmonie avec leur siècle, et que les uns le résument en bien, et les autres en mal, peut-être sera-t-il curieux pour nos lecteurs de jeter un coup d'œil rapide sur la période qui venait de s'écouler lorsque s'accom-

plirent les événements que nous allons raconter. Francesco Cenci leur apparaîtra alors comme l'incarnation diabolique de son époque.

Le 11 août 1492, après la lente agonie d'Innocent VIII, pendant laquelle deux cent vingt meurtres furent commis dans les rues de Rome, Alexandre VI était monté sur le trône pontifical. Fils d'une sœur du pape Calixte III, Roderic Lenzuoli Borgia avait eu, avant d'être cardinal, cinq enfants de Rose Vanozza, qu'il avait fait épouser ensuite à un riche Romain. Ces enfants étaient :

François, qui fut duc de Gandie ;

César, qui fut évêque et cardinal, puis duc de Valentinois ;

Lucrèce qui, après avoir eu pour amants son père et ses deux frères, fut mariée quatre fois : la première à Jean Sforce, seigneur de Pezaro, qu'elle quitta pour cause d'impuissance ; la seconde, à Alphonse, duc de Bisiglia, que César fit assassiner ; la troisième, à Alphonse d'Est, duc de Ferrare, dont un second divorce la sépara ; enfin, la quatrième, à Alphonse d'Aragon, qui fut d'abord poignardé sur les marches de la basilique de Saint-Pierre, puis étranglé trois semaines après, parce qu'il ne mourait pas assez vite de ses blessures, qui cependant étaient mortelles ;

Guifry, comte de Squillace, dont on sait peu de chose ;

Puis enfin un dernier dont on ne sait rien du tout.

Le plus connu de ces trois frères était César Borgia : il avait tout arrangé pour être roi d'Italie à la mort de son père, et ses mesures étaient prises de manière à ne pas lui laisser de doutes sur la réussite de ce vaste projet. Tous les cas étaient prévus, excepté un seul ; mais ce cas, il eût fallu être Satan lui-même pour le deviner. Le lecteur en jugera.

Le pape avait invité à souper le cardinal Adrien dans sa vigne du Belvédère : le cardinal Adrien était fort riche, et le pape désirait en hériter, comme il avait fait déjà des cardinaux de Saint-Ange de Capoue et de Modène. En conséquence, César Borgia avait envoyé deux bouteilles de vin empoisonné à l'échanson de son père, sans le mettre dans sa confidence ; seulement il lui avait recommandé de n'employer ce vin que lorsqu'il lui en donnerait l'ordre : malheureusement, pendant le souper, l'échanson s'éloigna un instant, et dans cet intervalle un domestique maladroit servit justement de ce vin au pape, à César Borgia et au cardinal de Corneto (1).

Alexandre VI mourut au bout de quelques heures :

(1) Paolo Giovio, *Vie de Léon X*, livre II, page 82. — *Vie du cardinal Pompée Colonna*, page 358. — Stendhal, *Promenades dans Rome*.

César Borgia fut cloué dans son lit, où il changea entièrement de peau; enfin le cardinal de Corneto, après avoir perdu la vue et l'usage de ses sens, fit une maladie dont il pensa mourir.

Pie III succéda à Alexandre VI et régna vingt-cinq jours; le vingt-sixième il fut empoisonné.

César Borgia avait dix-huit cardinaux espagnols qui lui devaient leur entrée dans le sacré collège: ces cardinaux étaient entièrement à lui, et il en pouvait faire ce qu'il voulait. Comme il était toujours mourant et qu'il n'en pouvait rien faire pour lui-même, il les vendit à Julien de la Rovère, et Julien de la Rovère fut élu pape sous le nom de Jules II. A la Rome de Néron succéda l'Athènes de Pétracclès.

Léon X continua Jules II, et le christianisme prit sous son pontificat un caractère païen qui, passant de l'art dans les mœurs, donne à cette époque un caractère étrange. Les crimes ont momentanément disparu pour faire place aux vices: mais à des vices charmants, à des vices de bon goût, comme ceux que pratiquait Alcibiade et que chantait Catulle. Léon X mourut après avoir réuni sous son règne, qui avait duré huit ans, huit mois et dix-neuf jours, Michel-Ange, Raphaël, Léonard de Vinci, le Corrège, le Titien, André del Sarto, le Frate, Jules Romain, l'Arioste, Guicchardin et Machiavel.

Jules de Médicis et Pompée Colonna étaient sur

les rangs pour lui succéder. Comme c'étaient deux politiques habiles, deux courtisans rompus aux affaires, et de plus deux hommes d'un mérite réel et presque égal, ni l'un ni l'autre ne pouvait obtenir la majorité, et le conclave se prolongeait au grand ennui des cardinaux. Or il arriva qu'un jour un cardinal, plus ennuyé que les autres, proposa d'élire, au lieu de Médicis ou de Colonna, le fils, les uns disent d'un tisserand, et les autres d'un brasseur de bière d'Utrecht, auquel personne n'avait pensé jusqu'alors, et qui était pour le moment gouverneur de la monarchie en Espagne, en l'absence de Charles-Quint. La plaisanterie eut du succès, tous les cardinaux applaudirent à la proposition de leur collègue, et Adrien fut nommé pape par hasard.

C'était un véritable Flamand qui ne savait pas un mot d'italien. Lorsqu'il arriva à Rome et qu'il vit les chefs-d'œuvre grecs rassemblés à si grands frais par Léon X, il voulut les faire briser, en s'écriant : *Sunt idola antiquorum.* Son premier soin fut d'envoyer le nonce François Chérégat à la diète de Nuremberg, assemblée au sujet des troubles de Luther, avec des instructions qui donnent une idée des mœurs de l'époque.

« Avouez ingénument, dit-il, que Dieu a permis ce schisme et cette persécution à cause des péchés des hommes, et surtout de ceux des prêtres et des prélates de l'Église ; car nous savons qu'il s'est passé dans

le saint-siège beaucoup de choses abominables.

Adrien voulait ramener les Romains aux mœurs simples et austères de la primitive Église , et porta à cet effet la réforme jusque dans les moindres détails. De cent palefreniers qu'avait Léon X , par exemple, il n'en conserva que douze, afin, disait-il, d'en avoir deux de plus que les cardinaux.

Un pareil pape ne pouvait régner longtemps , aussi mourut-il après une année de pontificat. Le lendemain de sa mort, on trouva la porte de son médecine ornée de guirlandes de fleurs , avec cette inscription : *Au libérateur de la patrie.*

Jules de Médicis et Pompée Colonna se retrouvèrent sur les rangs. Les intrigues recommencèrent, et le conclave se trouva de nouveau partagé de telle façon, que les cardinaux crurent un instant qu'ils ne pourraient s'en tirer que comme ils avaient déjà fait, c'est-à-dire en élisant un troisième compétiteur ; il était même déjà question du cardinal Orsini, lorsque Jules de Médicis s'avisa d'un expédient assez ingénieux. Il lui manquait cinq voix ; cinq de ses partisans offrirent à cinq des partisans de Colonna de parier cent mille ducats contre dix mille que Jules de Médicis ne serait pas élu. Au premier tour de scrutin qui suivit le pari , Jules de Médicis eut les cinq voix qui lui manquaient : il n'y avait rien à dire, les cardinaux ne s'étaient point vendus ; il avaient parié, voilà tout.

En conséquence, le 18 novembre 1523, Jules de Médicis fut proclamé pape sous le nom de Clément VII. Le même jour, il paya généreusement les cinq cent mille ducats que ses cinq partisans avaient perdus.

Ce fut sous ce pontificat, et durant les sept mois où Rome, conquise par les soldats luthériens du connétable de Bourbon, voyait commettre sur les choses saintes les plus affreuses profanations, que naquit Francesco Cenci.

C'était le fils de monsignor Nicolas Cenci, trésorier apostolique sous le pontificat de Pie V. Ce vénérable prélat s'étant beaucoup plus occupé de l'administration spirituelle que de l'administration temporelle de son royaume, Nicolas Cenci avait profité de ce détachement des choses mondaines pour amasser un revenu net de cent soixante mille piastres, à peu près deux millions cinq cent mille francs de notre monnaie. Francesco Cenci, qui était son fils unique, hérita de cette fortune.

Il avait passé sa jeunesse sous des papes si occupés du schisme de Luther, qu'ils n'avaient guère le temps de penser à autre chose. Il en résulte que don Francesco Cenci, né avec des instincts mauvais et maître d'une fortune immense qui lui permettait d'acheter l'impunité, s'abandonna à tous les désordres de son tempérament fougueux et passionné. Mis trois fois en prison pour des amours infâmes, il s'en

tira moyennant deux cent mille piastres , cinq millions de francs à peu près. Il faut dire aussi qu'à cette époque les papes avaient grand besoin d'argent.

Ce fut surtout sous Grégoire XIII que l'on commença de s'occuper sérieusement de Francesco Cenci. Il est vrai que ce pontificat prêtait merveilleusement au développement d'une réputation comme celle à laquelle visait cet étrange don Juan. Sous le Bolognais Buoncompagni, tout était permis à Rome à qui-conque pouvait payer à la fois l'assassin et les juges. Le viol et le meurtre étaient choses si communes, que la justice publique s'occupait à peine de ces bagatelles, si personne n'était là pour poursuivre le coupable ; aussi Dieu récompensa le bon Grégoire XIII de son indulgence : il eut la joie de voir la Saint-Barthélemy.

A cette époque, Francesco Cenci était déjà un homme de quarante-quatre à quarante-cinq ans, de cinq pieds quatre pouces à peu près , fort bien pris dans toute sa taille et très-fort, quoiqu'il semblât un peu maigre. Il avait les cheveux grisonnans, les yeux grands et expressifs, quoique le paupière supérieure retombât un peu trop, le nez long, les lèvres minces et le sourire plein de grâce ; ce sourire , au reste, changeait facilement d'expression, et devenait terrible lorsque son œil rencontrait un ennemi ; alors, et pour peu qu'il fût ému ou irrité, un tremblement nerveux le prenait , qui se prolongeait en

frissonnements longtemps après que la crise qui l'avait fait naître était passée. Adroit à tous les exercices du corps et surtout à l'équitation, il allait quelquefois d'une seule traite de Rome à Naples, bien qu'il y ait quarante et une lieues de l'une à l'autre ville, passant par les bois de San-Germano et les marais Pontins sans s'inquiéter des brigands, quoiqu'il fût seul et quelquefois sans autres armes que son épée ou son poignard. Quand son cheval tombait de lassitude, il en achetait un autre ; si on ne voulait pas le lui vendre, il le prenait de force ; si on résistait, il frappait, et cela toujours par la pointe, et jamais avec la poignée. Au reste, comme il était connu dans tous les États de Sa Sainteté, et qu'on le savait généreux, personne ne s'opposait à sa volonté, les uns cédant par crainte, les autres par intérêt. D'ailleurs, impie, sacrilége et athée, il n'entrant jamais dans une église, ou, s'il y entrait, c'était pour blasphémer Dieu. Beaucoup disaient qu'il était avide d'événements bizarres, et qu'il n'y avait pas de crime qu'il n'eût commis, s'il avait cru trouver dans son accomplissement une seule sensation nouvelle.

Il avait épousé, à l'âge de quarante-cinq ans à peu près, une femme fort riche, dont aucun chroniqueur ne dit le nom. Elle mourut, lui laissant sept enfants, cinq garçons et deux filles. Alors il épousa, en secondes noces, Lucrezia Petroni, qui, à part

son teint , qui était d'une blancheur éclatante , offrait le type parfait de la beauté romaine. Ce second mariage fut stérile.

Comme si Francesco Cenci n'avait dû éprouver aucun des sentiments naturels à l'homme , il détestait ses enfants , et ne se donnait point la peine de cacher la haine qu'il leur portait. Un jour qu'il faisait bâtir , dans la cour de son magnifique palais , situé près du Tibre , une église dédiée à saint Thomas , il dit à l'architecte , en lui faisant faire le plan d'un caveau mortuaire : « C'est là que j'espère les mettre tous. » L'architecte avoua souvent depuis qu'il avait été épouvanté du rire qui accompagna ces paroles , et que s'il n'y avait pas eu tant à gagner à travailler pour Francesco Cenci , il eût refusé de continuer son ouvrage.

Aussi , à peine ses fils purent-ils se conduire seuls , qu'il envoya les trois ainés , Jacques , Christophe et Roch , à l'université de Salamanque en Espagne ; sans doute il pensait qu'il suffisait de les éloigner de lui pour en être débarrassé à toujours ; car à peine furent-ils partis qu'il ne songea plus à eux , pas même pour leur envoyer de quoi vivre. Aussi , après quelques mois de lutte et de misère , les trois malheureux jeunes gens furent-ils obligés de quitter Salamanque : ils revinrent en mendiant tout le long de la route , traversèrent la France et l'Italie à pied et nu-pieds , et regagnèrent Rome , où ils trouvèrent

leur père plus sévère, plus âpre et plus rigide que jamais.

C'était dans les premières années du règne de Clément VIII, qui était renommé pour sa justice. Les trois jeunes gens résolurent de s'adresser à lui, afin d'obtenir que sur les immenses richesses de leur père, Sa Sainteté ordonnât qu'il leur fût fait une petite pension. Ils allèrent en conséquence trouver le pape à Frascati, où il faisait bâtir la belle villa Aldobrandini, et lui exposèrent leur cause ; le pape reconnut leur droit, et força Francesco à leur faire à chacun une pension de deux mille écus. Francesco chercha par tous les moyens possibles à éluder cette décision ; mais il reçut des ordres si précis, qu'il lui fallut obéir.

Ce fut vers cette époque qu'il fut, pour la troisième fois, mis en prison pour ses amours infâmes. Ses trois fils alors s'adressèrent de nouveau au pape, disant que leur père déshonorait leur nom, et le suppliant de déployer à son égard toute la sévérité de la loi. Le pape trouva une pareille démarche odieuse, et les chassa honteusement de sa présence. Quant à Francesco, il s'en tira, cette fois encore, comme il avait fait pour les deux autres, c'est-à-dire à prix d'argent.

On comprend que cette démarche ne changea point en amour la haine que Francesco portait à ses enfants ; seulement, comme les fils pouvaient se sous-

traire à la colère paternelle, indépendants qu'ils étaient par la pension qu'ils avaient obtenue, cette colère retomba sur ses deux malheureuses filles. Bientôt leur situation devint si intolérable, que l'affaînée, quoique surveillée de près, parvint à faire remettre au pape une supplique, dans laquelle elle lui racontait les mauvais traitements auxquels elle était en butte, et suppliait Sa Sainteté de la marier ou de la placer dans un monastère. Clément VIII eut pitié d'elle; il força Francesco Cenci à lui donner une dot de soixante mille écus, et la fit épouser à Carlo Gabrielli, d'une noble famille de Gubbio. Francesco pensa devenir fou de colère en se voyant arracher cette victime.

Vers le même temps, la mort se chargea d'en délier deux autres: Roch et Christophe Cenci furent tués à un an de distance, l'un par un charcutier dont on ignore le nom, l'autre par Paul Corso de Massa: ce fut une consolation à la douleur de Francesco, qui poursuivit de son avarice ses fils jusques après leur mort; car il signifia aux prêtres qu'il ne dépenserait pas un bajocco pour les frais de l'église. Ils furent donc apportés aux caveaux qu'il leur avait fait préparer sous ses yeux, dans la bière des mendians; et lorsqu'il les y vit couchés tous deux, il s'écria qu'il était déjà bien heureux d'être débarrassé de deux si mauvaises créatures; mais qu'il ne le serait complètement que lorsque ses cinq autres en-

fants seraient déposés près des deux premiers; et que lorsque le dernier viendrait enfin à trépasser, il voulait, en signe de joie, illuminer son palais en y mettant le feu.

Cependant Francesco avait pris toutes ses précautions pour que sa seconde fille, Béatrix Cenci, ne suivit point l'exemple de la première. C'était alors une enfant de douze à treize ans, belle et innocente comme les anges. De longs cheveux blonds, cette beauté si rare en Italie, que Raphaël, la croyant divine, l'a donnée à toutes ses madones, découvraient, en se partageant, un front admirablement formé, et flottaient en grosses boucles sur ses épaules; ses yeux, d'un bleu d'azur, étaient de la plus céleste expression; sa taille était moyenne, mais bien proportionnée, et dans les cours instants où son caractère naturel pouvait se faire jour à travers ses larmes, il reparaissait vif, joyeux et compatissant, mais en même temps plein de fermeté.

Afin d'être sûr d'elle, Francesco la tenait enfermée dans une chambre retirée de son palais, dont lui seul avait la clef. Là, l'étrange et inflexible geôlier venait la visiter chaque jour pour lui apporter ses repas. Jusqu'à cet âge de treize ans, auquel elle était enfin parvenue, il s'était montré pour elle d'une dureté implacable; mais bientôt, au grand étonnement de la pauvre Béatrix, il s'adoucit. C'est que Béatrix d'enfant devenait jeune fille; c'est que sa

beauté s'ouvrait comme une fleur ; c'est que Francesco , auquel aucun crime ne devait être étranger , avait jeté un regard incestueux sur elle.

On comprend qu'avec l'éducation qu'avait reçue Béatrix , éloignée comme elle l'était de toute société , même de celle de sa belle-mère , elle fut ignorante du mal comme du bien ; elle était donc plus facile à perdre qu'une autre ; et cependant Francesco ne mit pas moins en œuvre , pour cet acte de démon , toutes les ressources de son esprit .

Pendant quelque temps Béatrix fut réveillée , chaque nuit , par une musique délicieuse qui lui semblait venir du paradis . Lorsqu'elle en parlait à son père , il la laissait dans cette persuasion , ajoutant que si elle était douce et obéissante , bientôt , par une récompense spéciale de Dieu , ce ne serait plus assez pour elle d'entendre , mais qu'elle verrait .

En effet , une nuit que , accoudée sur son lit , la jeune fille écoutait cette ravissante harmonie , la porte de sa chambre s'ouvrit tout à coup , et de l'obscurité où elle était , ses regards plongèrent dans des appartements chaudemment éclairés , et pleins de ces parfums comme on en respire dans les rêves ; de beaux jeunes gens et de belles femmes à moitié nus , comme elle en avait vu dans les tableaux du Guide et de Raphaël , se promenaient dans les appartements , et semblaient pleins de joie et de bonheur : c'étaient les mignons et les courtisanes de Francesco , qui ,

riche comme un roi, renouvelait chaque nuit les orgies d'Alexandre aux noces de Lucrèce, et les débauches de Tibère à Caprée. Après une heure, la porte se referma, et la vision séductrice disparut, laissant Béatrix pleine de trouble et d'étonnement.

La nuit suivante, la même apparition se renouvela ; seulement, cette nuit, Francesco Cenci entra dans la chambre de sa fille, et l'invita à prendre part à la fête. Francesco était nu. Sans savoir pourquoi, Béatrix comprit qu'elle ferait mal de céder aux instances de son père ; elle répondit que ne voyant point parmi toutes ces femmes Lucrezia Petroni, sa belle-mère, elle n'osait quitter son lit pour aller ainsi avec des inconnues. Francesco menaça et pria, mais menaces et prières furent inutiles. Béatrix s'enveloppa dans ses draps et refusa obstinément d'obéir à Francesco.

Le lendemain, elle se jeta sur son lit toute habillée. A l'heure habituelle sa porte s'ouvrit, et le spectacle nocturne reparut. Cette fois, Lucrezia Petroni était au nombre des femmes qui passaient devant la porte de Béatrix ; la violence l'avait contrainte à cette humiliation. Béatrix était trop loin pour voir sa rougeur et ses larmes. Francesco lui montra sa belle-mère, qu'elle avait cherchée en vain la veille ; et comme elle n'avait plus rien à dire, il l'emmena toute confuse et toute rougissante au milieu de cette orgie.

Là, Béatrix vit des choses inconnues et infâmes!...

Néanmoins elle résista longtemps : une voix intérieure lui disait que tout cela était horrible ; mais Francesco avait la lente persistance d'un démon. A ces spectacles, qu'il croyait propres à éveiller ses sens, il joignait des hérésies faites pour égarer son esprit : il lui disait que les plus grands saints que l'Église vénère étaient tous nés du commerce du père et de la fille ; et Béatrix avait commis un crime qu'elle ignorait encore ce que c'était qu'un péché (1).

Alors il n'y eut plus de bornes à sa brutalité : il forçait Lucrezia et Béatrix à partager le même lit, menaçant sa femme de la tuer si elle révélait par un mot à sa fille ce qu'avait d'odieux une pareille communauté. Si bien que les choses durèrent ainsi pendant près de trois années.

(1) Voir pour tous ces détails, et beaucoup d'autres plus étranges encore : *La funesta Morte di Giacomo e Beatrice Cinci*, par l'abbé Angelo Maio ; et *Muratori, Annales Romaines* : là Muratori constate positivement le commerce du père et de la fille, que d'autres historiens plus pudiques donnent seulement à entendre. Voici le texte italien :

« Restò Beatrice la minore in casa, e fatta grande e bella, soggiacque alle disordinate voglie de chi l'avea procreata, giacchi fece egli credere non peccaminoso un atto di tantà iniquità : non si vergognava il perverso uomo d'abusarsi della figlia sugli occhi della stessa sua moglie, matrigna di lei. Dacché la fanciulla avertita della brutalità del padre, commençò à ripugnare, si passò ad exigere colle battiture, ciò che con gli inganni sulle prime era ottenuto. »



Vers ce temps, Francesco fut obligé de faire un voyage : force lui fut alors de laisser les femmes seules et libres. La première chose que fit aussitôt Lucrezia fut de révéler à Béatrix toute l'infamie de leur existence ; alors elles dressèrent ensemble un mémoire, dans lequel elles exposaient au pape tout ce qu'elles avaient eu à souffrir de coups et d'outrages. Mais, avant de partir, Francesco Cenci avait pris ses précautions ; tout ce qui entourait le pape lui était vendu ou espérait se vendre. La supplique ne parvint point aux mains de Sa Sainteté, et les deux pauvres femmes, qui se rappelaient que Clément VIII avait autrefois chassé de sa présence Jacques, Christophe et Roch, se crurent comprises dans la même proscription, et se regardèrent comme abandonnées.

Sur ces entrefaites, Jacques, profitant de l'absence de son père, vint les visiter avec un abbé de ses amis nommé Guerra : c'était un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, issu d'une des plus nobles familles de Rome, d'un caractère ardent, résolu et courageux, et que toutes les femmes citaient pour sa beauté. En effet, il avait, avec ses grands traits romains, des yeux bleus d'une merveilleuse douceur, de longs cheveux blonds, avec une barbe et des sourcils châtaignes ; ajoutez à cela une vaste instruction, une éloquence naturelle pleine de charme, une voix douce au timbre vibrant, et vous aurez une idée de monsignor l'abbé Guerra.

A peine eut-il vu Béatrix qu'il en devint amoureux. De son côté, la jeune fille ne tarda point à se prendre de sympathie pour le beau prélat. Le concile de Trente n'avait point encore eu lieu ; et par conséquent, les ecclésiastiques pouvaient se marier. Il fut convenu qu'au retour de Francesco l'abbé Guerra demanderait la main de Béatrix à son père, et les femmes, heureuses de l'absence de leur maître, continuèrent de vivre en rêvant un meilleur avenir.

Après trois ou quatre mois, pendant lesquels on avait complètement ignoré ce qu'il était devenu, Francesco revint. Dès la première nuit, il voulut reprendre avec sa fille ses incestueux caprices ; mais Béatrix n'était plus la même : l'enfant timide et soumise était devenue une jeune fille outragée ; elle résista aux prières, aux menaces et aux coups ; elle était forte et puissante de son amour.

La colère de Francesco retomba sur sa femme, qu'il accusait de l'avoir trahi ; il la frappa rudement avec un bâton. Lucrezia Petroni était une véritable louve romaine, ardente en amour, ardente en vengeance : elle supporta tout, mais ne pardonna rien.

Cependant, au bout de quelques jours, l'abbé Guerra se présenta chez Francesco Cenci pour accomplir la démarche convenue. Guerra, riche, jeune, noble et beau, était dans toutes les conditions qui pouvaient lui donner de l'espérance, et cependant il fut brutalement éconduit par Francesco. Ce pre-

mier refus ne le rebuva point ; il revint à la charge une seconde et une troisième fois, insistant sur les convenances d'une pareille union. Enfin Francesco, impatienté, répondit à cet amant obstiné qu'il y avait une raison pour que Béatrix ne fût ni sa femme ni la femme d'aucun autre. Guerra demanda quelle était cette raison ; Francesco répondit : « C'est qu'elle est ma maîtresse. »

Monsignor Guerra pâlit à une pareille réponse, quoique d'abord il n'en crût pas un mot ; mais lorsqu'il vit de quel sourire Francesco Cenci avait accompagné ses paroles, il fut bien forcé de croire que, si terrible qu'elle fût, il lui avait dit la vérité.

Guerra fut trois jours sans pouvoir pénétrer jusqu'à Béatrix ; enfin il parvint à elle. Son dernier espoir était que Béatrix nierait de pareilles horreurs : Béatrix avoua tout. Dès lors il n'y eut plus aucun espoir humain pour les deux amants ; un abîme infranchissable les séparait. Ils se quittèrent tout en larmes, en se promettant de s'aimer toujours.

Cependant les deux femmes n'avaient encore pris aucune résolution criminelle, et peut-être tout se serait-il passé ainsi dans l'ombre et sans bruit, si, une nuit, Francesco ne fût rentré dans la chambre de sa fille, et ne l'eût forcée par la violence à un nouveau crime. Dès lors tout fut dit, Francesco était condamné.

Nous l'avons dit, Béatrix avait une de ces âmes

capables des meilleurs comme des plus mauvais sentiments ; elle pouvait monter jusqu'à l'excellent , et descendre jusqu'au pire. Elle alla trouver sa mère , lui raconta le nouvel outrage dont elle venait d'être victime : ce récit réveilla chez l'autre femme le souvenir des mauvais traitements qu'elle avait reçus ; et toutes deux , s'excitant l'une à l'envi de l'autre , décidèrent qu'il fallait tuer Francesco.

Guerra fut appelé à ce conseil de mort. Il avait le cœur plein de haine , et ne demandait pas mieux que de se venger. Il se chargea d'aller trouver Jacques Cenci, sans lequel les femmes ne voulaient rien faire, attendu que , comme l'ainé , il était le chef de la famille. Jacques Cenci entra facilement dans la conspiration. On se rappelle ce qu'il avait eu autrefois à souffrir de son père ; depuis il s'était marié, et le vieillard inflexible l'avait laissé , lui , sa femme et ses enfants , dans la misère. On choisit l'appartement de monsignor Guerra pour traiter de la chose. Jacques trouva un premier sbire nommé Marzio , et monsignor Guerra un second sbire nommé Olympio.

Tous deux avaient des raisons de faire le crime , l'un par amour , l'autre par haine. Marzio , qui était au service de Jacques , avait eu plusieurs fois l'occasion de voir Béatrix , et en était devenu amoureux , mais , bien entendu , de cet amour silencieux et sans espoir qui dévore l'âme. Dès qu'il sut que le crime

qui lui était proposé le rapprochait de Béatrix , il accepta sans autres conventions.

Quant à Olympio , il haïssait Francesco , parce que Francesco lui avait fait perdre sa place de châtelain de Rocca Petrella , château-forteresse situé dans le royaume de Naples et appartenant au prince Colonna. Presque tous les ans , Francesco Cenci allait avec sa famille passer quelques mois à Rocca Petrella ; car le prince Colonna , qui était un noble et magnifique seigneur , qui avait souvent besoin d'argent , et qui en trouvait dans la bourse de Francesco , avait de son côté tous les égards possibles pour son ami. Il en résulta que Francesco , croyant avoir des motifs de mécontentement contre Olympio , s'en plaignit au prince Colonna , et Olympio fut chassé.

Voici , après plusieurs entrevues , ce qui fut arrêté entre les deux femmes , Jacques et Guerra , Marzio et Olympio , dans des conférences où chacun donna son avis.

Le temps où Francesco Cenci avait l'habitude de se rendre à Rocca Petrella était proche : il fut convenu qu'on réunirait une douzaine de bandits napolitains , qu'Olympio , grâce à ses anciennes habitudes dans le pays , se chargea de fournir ; ils se cacheraient dans une forêt qui se trouvait sur la route , et , avertis du moment où Francesco Cenci se mettrait en chemin , ils l'enlèveraient avec toute sa famille.

Alors on conviendrait d'une forte rançon ; les fils seraient renvoyés à Rome pour chercher la somme ; mais , feignant de ne pas la trouver , ils laisseraient passer le temps fixé par les bandits , qui alors tuaient Francesco. De cette manière , tout soupçon de complicité était écarté , et les véritables assassins échappaient à la justice.

Mais , si bien combinée que fût la chose , elle ne put réussir. Lorsque Francesco partit de Rome , l'espion envoyé par les conjurés ne sut point trouver les brigands ; ceux-ci , n'étant point prévenus , ne purent accomplir la convention faite , et descendirent trop tard sur la route. Francesco était passé , et arrivait en ce moment sain et sauf à Rocca Petrella. Les bandits , après avoir erré inutilement sur la route , comprirent que leur proie devait leur être échappée , et ne voulant pas rester plus longtemps dans un lieu où ils avaient déjà séjourné près d'une semaine , ils prirent le parti d'aller chercher ailleurs une expédition moins douteuse.

Pendant ce temps , Francesco s'était établi dans la forteresse , et pour y être plus libre de tyranniser Lucrezia et Béatrix , il avait renvoyé à Rome Jacques et les deux autres fils qui lui restaient. Là , ses tentatives infâmes contre Béatrix recommencèrent , et cela à un tel point , qu'elle résolut d'accomplir elle-même l'action qu'elle avait d'abord voulu confier à d'autres mains.

Olympio et Marzio, qui n'avaient rien à craindre de la justice, n'avaient point cessé de rôder dans les environs : un jour, Béatrix les aperçut de sa fenêtre, et leur fit signe qu'elle avait quelque chose à leur communiquer. La même nuit, Olympio, qui, en ayant été châtelain, connaissait toutes les issues de la forteresse, parvint à y pénétrer avec son compagnon. Béatrix les attendait à une fenêtre basse donnant sur une cour retirée; là elle leur donna des lettres qu'elle avait préparées pour monsignor Guerra et pour Jacques. Jacques devait approuver, comme la première fois, le meurtre de son père; car Béatrix ne voulait rien faire sans son approbation. Monsignor Guerra devait, lui, payer mille piastres, moitié du prix convenu avec Olympio; car, pour Marzio, il faisait toutes choses par amour pour Béatrix, à laquelle il était resté dévot comme à une madone; ce que voyant la jeune fille, elle lui donna un beau manteau écarlate bordé d'un galon d'or, lui disant de le porter pour l'amour d'elle. Quant au reste de la somme, il serait payé par les deux femmes après que la mort du vieillard les aurait rendues maîtresses de sa fortune.

Les deux sbires partirent, et les prisonnières attendirent avec anxiété leur retour. Au jour convenu, elles les virent reparaitre. Monsignor Guerra avait donné les mille piastres, et Jacques son consentement. Rien ne s'opposait donc plus à l'exécution

du terrible projet , et elle fut fixée au 8 septembre , jour de la Nativité de la Vierge ; mais la signora Lucrezia , qui était de cœur très - religieux , ayant remarqué cette circonstance , ne voulut pas commettre ainsi un double péché : la chose fut donc remise au lendemain 9.

En conséquence , le 9 septembre 1598 , les deux femmes , en souplant avec le vieillard , versèrent de l'opium dans son verre , et cela avec tant d'adresse , que , si difficile à tromper qu'il fût , il ne s'en aperçut point , et ayant avalé la liqueur soporifique , il tomba bientôt dans un profond sommeil.

Dès la veille , Marzio et Olympio avaient été introduits dans la forteresse , où ils s'étaient tenus cachés toute la nuit et tout le jour ; car , ainsi qu'on se le rappelle , c'était la veille qu'aurait eu lieu l'assassinat , s'il n'avait été retardé par les scrupules religieux de la signora Lucrezia Petroni. Vers minuit , Béatrix alla les tirer de leur retraite ; et les conduisit à la chambre de son père , dont elle ouvrit elle-même la porte. Les assassins entrèrent , et les deux femmes attendirent l'événement dans la chambre voisine.

Au bout d'un instant , elles virent reparaître les sbires pâles et défaits ; et comme ils secouaient la tête sans parler , elles comprirent que rien n'était accompli.

— Qu'y a-t-il donc , s'écria Béatrix , et qui vous arrête ?

— Il y a, répondirent les assassins, que c'est une lâcheté que de tuer un pauvre vieillard qui dort. En pensant à son âge, la pitié nous a pris.

Alors Béatrix releva la tête avec dédain, et d'une voix sourde et profonde elle commença de les injurier ainsi :

— Donc, vous autres hommes, qui faites les braves et les forts, vous n'avez pas le courage de tuer un vieillard qui dort ! Que serait-ce donc alors s'il veillait ? Et c'est pour cela que vous nous volez de l'argent ! Or donc, puisque votre lâcheté m'y force, c'est moi qui tuerai mon père ; mais quant à vous, vous ne lui survivrez pas longtemps (1).

A ces paroles, les sbires eurent honte de leur faiblesse, et faisant signe qu'ils accompliraient l'œuvre convenue, ils entrèrent dans la chambre accompagnés des deux femmes. En effet, un rayon de lune entrait par la fenêtre ouverte, et éclairait la figure calme du vieillard, dont les cheveux blancs avaient fait reculer les assassins.

Cette fois ils furent sans pitié. L'un d'eux tenait deux grands clous pareils à ceux qui durent servir à la passion du Christ, et l'autre un marteau : celui

(1) « Voi adunque, o uomini, che fate li bravi e furibondi, non avete coraggio di amazzare uno chi dorme ; ben pero ardireste amazzarlo quandò vegliasse ; ed in questo modo si pigliano li danari ! orsù giacchè è codardia la vostra, io stessa uccidero il padre, ma voi non camperete molto ! »

qui tenait les clous en posa un verticalement sur l'œil du vieillard ; celui qui tenait le marteau frappa, et le cleu s'enfonça dans la tête. Ils lui firent entrer de même le second clou dans la gorge ; de sorte que cette pauvre âme, chargée de tant de crimes pendant sa vie, sortit ainsi violemment et de force du corps, qui se débattait sur la terre, où il avait roulé.

Alors la jeune fille, fidèle à sa parole, remit aux sbires une grosse bourse qui contenait le reste de la somme convenue, et les congédia.

Aussitôt qu'elles furent seules, les deux femmes arrachèrent les clous des blessures, et, enveloppant le cadavre d'un drap, elles le traînèrent par les chambres, afin de le conduire à une petite terrasse d'où elles avaient l'intention de le précipiter dans un jardin inculte. Elles comptaient ainsi faire croire que le vieillard s'était tué seul, en se rendant, de nuit, à un cabinet situé à l'extrémité de la galerie. Arrivées au seuil de la dernière chambre, la force leur manqua ; alors, comme elles se reposaient un instant, Lucrezia aperçut les deux sbires, qui ne s'étaient point encore retirés et partageaient l'or. Elle les appela pour qu'ils vinssent les aider : ils obéirent, transportèrent le corps sur la terrasse, et à un endroit que leur indiquèrent Béatrix et Lucrezia, ils le précipitèrent sur un sureau, dans les branches duquel il s'arrêta.

Tout se passa comme l'avaient prévu Béatrix et

sa belle-mère, et le matin, lorsqu'on trouva le cadavre arrêté encore dans les branches du sureau, chacun crut que le pied ayant manqué à Francesco sur cette terrasse, où il n'y avait pas de parapet, il était tombé et s'était tué ainsi. Il en résulta qu'au milieu des mille déchirures dont le corps était couvert, on ne fit aucune attention aux blessures faites par les deux clous. Les femmes, de leur côté, au moment où elles apprirent cette nouvelle, sortirent en jetant de grands cris et en versant beaucoup de larmes ; de sorte que si quelqu'un avait pu concevoir le moindre soupçon, une douleur si vraie et si profonde l'eût à l'instant même dissipé : aussi personne n'en conçut, excepté la blanchisseuse du château, à laquelle Béatrix donna à laver le drap qui avait enveloppé son père, lui disant que cette grande quantité de sang qui le tachait venait d'une perte qu'elle avait éprouvée pendant la nuit. La blanchisseuse la crut ou feignit de la croire, néanmoins dans le moment elle ne dit point un mot de cette circonstance ; de sorte que, les funérailles accomplies, les deux femmes retournèrent sans empêchement à Rome, où elles se promettaient enfin une existence plus tranquille.

Pendant qu'elles y vivaient sans inquiétude, mais peut-être point sans remords, la justice de Dieu, à son tour, commençait son œuvre. En effet, la cour de Naples avait appris la mort subite et inat-

tendue de Francesco Cenci, et ayant conçu quelques soupçons que cette mort n'était point naturelle, elle avait envoyé un commissaire royal à Petrella, pour faire exhumer le cadavre, et rechercher sur lui les traces de l'assassinat, si effectivement l'assassinat avait eu lieu. Aussitôt l'arrivée de ce commissaire, tous les habitants du château furent arrêtés, et conduits enchaînés à Naples. Mais aucun indice ne fut trouvé, si ce n'est la déposition de la blanchisseuse, qui déclara que Béatrix lui avait donné à laver un drap taché de sang. Cependant cet indice fut terrible; car, interrogée si, dans son âme et conscience, elle croyait que ce sang vint de la cause qu'avait dite Béatrix, elle répondit qu'elle ne le croyait pas, attendu que les taches lui avaient paru trop vives et trop rouges pour cela.

Cette déposition fut envoyée à la cour de Rome; mais sans doute elle ne parut point suffisante pour entraîner l'arrestation de la famille Cenci. Plusieurs mois s'écoulèrent donc encore sans qu'elle fût inquiétée, et pendant lesquels le plus jeune des fils mourut. Des cinq frères, il n'en resta donc plus que deux, Jacques, qui était l'aîné, et Bernard, qui était le pénultième. Pendant ce temps, certes, ils eussent pu se sauver et gagner Venise ou Florence; mais ils n'en eurent pas même l'idée, et restèrent à Rome, attendant les événements.

Cependant monsignor Guerra apprit que, pendant

les jours qui avaient précédé la mort de Francesco, Marzio et Olympio avaient été remarqués rôdant autour de la forteresse, si bien que la police de Naples avait donné ordre de les arrêter.

Monsignor Guerra était un homme de précaution, et qu'il était difficile de prendre en défaut lorsqu'il était prévenu à temps. Il fit venir deux autres sbires, qu'il chargea d'assassiner Marzio et Olympio. Celui qui était chargé d'Olympio le joignit à Terni, et le poignarda consciencieusement, comme il s'y était engagé; mais celui qui devait dépecher Marzio arriva malheureusement trop tard à Naples; depuis la veille l'assassin était entre les mains de la justice.

Appliqué à la question, Marzio avoua tout.

Sa déposition fut à son tour envoyée à Rome, où il devait la suivre de près pour être confronté avec ceux qu'elle accusait. En même temps, Jacques, Bernard, Lucrezia et Béatrix furent décrétés d'arrestation; leur prison fut d'abord le palais de leur père, où l'on mit une forte garde de sbires. Mais bientôt les indices devenant de plus en plus graves, ils furent conduits dans le château de Corte Savella: là ils furent confrontés avec Marzio; mais ils nièrent obstinément, non-seulement leur participation au crime, mais encore qu'ils connussent l'assassin; Béatrix surtout marqua la plus grande assurance, demandant la première à être mise en face de Marzio, et là elle affirma avec tant de dignité et de calme que

le dénonciateur mentait , que celui-ci , la retrouvant plus belle que jamais , résolut , puisqu'il ne pouvait vivre pour elle , de la sauver en mourant. En effet , il dit que ce qu'il avait avancé jusque là n'était que mensonge , et qu'il en demandait pardon à Dieu ainsi qu'à Béatrix : ni menaces ni torture ne purent dès lors lui faire dire autre chose , et il mourut bouche close au milieu des tourments. Les Cenci se croyaient sauvés.

Mais Dieu , dans sa volonté céleste , avait décidé qu'il en serait autrement. Le sbire qui avait tué Olympio fut , sur ces entrefaites , arrêté pour un autre crime. Comme il n'avait aucune raison de cacher les uns plus que les autres , il avoua qu'il avait été chargé par monsignor Guerra de le débarrasser de quelques inquiétudes qu'il avait à l'endroit d'un assassin nommé Olympio.

Heureusement , monsignor Guerra apprit la chose à temps : alors , comme c'était un homme admirablement habile , il ne se laissa point intimider ni abattre comme eût fait tout autre à sa place ; et comme au moment où cette nouvelle lui fut transmise il avait justement chez lui le charbonnier qui approvisionnait sa maison , il le fit entrer dans son cabinet , commença par lui donner une forte somme d'argent pour acheter son silence , puis , lui payant en outre au poids de l'or les vieux et sales vêtements dont il était couvert , il coupa ses beaux cheveux

blonds dont il avait un si grand soin, teignit sa barbe, se barbouilla le visage, acheta deux ânes, qu'il chargea de charbon, et commença de parcourir les rues de Rome en boitant et en criant, la bouche pleine de pain noir et de ciboules : « Charbon, qui veut du charbon ? » Puis, tandis que toute la sbirerie le cherchait dedans et dehors, il sortit de la ville, rencontra une troupe de condottieri, se mêla à eux et gagna Naples, où il s'embarqua ; de sorte qu'on ne sut jamais ce qu'il était devenu. Cependant quelques-uns disent, mais sans aucune certitude, qu'il gagna la France, où il s'engagea et servit dans un régiment suisse que Henri IV avait à sa solde.

Les aveux du sbire et la disparition de monsieur Guerra ne laissaient plus de doute sur la culpabilité des Cenci. Ils furent en conséquence transportés du château à la prison ; les deux frères, mis à la torture, n'eurent point la force de résister, et se reconurent coupables. Lucrezia Petroni surtout était si grasse qu'elle ne put supporter la question de la corde, et qu'à peine fut-elle soulevée de terre qu'elle demanda qu'on la descendît, et qu'elle avoua tout ce qu'elle savait.

Quant à Béatrix, elle resta impassible ; ni les promesses, ni les menaces, ni la question, ne purent rien sur cette vivace et robuste organisation ; elle supporta tout avec un courage parfait ; et le juge Ulysse Moscati, si renommé qu'il fût en pareille af-

faire, ne lui tira point de la bouche un seul mot qu'elle n'ait voulu dire. Il référa de tout à Clément VIII, n'osant prendre aucune responsabilité dans une si terrible affaire ; alors le pape, craignant que, séduit par la beauté de la coupable qu'il était chargé d'interroger, Ulysse Moscati n'eût mis de la faiblesse dans l'application de la torture, lui tira la cause des mains et en chargea un autre instructeur connu pour son inflexible rigidité.

Celui-ci recommença toute la procédure relative à Béatrix, repassa sur chaque interrogatoire, et, s'étant aperçu que Béatrix n'avait été soumise qu'à la question ordinaire, il ordonna qu'elle serait appliquée à la question ordinaire et extraordinaire. Cette question était, comme nous l'avons dit, celle de la corde, l'une des plus terribles de toutes celles que l'homme si ingénieux en tortures ait inventées.

Mais comme ces quatre mots : *question de la corde*, ne présentent pas à nos lecteurs une idée bien nette du genre de supplice qu'ils désignent, nous allons entrer dans quelques détails à ce sujet ; puis nous donnerons un procès-verbal copié dans les pièces du procès qui sont au Vatican.

Il y avait à Rome plusieurs sortes de questions en usage : les plus usitées étaient la question des sifflets, la question du feu, la question de la veille et la question de la corde (1).

(1) Farinacci, *de Suppliciis*.

La question des sifflets, la plus douce de toutes, ne s'employait qu'à l'égard des enfants et des vieillards : elle consistait à introduire entre la chair et les ongles du patient des roseaux taillés en sifflets.

La question du feu, qui était fréquemment employée avant qu'on eût trouvé celle de la veille, s'appliquait en approchant les pieds du coupable d'un grand feu, à peu près comme faisaient nos chauffeurs.

La question de la veille, dont Marsilius est l'inventeur, consistait à faire asseoir l'accusé sur un chevalet haut de cinq pieds et taillé en angle ; le patient était nu et avait les bras attachés par derrière au chevalet ; deux hommes étaient assis à ses côtés, qui se relevaient toutes les cinq heures, et qui, aussitôt qu'il fermait les yeux, l'empêchaient de dormir. Marsilius dit qu'il n'a jamais vu un homme résister à cette torture ; mais Marsilius se vante. Farinacci constate seulement que, sur cent accusés appliqués à cette question, il n'y en a que cinq qui n'ont pas avoué. C'est déjà bien flatteur pour celui qui l'a inventée.

Enfin la question de la corde, la plus usitée de toutes, et qui était connue en France sous le nom de l'estrapade.

Cette dernière torture était divisée en trois degrés : la torture légère, la torture grave et la torture très-grave.

Le premier degré, ou la torture légère, consistait

dans la peur même de la torture : elle renfermait la menace de la torture, la conduite dans la chambre de la torture, enfin le déshabillement, et la ligature des cordes comme si l'on allait être appliqué à la torture. Outre la crainte qu'inspiraient ces préparatifs, on remarquera qu'il y avait déjà un commencement de douleur dans la compression des poignets. Ce premier degré suffisait quelquefois pour faire avouer leur crime aux femmes, et aux hommes à cœur faible.

Le second degré, ou la torture grave, consistait, lorsque le patient était déshabillé et attaché par les poignets, les mains derrière le dos, à passer la corde dans un anneau scellé à la voûte et à rattacher cette corde à une manivelle, au moyen de laquelle on pouvait, à volonté, lever ou baisser le patient, et cela doucement, ou par secousse, à la volonté du juge. Cette opération terminée, on lui faisait quitter la terre pendant le temps d'un *Pater noster*, d'un *Ave Maria* ou d'un *Miserere*; s'il continuait de nier, on doublait la suspension. Ce second degré de torture, auquel finissait la question ordinaire, s'appliquait lorsque le crime était probable, mais sans être prouvé.

Le troisième degré, ou la torture très-grave, auquel commençait la question extraordinaire, s'appelait ainsi lorsque le patient, après avoir été suspendu par les poignets pendant un quart d'heure, une demi-heure, trois quarts d'heure, ou même une

heure entière , était mis en branle par le bourreau , soit à la manière du battant d'une cloche , soit en le laissant tomber du haut en bas et en l'arrêtant tout à coup à quelque distance de terre ; s'il résistait à cette question , ce qui était presque inouï , en ce qu'elle coupait les poignets jusqu'aux os et disloquait les membres , on ajoutait des poids aux pieds , ce qui , doublant la pesanteur , doublait la torture. Cette dernière question n'était appliquée que lorsque le crime était non-seulement prouvé , mais encore atroce , et qu'il avait été commis sur une personne sacrée , comme un père , un cardinal , un grand prince ou un savant.

On a vu que Béatrix avait été condamnée à la question ordinaire et extraordinaire ; on sait quelle était cette question ; maintenant laissons parler le greffier.

« Et comme pendant tout l'interrogatoire elle n'avait rien voulu avouer , la fîmes prendre par deux sbires , qui la conduisirent de la prison à la chambre de la torture , où l'attendait le questionneur ; et là , après lui avoir rasé les cheveux , le questionneur la fit asseoir sur la petite sellette , la déshabilla , la déchaussa , lui lia les mains derrière le dos , les attacha à un câble passé par une poulie scellée au faîte de ladite chambre et revenant s'attacher par le bas à un rouet tournant à la force de deux hommes , et avec quatre bâtons .

« Et avant que de la faire tirer , l'interrogeâmes de nouveau sur ledit parricide ; mais , malgré les aveux de son frère et de sa belle-mère , qui lui furent de nouveau représentés , signés d'eux , elle nia constamment , en disant : Faites-moi tirer et faire ce que vous voudrez ; je vous ai dit la vérité et ne vous dirai rien autre chose , quand je devrais être démembrée.

« En raison de quoi , la fimes tirer , ayant , comme nous avons dit , les mains liées audit câble , jusqu'à la hauteur de deux pieds ou environ , et l'ayant laissée ainsi pendant tout le temps que nous mimes à réciter un *Pater noster* , nous l'interrogeâmes de nouveau sur les faits et circonstances dudit parricide ; mais elle ne voulut dire autre chose que ce qu'elle avait déjà dit , ni répondre autres paroles que celles-ci : « Vous me tuez ! vous me tuez ! »

« Nous la fimes monter plus haut et jusqu'à la hauteur de quatre pieds , et commençâmes un *Ave Maria* . Mais , à moitié de notre prière , elle feignit de s'évanouir.

« Nous lui fimes jeter un seau d'eau sur la tête ; en sentant la fraîcheur , elle revint à elle et s'écria : « Mon Dieu ! je suis morte ! Vous me tuez ! mon Dieu ! » mais sans vouloir aucunement répondre autre chose.

« Nous la fimes monter plus haut , et dimes un *Miserere* , pendant lequel , au lieu de se réunir à nous

par la prière , elle se remua et s'écria , disant plusieurs fois : « Mon Dieu ! mon Dieu ! »

« Et derechef interrogée sur ledit parricide , ne voulut rien autre chose avouer , siuon qu'elle était innocente , et à l'instant s'évanouit .

« Nous lui fimes encôtre jeter de l'eau ; alors elle revint à elle , ouvrit les yeux , et s'écria : « O bourreaux maudits ! vous me tuez ! vous me tuez ! » mais sans vouloir dire autre chose .

« Ce que voyant , et qu'elle persistait dans ses dénégations , nous ordonnâmes au questionneur de passer à la secoussse .

« En conséquence , le questionneur la souleva jusqu'à la hauteur de dix pieds , et là nous l'interpellâmes de nous dire la vérité ; mais , soit qu'elle eût perdu la parole , soit qu'elle ne voulût plus parler , elle répondit seulement par un geste de la tête signifiant qu'elle ne voulait ou ne pouvait rien dire .

« Ce que voyant , nous fimes signe au bourreau de lâcher la corde , et elle retomba de tout son poids de la hauteur de dix pieds à la hauteur de deux pieds , et de la secoussse ses bras se retournèrent à l'envers ; elle poussa un grand cri , et demeura comme pâmée .

« Nous lui fimes jeter de l'eau au visage ; elle revint à elle , et s'écria encore une fois : « Infâmes assassins , vous me tuez ; mais , dussiez-vous m'arracher les bras , je ne vous dirai pas autre chose . »

« En conséquence, nous ordonnâmes qu'il lui fût attaché aux pieds un poids de cinquante livres. Mais en ce moment la porte s'ouvrit, et plusieurs voix crièrent : assez ! assez ! ne la faites pas souffrir plus longtemps..... »

Ces voix étaient celles de Jacques, de Bernard Cenci et de Lucrezia Petroni. Les juges, ayant vu l'obstination de Béatrix, avaient ordonné la confrontation des accusés, qui ne s'étaient pas trouvés ensemble depuis cinq mois.

Ils s'avancèrent alors dans la chambre de la question, et voyant Béatrix suspendue, les bras luxés et toute couverte du sang qui coulait de ses poignets :

— Le péché est commis, lui cria Jacques ; maintenant il faut faire pénitence pour sauver l'âme, supporter de bon cœur la mort, et ne point te laisser torturer ainsi.

Alors, secouant la tête comme pour écarter la douleur :

— Donc, dit Béatrix, vous voulez mourir ! Puisque vous voulez que cela soit ainsi, que cela soit donc.

Puis se tournant vers les sbires :

— Déliez-moi, ajouta-t-elle ; lisez-moi l'interrogatoire, et ce que je dois approuver, je l'approuverai ; ce que je dois nier, je le nierai (1).

(1) « Poi gli fece venire avanti la matregna, ed i fratelli mentre stava legata alla corda : Percio il signore Giacomo giunto insieme

Alors Béatrix fut descendue et déliée ; un barbier lui rhabilla les bras en la manière accoutumée ; on lui lut l'interrogatoire, ainsi qu'elle le demandait, et ainsi qu'elle l'avait promis, elle avoua tout.

A la suite de ces aveux, sur la demande des deux frères, ils furent réunis tous dans la même prison ; mais le lendemain Jacques et Bernard furent conduits dans les cachots de Tordinona ; quant aux deux femmes, elles restèrent où elles étaient.

Le pape, à la lecture des aveux qui contenaient tous les détails du crime, fut saisi d'une si grande horreur, qu'il ordonna que les coupables fussent trainés dans les rues de Rome à la queue de chevaux indomptés. Mais une sentence si terrible révolta tout le monde ; si bien que plusieurs grands personnages, cardinaux ou princes, allèrent humblement se mettre à genoux devant le saint père, le suppliant avec obstination de révoquer son arrêt, ou de permettre du moins aux condamnés de présenter leur défense.

— Et eux, répondit Clément VIII, ont-ils donné à leur malheureux père le temps de présenter la

con la matrigna innanzi alla sorella gli disse : « Bisogna ridursi a far penitenza per salvarsi l'anima, e sopportare di buon cuore la morte della giustizia, e non lasciarsi ostinalmente straziare. » A questo rispose la giovane : « Dunque volete morire ? ma in questo fate un errore; ma perchè volete così, così sia ! » E voltandosi alli abirri disse : « Dunque sciogliete mi, e mi sia letto l'esame, e quello che dovro approvare, approvero ; e quello che dovro negare, negaro. »

sienne, lorsqu'ils l'ont tué ignominieusement et sans miséricorde ?

Enfin, vaincu par tant de prières, il accorda trois jours.

Aussitôt, s'emparant de cette cause si émouvante, les meilleurs et les plus grands avocats de Rome se mirent à écrire des mémoires et des conseils, et, le jour fixé pour la cause, comparurent devant Sa Sainteté.

Le premier qui parla fut Nicolas des Anges, et dès son exorde il mit dans ses paroles une telle éloquence, que l'on comprit, au frémissement de l'assemblée, l'intérêt qu'elle prenait aux coupables. Alors le pape, effrayé d'un tel effet, l'arrêta tout à coup.

— Donc, dit-il avec une voix pleine d'indignation, il se trouvera parmi la noblesse des gens qui tueront leur père, et il se trouvera parmi les avocats des hommes qui les défendront ? C'est ce que nous n'aurions jamais cru, c'est ce que nous n'aurions même jamais supposé !

A cette terrible admonestation du pape, tous se turent, excepté Farinacci, qui, prenant courage à la pensée du mandat sacré dont il était chargé, répondit avec respect, mais avec fermeté :

— Très-saint père, nous ne sommes pas venus ici pour défendre les criminels, mais pour sauver les innocents ; car, si nous parvenons à prouver que

quelques-uns des accusés ont agi dans le cas de légitime défense, j'espère que ceux-là seront excusables aux yeux de Votre Sainteté : car, de même qu'il y a des cas prévus dans lesquels le père peut tuer l'enfant, il en est aussi dans lesquels l'enfant peut tuer le père (1). En conséquence, nous parlerons quand il plaira à Votre Sainteté de nous laisser parler.

Clément VIII alors se montra aussi patient qu'il

(1) Les cas prévus par les lois romaines dans lesquels le père peut tuer l'enfant sont au nombre de treize :

Le premier. Si le fils a porté la main sur son père.

Le second. Si le fils a fait une injure atroce à son père.

Le troisième. Si le fils a accusé son père d'un crime capital, excepté le crime de lèse-majesté ou de trahison contre sa patrie.

Le quatrième. Si le fils s'associe avec des gens de mauvaises mœurs.

Le cinquième. Si le fils a dressé des embûches à la vie de son père.

Le sixième. Si le fils a commis uninceste avec la femme en secondes noces ou avec la concubine de son père..

Le septième. Si le fils a refusé de cautionner son père lorsque ce dernier a été emprisonné pour dettes.

Le huitième. Si le fils a empêché, par force ou par violence, son père de tester.

Le neuvième. Si le fils s'est associé, contre la volonté de son père, avec des gladiateurs ou des comédiens.

Le dixième. Si la fille, ayant refusé de se marier, a mené une vie déréglée.

Le onzième. Si les enfants ont refusé des soins à leur père malade.

Le douzième. Si les enfants négligent de racheter leur père ou leur mère captifs chez les infidèles.

Enfin le treizième. Si le fils a abjuré la religion catholique.

avait été emporté, et il écouta le plaidoyer de Farinacci, qui reposait surtout sur ce que Francesco Cenci avait cessé d'être père du jour où il avait fait violence à sa fille (1). Il invoqua comme preuve de cette violence le mémoire envoyé par Béatrix à Sa Sainteté, par lequel elle le suppliait, comme avait fait sa sœur, de la tirer de la maison paternelle et de la mettre dans un couvent. Malheureusement, comme nous l'avons dit, ce mémoire avait disparu, et l'on avait eu beau faire les recherches les plus minutieuses à la secrétairerie, on n'avait pu en retrouver aucune trace.

Le pape se fit remettre toutes les écritures, et congédia les avocats, qui se retirèrent aussitôt, à l'exception d'Altieri, qui, étant resté le dernier, alla s'agenouiller aux pieds du pape, lui disant :

— Très-saint père, je ne pouvais faire autrement que de comparaître devant Votre Sainteté dans cette cause, étant l'avocat des pauvres; mais je vous en demande humblement pardon.

Le pape le releva avec bonté, et lui dit :

— Allez, nous ne nous étonnons pas de vous, mais des autres, qui les protégent et les défendent.

Et comme le pape avait à cœur cette cause, il ne voulut point dormir de toute la nuit, et se mit à l'étudier avec le cardinal de San Marcello, homme

(1) Voir ce plaidoyer dans les Œuvres de Farinacci *Consilium*, 66, page 396.

très-intelligent et très-expérimenté en cette matière ; puis, son résumé fait, il le communiqua aux avocats, qui en demeurèrent satisfaits, et qui commencèrent à espérer qu'il serait fait aux condamnés grâce de la vie ; car, d'après toutes les informations, il était prouvé que, si les enfants s'étaient levés contre leur père, du moins tous les torts et tous les outrages venaient de lui, et que ces torts et ces outrages étaient surtout tels vis-à-vis de Béatrix, qu'elle avait en quelque sorte été tirée par les cheveux jusqu'à cet énorme crime par la tyrannie, la scélérité et la brutalité de son père. Ce fut donc sous l'empire de ce retour à des sentiments de rémission que le pape ordonna que les accusés fussent de nouveau conduits au secret, et permit qu'on leur laissât même entrevoir l'espérance de la vie.

Rome respirait, espérant comme cette malheureuse famille, et joyeuse comme si cette grâce privée était une grâce publique, lorsque les bonnes intentions du pape s'évanouirent à la nouvelle d'un nouveau crime ; la marquise de Santa Croce venait d'être tuée, à l'âge de soixante ans, par Paul de Santa Croce, son fils ; et cela atrocement, de quinze à vingt coups de poignard, parce qu'elle ne voulait pas lui promettre de le faire son seul héritier. Le coupable avait pris la fuite.

Clément VIII s'épouvanta en voyant se dresser devant lui ces deux crimes presque jumeaux ; cepen-

dant il était forcé, pour le moment, de se transporter à Monte Cavallo, où, dans la matinée suivante, il devait consacrer un cardinal comme titulaire de l'église de Sainte-Marie des Anges. Mais, dès le lendemain, qui était le vendredi 10 septembre 1599, il fit venir vers huit heures du matin monseigneur Taverna, gouverneur de Rome, et lui dit :

— Monseigneur, nous vous remettons la cause des Cenci entre les mains, afin qu'il en soit fait par vous bonne justice, et cela le plus tôt possible.

Monseigneur Taverna quitta aussi Sa Sainteté, et étant rentré dans son palais, il convoqua une réunion de tous les juges criminels de la ville, réunion dans laquelle les Cenci furent condamnés à la peine de mort.

La sentence définitive fut aussitôt connue; et comme cette malheureuse famille inspirait un intérêt toujours croissant, beaucoup de cardinaux coururent toute la nuit, soit à cheval, soit en carrosse, pour obtenir qu'au moins l'arrêt fût exécuté secrètement et dans la prison pour les femmes, et qu'il y eût grâce accordée à Bernardino, pauvre enfant de quinze ans, qui, n'ayant pris aucune part au crime, se trouvait cependant enveloppé dans la condamnation. Et celui qui se donna le plus de peine et de travail pour cette cause fut le cardinal Sforza, qui, cependant, ne put rien tirer de Sa Sainteté, pas même une vague espérance. Farinacci seul, en faisant naître un scru-

pule de conscience , parvint à obtenir du pape que Bernardino aurait la vie sauve , et cela seulement le samedi matin , après de longues et instantes prières.

Mais déjà , dès la veille , les congrégations des confortier i s'étaient rendues aux deux prisons de Corte Savella et de Tordinona. Cependant , comme les préparatifs de cet immense drame , qui devait se dénouer sur le pont Saint-Ange , avaient pris toute la nuit , ce ne fut que vers cinq heures du matin que le greffier entra chez Béatrix et Lucrezia Petroni pour leur lire leur sentence.

Toutes deux dormaient , sans se douter de ce qui s'était passé depuis trois jours. Le greffier les réveilla pour leur dire que , jugées par les hommes , il fallait qu'elles se préparassent à paraître devant Dieu.

Béatrix fut d'abord écrasée du coup : elle ne trouvait ni paroles pour se plaindre , ni habits pour se vêtir , et se leva de son lit nue et chancelante comme si elle eût été ivre ; bientôt , cependant , la parole lui revint et s'échappa par des cris et des hurlements. Lucrezia écouta cette nouvelle avec plus de force et de constance , et commença de s'habiller pour se rendre à la chapelle , exhortant Béatrix à la résignation ; mais celle-ci , toujours comme insensée , allait se tordant les bras et se frappant la tête contre la muraille , s'écriant seulement : « Mourir ! mourir ! qu'il faille mourir ainsi à l'imprévu , sur un échafaud ! sur un gibet ! Mon

Dieu ! mon Dieu ! » Cette crise alla croissant jusqu'à un paroxysme terrible, après lequel le corps ayant perdu toute sa force, l'âme reprit la sienne; dès ce moment elle fut un ange d'humilité et un miroir de constance.

Ses premières paroles furent pour demander un notaire qui fit son testament. Cette demande lui fut aussitôt accordée; et dès que l'homme de loi fut arrivé, voulant en finir d'un seul coup avec la terre, elle lui en dicta les conditions avec beaucoup de calme et de régularité. Elle termina ce testament en demandant que son corps fût déposé dans l'église de Saint-Pierre in Montorio, que l'on voyait du palais de son père, et à laquelle elle avait une dévotion toute particulière. Elle laissa cinq cents écus aux religieuses des Stigmates, et ordonna que de sa dot, qui se fut montée à quinze mille écus, on mariât cinquante filles pauvres. Quant à la place où elle devait être enterrée, elle choisit le pied du maître-autel, sur lequel était le beau tableau de la Transfiguration qu'elle avait si souvent admiré pendant sa vie.

Lucrezia, édifiée par cet exemple, commença alors à son tour ses dispositions dernières: elle demanda que son corps fût porté dans l'église de Saint-George en Velabre, avec trente-deux écus d'aumône, et plusieurs autres legs pieux. Ces soins suprêmes accomplis, les deux femmes se réunirent d'un seul cœur pour adorer Dieu, et se mettant à genoux,

commencèrent à réciter les psaumes, les litanies et les prières des agonisants.

Elles restèrent ainsi jusqu'à la huitième heure de la nuit, où elles demandèrent la confession, et entendirent la messe, pendant laquelle elles communierent; puis, par ces saintes préparations, ramenée aux plus humbles sentiments, Béatrix fit observer à sa belle-mère qu'il n'était point convenable qu'elles parussent sur un échafaud avec des habits de fête: elle ordonna donc deux vêtements, un pour la signora Lucrezia, l'autre pour elle-même; recommandant qu'ils fussent faits à la manière des religieuses, c'est-à-dire montants jusqu'au cou et plissés, avec des manches longues et larges. Celui de la signora Lucrezia était d'étoffe de coton noir, celui de Béatrix était de taffetas. Elle avait fait faire en outre un petit turban pour poser sur sa tête. Ces différents vêtements leur furent apportés avec des cordes pour se ceindre; elles les firent alors poser près d'elles sur une chaise, et continuèrent de prier.

Le moment fixé étant venu, elles furent averties que leur heure suprême était proche. Alors Béatrix, qui était encore à genoux, se levant avec un visage calme et presque joyeux: « Madame ma mère, dit-elle, voilà l'instant où notre passion va commencer; je pense donc qu'il serait temps de nous préparer, et de nous rendre l'une à l'autre le dernier service de nous habiller comme nous en avions l'habitude. »

Alors elles revêtirent les robes préparées, se ceignirent le corps avec les cordes, et Béatrix ayant posé son turban sur sa tête, elles attendirent ainsi leur dernier appel.

Pendant ce temps, on avait lu la sentence à Jacques et à Bernard, et ils attendaient de leur côté aussi le moment de la mort. Vers les dix heures, la congrégation de la Miséricorde, qui était florentine, arriva à la prison de Tordinona, et s'arrêta sur le seuil avec le saint crucifix, attendant les pauvres jeunes gens. Là, il manqua d'arriver un malheur grave. Comme beaucoup de personnes étaient aux fenêtres de la prison pour en voir sortir les patients, quelqu'un poussa un grand vase de fleurs plein de terre, lequel tomba dans la rue et manqua de tuer un des confrères, justement de ceux qui, tenant à la main des torches allumées, marchaient devant le crucifix. Ce vase passa si près de la flamme que le vent l'éteignit.

En ce moment les portes s'ouvrirent, et Jacques parut le premier sur le seuil : il s'agenouilla aussitôt, adorant avec une grande dévotion le saint crucifix. Il était vêtu d'une large cape de deuil qui le couvrait entièrement, et sous laquelle il avait la poitrine nue ; car tout le long du chemin le bourreau le devait tenailler avec des tenailles rouges, qui attendaient dans un réchaud fixé sur la charrette. Il monta dans la voiture, où le bourreau l'accommoda

à sa manière et pour sa plus grande facilité. Alors Bernardino sortit à son tour, et au moment où il parut, le fiscal de Rome dit ces paroles à haute voix :

« Seigneur Bernard Cenci, au nom de notre bienheureux Rédempteur, notre saint père le pape vous fait grâce de la vie, se contentant d'ordonner que vous fassiez compagnie à tout votre sang jusqu'à l'échafaud et jusqu'à la mort, vous recommandant de ne point oublier de prier pour ceux avec qui vous deviez mourir. » A cette nouvelle inattendue, il se fit un grand murmure de joie dans la multitude, et les pénitents lui délièrent aussitôt la petite planche qu'il avait devant les yeux ; car, à cause de la faiblesse de son âge, on avait cru devoir lui cacher la vue de l'échafaud.

Alors le bourreau, qui avait fini avec Jacques, descendit pour prendre Bernard, et après s'être fait représenter la grâce, il lui ôta les menottes, et l'ayant placé sur la même charrette que son frère, il l'enveloppa d'un manteau magnifique tout frangé d'or; car le pauvre enfant avait déjà le cou et les épaules nus, devant avoir la tête tranchée. Quelques-uns s'étonnaient de voir entre les mains de l'exécuteur un si riche manteau ; mais on leur dit que c'était le même que Béatrix avait donné à Marzio pour le décider à l'assassinat de son père, et dont le bourreau avait hérité après l'exécution du meurtrier. La

vue de tout ce monde fit une telle impression sur le petit Bernard , qu'il s'évanouit.

Les chants commencèrent , et la procession se mit en route , se dirigeant vers la prison de Corte Savella. Arrivé devant la porte , le saint crucifix s'arrêta pour attendre les femmes ; elles sortirent bientôt , se mirent à genoux sur le seuil , et firent à leur tour leur adoration ; puis le cortége se remit en marche.

Les deux femmes venaient après la dernière file des pénitents , marchant à pied l'une après l'autre , ayant chacune la tête couverte jusqu'à la ceinture , avec cette différence que la signora Lucrezia , en sa qualité de veuve , portait un voile noir et avait des pantoufles de la même couleur , à hauts talons , avec des touffes de rubans , ainsi que c'était la mode de l'époque , tandis que Béatrix , comme jeune fille , avait un béret de soie pareille à la soubreveste , avec une panne brodée d'argent qui lui tombait sur les épaules et recouvrait sa soutanelle violette , des pantoufles blanches à hauts talons , ornées de bouffettes d'or et de franges cerise ; en outre , toutes deux avaient les bras libres et seulement attachés avec une corde lâche , afin que chacune pût porter un crucifix d'une main , et de l'autre son mouchoir.

Dans la nuit du samedi , un grand échafaud avait été dressé sur le pont Saint-Ange , et sur cet échafaud on voyait préparés la planche et le billot. Au-dessus du billot était suspendu , entre deux traverses ,

un large fer, qui, glissant entre deux rainures, descendait de tout son poids sur le billot au moment où l'on détendait un ressort.

Ce fut donc vers le pont Saint-Ange que s'ache-
mina la procession. Lucrezia, qui était la plus faible
des deux, pleurait amèrement; mais Béatrix avait
le visage calme et ferme. Arrivées à la place du pont
Saint-Ange, les femmes furent aussitôt conduites
dans une chapelle, où l'on amena bientôt près d'elles
Jacques et Bernard; ils y restèrent un instant réunis
tous quatre; puis on vint chercher d'abord Jacques
et Bernard pour les conduire sur l'échafaud, quoique
l'un ne dût être exécuté que le dernier et que l'autre
eût sa grâce. Mais en arrivant sur la plate-forme,
Bernard s'évanouit une seconde fois; et comme le
bourreau allait à lui pour lui porter secours, quel-
ques-uns, croyant que c'était pour l'exécuter,
crièrent à haute voix: « Il a sa grâce! » Le bourreau
les rassura en faisant asseoir Bernard près du billot.
Jacques se mit à genoux de l'autre côté.

Alors le bourreau descendit, alla vers la chapelle,
et ramena d'abord la signora Lucrezia, qui devait
être exécutée la première. Arrivée au pied de l'écha-
faud, il lui lia les mains derrière le dos, lui déchira
le haut de son corsage afin de découvrir ses épaules,
et lui fit faire sa réconciliation en l'invitant à baisser les
plaies du Christ: cela fait, il la conduisit à l'échelle,
qu'elle eut grand'peine à monter, étant fort grasse;

puis, aussitôt arrivée sur la plate-forme, il lui arracha le voile qui lui couvrait la tête. Ce fut une grande honte pour la signora Lucrezia d'être vue ainsi le sein découvert, et regardant le billot, elle eut un frémissement d'épaules qui fit frissonner toute l'assemblée : alors, les larmes aux yeux et d'une voix élevée, elle dit :

« O mon Dieu, ayez pitié de moi, et vous, mes frères, priez pour mon âme. »

Puis, ces paroles dites, et comme elle ne savait de quelle façon se placer, elle se tourna vers Alexandre, le premier bourreau, et lui demanda ce qu'elle avait à faire : il lui répondit d'enjamber la planche, et de s'étendre dessus : ce qu'elle fit avec une grande peine et une grande honte ; mais alors, comme elle ne pouvait, à cause de son sein élevé, poser son cou sur le billot, il fallut y ajouter un morceau de bois pour le hausser ; pendant tout ce temps la pauvre femme attendait, souffrant plus encore de la honte que de la crainte de la mort : enfin elle fut accommodée convenablement, le bourreau lâcha le ressort, et la tête, détachée du tronc, tomba sur l'échafaud, où elle fit deux ou trois bonds, au grand frémissement de la multitude ; enfin le bourreau la saisit et la montra au peuple ; puis, l'enveloppant d'un taffetas noir, il la posa avec le corps dans une bière au bas de l'échafaud.

Pendant qu'on remettait toutes les choses en place

pour Béatrix, des gradins chargés de monde s'abîmèrent : beaucoup furent tués par cet accident, et plus encore estropiés ou blessés.

La machine arrangée et le sang lavé, le bourreau retourna dans la chapelle pour y prendre Béatrix, qui, ayant aperçu d'abord le saint crucifix, dit quelques prières pour son âme, et voyant venir le bourreau avec des cordes à la main, s'écria : « Dieu veuille que tu lies ce corps pour la corruption, et que tu délies cette âme pour l'immortalité. » Alors, se relevant, elle sortit sur la place, où elle baissa dévotement les plaies du Christ, puis laissant ses pantoufles au bas de l'échafaud, elle monta lestement l'échelle, et comme elle avait pris d'avance ses informations, ella enjamba vivement la planche, s'ajustant avec le plus de promptitude possible la tête sur le billot, afin qu'on ne vit pas ses épaules nues. Mais quelques précautions qu'elle eût prises pour que la chose fût promptement faite, il lui fallut attendre ; car le pape, connaissant son caractère emporté, et craignant qu'elle ne commit quelque péché entre l'absolution et la mort, avait donné l'ordre qu'au moment où Béatrix serait sur l'échafaud, on tirât comme signal un coup de canon du château Saint-Ange, ce qui fut fait au grand étonnement de tout le monde, car personne ne s'attendait à cette détonation, pas même Béatrix, qui se leva presque debout : aussitôt le pape, qui était en prière à Monte Cavallo,

donna à Béatrix l'absolution *in articulo mortis*. Cinq minutes se passèrent donc encore à peu près, pendant lesquelles la patiente attendit, le cou replacé sur le billot ; puis, quand le bourreau crut l'absolution donnée, il lâcha le ressort, et le couperet tomba.

Alors on vit un effet étrange : tandis que la tête bondissait d'un côté, le corps se recula, comme marchant en arrière : aussitôt le bourreau prit la tête et la montra au peuple ; puis il l'accommoda comme il avait fait de l'autre, et voulut mettre le corps de Béatrix avec celui de sa belle-mère ; mais les confrères de la Miséricorde le lui prirent des mains, et comme l'un d'eux voulait le placer dans la bière, il lui échappa et tomba de l'échafaud à terre, et dans cette chute tout le torse sortit de ses vêtements, de sorte qu'étant plein de poussière et de sang, il fallut perdre beaucoup de temps pour le laver : à cette vue, le pauvre Bernardino s'évanouit une troisième fois, et cela si profondément, qu'il fallut lui donner du vin pour le faire revenir.

Enfin arriva le tour de Jacques : il avait vu mourir sa mère et sa sœur, et ses habits étaient couverts de leur sang : le bourreau s'approcha de lui, et lui arracha son manteau ; alors on vit par toute sa poitrine les morsures des tenailles brûlantes ; et il y en avait tant, que son corps en était couvert : aussitôt il se leva ainsi à moitié nu, et se tournant vers son frère :

« Bernard, lui dit-il, si dans mon interrogatoire

je vous ai compromis et chargé , je l'ai fait faussement , et quoique j' aie déjà démenti cette déclaration , je répète au moment de paraître devant Dieu que vous êtes innocent , et que c'est une justice atroce que celle qui vous a condamné à cet épouvantable spectacle. »

Alors le bourreau le fit mettre à genoux , lui attacha les jambes à une des traverses qui s'élevaient sur l'échafaud , et lui ayant bandé les yeux , il lui brisa la tête d'un coup de masse : puis au même instant et en vue de tous , il coupa son corps en quatre quartiers (1).

(1) Comme on pourrait croire que nous faisons de l'horreur à plaisir, nous rapportons ici la relation officielle ; le lecteur verra que nous l'avons plutôt adoucie qu'exagérée ; voici pour Lucrezia :

« Ed in cio dire non sapendo come accommodarsi, domando ad Alessandro primo boja , che cosa avea da fare ; onde gli disse , che cavalcasse la tavola del ceppo , e che sopra di quella si stendesse ; ma per essere troppo grassa e grossa, et per la vergogna duro fatiga assai , a mettere una gamba a cavallo a quella tavola , e non potendo aggiustare la testa sopra il ceppo per l'elevato petto che aveva , fù necessario di fare posare il collo sopra un altro legnetto , dove doveva cadere il colpo , onde in accommodarsi , la povera signora , vi spese del tempo assai , e perche la tavola non era piu larga di un palmo , con il muoversi se le strapparono tutte le zinne... »

Maintenant passons à Béatrix :

« Subito , che le fu spiccata la testa , alzo ella con tanta furia le gambe , che quasi rivolto tutti i panni a rovescio , ed il busto si retro addietro più di un palmo. Fù indi levata la testa e mostrata al popolo e poi accommodata come l'altra , ed avendo i confrati legato il corpo sotto le braccia con una corda , lo calarono giù per farlo mettere intro il cataletto con la matrigna ; ma sfuggita ad uno la corda

Aussitôt cette boucherie terminée, la compagnie se retira, emmenant Bernard, et comme il avait une forte fièvre, on le saigna et on le mit au lit.

Quant aux cadavres des deux femmes, ils furent accommodés chacun dans sa bière sous la statue de Saint-Paul, au pied du pont, avec quatre torches de cire blanche, qui brûlèrent jusqu'à quatre heures de l'après-midi ; puis, enlevées alors avec les morceaux du corps de Jacques, elles furent portées à Saint-Jean décollé ; enfin, vers neuf heures du soir, le corps de la jeune fille, tout couvert de fleurs, revêtu des habits dans lesquels elle avait été exécutée, fut porté à Saint-Pierre-in-Montorio, avec cinquante torches allumées, et accompagné des frères des Stigmates et de tous les religieux franciscains de Rome ; là elle fut, comme elle l'avait désiré, enterreée au pied du maître-autel.

Le même soir aussi, selon qu'elle l'avait recommandé, la signora Lucrezia fut portée, de son côté, dans l'église de Saint-George en Velabre.

Au reste, on peut dire que Rome tout entière avait assisté à cette tragédie, et que les carrosses,

da mano diede il cadavero un gran stramazzone per terra, onde le saltarono fuori tutte le zinne per questa caduta, e così tutta impiastrata di sangue e polvere bisogno perdere gran tempo in lavarla... »

Vient ensuite Giacomo :

« Quindi fatto porre in ginocchioni, gli furono legate le gambe al tavolato del palco, e bendatoli gli occhi fù dal boja mazzolato, e squartato, e subito morto. »

les chevaux, les gens à pied et les charrettes étaient les uns sur les autres ; par malheur, ce jour fut si chaud et si ardent, que beaucoup de personnes s'évanouirent, que beaucoup rentrèrent avec la fièvre, et que beaucoup encore moururent pendant la nuit, pour être restées au soleil pendant les trois heures que dura cette exécution.

Le mardi suivant, quatorze septembre, à l'occasion de la fête de la Sainte-Croix, la compagnie de Saint-Marcel, avec privilége particulier du pape, délivra de prison le pauvre Bernard Cinci, sous l'obligation de payer dans le courant de l'année deux mille cinq cents écus romains à la compagnie de la Très-Sainte-Trinité du Pont-Sixte, ainsi que cela se trouve encore aujourd'hui consigné dans ses archives.

Maintenant, si, après avoir vu la tombe, vous voulez vous faire de celle qui y repose une idée plus positive que vous ne pourriez la prendre en un récit, allez visiter la galerie Barberini ; vous y trouverez, avec cinq autres chefs-d'œuvre, le portrait de Béatrix fait par le Guide, les uns disent pendant la nuit qui précéda l'exécution, et les autres au moment où elle marchait au supplice ; c'est une délicieuse tête, coiffée d'un turban d'où retombe une draperie, avec

de riches cheveux châtain clair, des yeux noirs où l'on croit voir encore la trace de larmes à peine es-suyées, un nez parfait et une bouche d'enfant; quant au teint, qui était très-blanc, on en jugerait mal si l'on s'en rapportait au portrait, la peinture ayant poussé au rouge, et les chairs étant devenues couleur de brique; celle qu'elle représente paraît avoir de vingt à vingt-deux ans.

Près de ce portrait est celui de Lucrezia Petroni; on voit, à la dimension de la tête, qu'elle appartient à un corps plutôt petit que grand: c'est le type de la matrone romaine dans toute sa fierté, avec ses chairs colorées, ses belles lignes, son nez droit, ses sourcils noirs, et son regard à la fois impérieux et humide de volupté; on y retrouve au milieu de ses joues rondes et potelées ces fossettes charmantes dont parle le chroniqueur, et qui faisaient qu'après sa mort elle semblait encore sourire, une bouche admirable, et des cheveux bouclés sur le front, qui, retombant le long des tempes, encadraient merveilleusement son visage.

Quant à Jacques et à Bernard, comme il ne reste d'eux ni dessins ni peinture, nous sommes forcé d'emprunter leurs portraits au manuscrit où nous avons puisé tous les détails de cette sanglante histoire; les voici tels que les donne son auteur, témoin oculaire de la catastrophe où ils ont joué un rôle.

Jacques était petit, avait la barbe et les cheveux

noirs , et pouvait être âgé de vingt-six ans environ, bien fait de corps et fort de sa personne.

Quant à Bernardino , le pauvre enfant était tout le portrait de sa sœur , de telle façon que , lorsqu'on le vit paraître sur l'échafaud , avec ses longs cheveux et sa figure de jeune fille, beaucoup crurent d'abord que c'était Béatrix : il pouvait avoir quatorze ou quinze ans.

Dieu leur fasse paix.

LA

MARQUISE DE BRINVILLIERS.

1676.

Vers la fin de l'année 1665, par une belle soirée d'automne, un rassemblement considérable était attroupé sur la partie du Pont-Neuf qui redescend vers la rue Dauphine. L'objet qui en formait le centre, et qui attirait sur lui l'attention publique, était un carrosse exactement fermé, dont un exempt s'efforçait d'ouvrir la portière, tandis que, des quatre sergents qui formaient sa suite, deux arrêtaient les chevaux, en même temps que les deux autres contentaient le cocher, qui, sourd aux sommations faites, n'y avait répondu qu'en essayant de mettre son atte-

lage au galop. Cette espèce de lutte durait depuis quelque temps déjà, lorsque tout à coup un des panneaux s'ouvrit avec violence, et un jeune officier, revêtu de l'uniforme de capitaine de cavalerie, sauta sur le pavé, refermant du même coup la portière qui venait de lui donner passage, mais point si vivement encore, que ceux qui étaient les plus rapprochés n'eussent eu le temps de distinguer au fond du carrosse, enveloppée dans une mante et couverte d'un voile, une femme qui, aux précautions qu'elle avait prises de dérober son visage à tous les yeux, paraissait avoir le plus grand intérêt à rester inconnue.

— Monsieur, dit le jeune homme, s'adressant d'un ton hautain et impératif à l'exempt, comme je présume qu'à moins de méprise, c'est à moi seul que vous avez affaire, je vous prierai de me faire connaître les pouvoirs en vertu desquels vous avez arrêté ce carrosse où j'étais; et maintenant que je n'y suis plus, je vous somme de donner l'ordre à vos gens de lui laisser continuer sa route.

— Et d'abord, répondit l'exempt sans se laisser intimider par ce ton de grand seigneur, et en faisant signe aux sergents de ne lâcher ni le cocher ni les chevaux, ayez la bonté de répondre à mes questions.

— J'écoute, dit le jeune homme, se faisant visiblement violence pour conserver son sang-froid.

— Êtes-vous bien le chevalier Gaudin de Sainte-Croix?

— C'est moi-même.
— Capitaine au régiment de Tracy ?
— Oui, monsieur.
— Alors je vous arrête au nom du roi.
— En vertu de quel ordre ?
— En vertu de cette lettre de cachet.

Le chevalier jeta un regard rapide sur le papier qu'on lui présentait, et ayant reconnu au premier coup d'œil la signature du ministre de la police, il ne parut plus préoccupé que de la femme qui était restée dans la voiture; aussi revint-il aussitôt à la première demande qu'il avait faite.

— C'est très-bien, monsieur, dit-il à l'exempt; mais cette lettre de cachet porte mon seul nom, et, je vous le répète, ne vous donne pas le droit d'exposer, comme vous le faites, à la curiosité publique la personne auprès de laquelle j'étais lorsque vous m'avez arrêté. Donnez donc, je vous prie, l'ordre à vos sergents de permettre à ce carrosse de continuer sa route, et conduisez-moi ensuite où vous voudrez; je suis prêt à vous suivre.

Cette demande sembla juste, à ce qu'il paraît, à l'officier public; car il fit signe à ses gens de lâcher le cocher et les chevaux; et ceux-ci, comme s'ils n'eussent, de leur côté, attendu que ce moment pour repartir, fendirent aussitôt la foule, qui s'écarta devant eux, et emportèrent avec rapidité la femme pour laquelle le prisonnier paraissait si préoccupé.

De son côté, comme il l'avait promis, Sainte-Croix ne fit aucune résistance ; il suivit pendant quelques instants son guide au milieu du rassemblement, dont toute la curiosité paraissait ramenée sur lui ; puis, au coin du quai de l'Horloge, un sergent ayant fait avancer une voiture de place qui était cachée, il monta dedans avec le même air hautain et dédaigneux qu'il avait conservé pendant tout le temps qu'avait duré la scène que nous venons de décrire. L'exempt se plaça près de lui, deux des sergents montèrent derrière, et les deux autres, en vertu des ordres qu'ils avaient probablement reçus de leur supérieur, se retirèrent en jetant au cocher cette dernière parole : « A la Bastille ! »

Maintenant, que nos lecteurs nous permettent de leur faire faire plus ample connaissance avec celui des personnages de cette histoire que nous mettons le premier en scène.

Le chevalier Gaudin de Sainte-Croix, dont on ne connaissait pas l'origine, était, disaient les uns, le bâtard d'un grand seigneur, tandis qu'au contraire les autres prétendaient qu'il était né de parents pauvres, et que, n'ayant pu supporter l'obscurité de sa naissance, il lui préférait un déshonneur doré, en se faisant passer pour ce qu'il n'était pas. Tout ce que l'on savait donc de positif à cet égard, c'est qu'il était né à Montauban ; quant à son état actuel dans le monde, il était capitaine au régiment de Tracy.

Sainte-Croix, à l'époque où s'ouvre ce récit, c'est-à-dire vers la fin de l'année 1665, pouvait avoir de vingt-huit à trente ans; c'était un beau jeune homme d'une physionomie heureuse et pleine d'esprit, joyeux compagnon d'orgie et brave capitaine; faisant son plaisir du plaisir des autres, et dont le caractère mobile entrat dans un dessein de piété avec autant de joie que dans une partie de débauche; facile d'ailleurs à se prendre d'amour, jaloux jusqu'à la fureur, fût-ce d'une courtisane, lorsque cette courtisane lui avait plu; d'une prodigalité princière, sans que cette prodigalité fût appuyée sur aucun revenu; enfin, sensible à l'injure, comme tous ceux qui, placés dans une position exceptionnelle, pensent sans cesse que tout le monde, en faisant allusion à leur origine, a l'intention de les offenser.

Maintenant, voici par quelle suite de circonstances il en était arrivé où nous le prenons.

Vers 1660, Sainte-Croix, étant à l'armée, avait fait connaissance du marquis de Brinvilliers, mestre de camp au régiment de Normandie. Leur âge, qui était à peu près le même, leur carrière, qui les conduisait dans une voie pareille, leurs qualités et leurs défauts, qui étaient semblables, avaient bientôt changé cette simple liaison en une amitié sincère; de sorte qu'à son retour de l'armée, le marquis de Brinvilliers avait présenté Sainte-Croix à sa femme et l'avait établi en sa maison.

Cette intimité n'avait point tardé à amener les résultats ordinaires. Madame la marquise de Brinvilliers était alors âgée de vingt-huit ans à peine : en 1651, c'est-à-dire neuf ans auparavant, elle avait épousé le marquis de Brinvilliers, qui jouissait de trente mille livres de rentes, et auquel elle avait apporté deux cent mille livres de dot, sans compter l'espérance de sa portion héréditaire. Elle se nommait Marie-Madeleine ; elle avait deux frères et une sœur, et son père, M. de Dreux d'Aubray, était lieutenant civil au Châtelet de Paris.

A l'âge de vingt-huit ans, la marquise de Brinvilliers était dans tout l'éclat de sa beauté : sa taille était petite, mais parfaitement prise ; son visage arrondi était d'une mignardise charmante ; ses traits, d'autant plus réguliers qu'ils n'étaient jamais altérés par aucune impression intérieure, semblaient ceux d'une statue qui, par un pouvoir magique, aurait momentanément reçu la vie, et chacun pouvait prendre pour le reflet de la sérénité d'une âme pure cette froide et cruelle impassibilité, qui n'était qu'un masque à couvrir le remords.

Sainte-Croix et la marquise se plurent à la première vue, et bientôt furent amant et maîtresse. Quant au marquis, soit qu'il fût doué de cette philosophie conjugale sans laquelle il n'y avait point de bon goût à cette époque, soit que les plaisirs auxquels il s'abandonnait lui-même ne lui donnassent

pas le loisir de s'apercevoir de ce qui se passait presque sous ses yeux , il n'apporta par sa jalousie aucun empêchement à cette intimité , et continua les folles dépenses par lesquelles il avait déjà fortement entamé sa fortune : bientôt ses affaires se dérangèrent tellement , que la marquise , qui ne l'aimait plus , et qui , dans toute l'ardeur d'un nouvel amour , désirait une liberté plus grande encore , demanda et obtint une séparation . Dès lors elle quitta la maison conjugale , et , ne gardant plus de mesure , se montra partout et publiquement avec Sainte-Croix .

Ce commerce , autorisé au reste par l'exemple des plus grands seigneurs , ne fit aucune impression sur le marquis de Brinvilliers , qui continua de se ruiner gaiement , sans s'inquiéter de ce que faisait sa femme . Mais il n'en fut point ainsi de M. de Dreux d'Aubray , qui avait conservé les scrupules de la noblesse de robe : scandalisé des désordres de sa fille , et craignant qu'en rejoignant sur lui ils ne fissent tache à sa réputation , il obtint une lettre de cachet qui l'autorisait à faire arrêter Sainte-Croix partout où celui qui en serait porteur le rencontrerait . Nous avons vu comment elle fut mise à exécution au moment même où Sainte-Croix était dans le carrosse de la marquise de Brinvilliers , que nos lecteurs ont sans doute déjà reconnue dans la femme qui se cachait avec tant de soin .

On comprend, avec le caractère de Sainte-Croix, quelle violence il dut se faire à lui-même pour ne point se laisser emporter à sa colère lorsqu'il se trouva ainsi arrêté au milieu de la rue : aussi, quoique, pendant tout le trajet, il ne prononçât point une seule parole, il était facile de s'apercevoir qu'un orage terrible s'amassait dans son âme et ne tarderait point à éclater. Cependant il conserva la même impassibilité qu'il avait montrée jusqu'alors, non-seulement lorsqu'il vit s'ouvrir et refermer les portes fatales qui, comme celles de l'enfer, avaient si souvent commandé à ceux qu'elles engloutissaient de laisser l'espérance au seuil, mais encore en répondant aux questions d'usage que lui adressa le gouverneur. Sa voix demeura impassible, et ce fut sans que sa main tremblât qu'il signa le registre d'écrou qui lui fut présenté. Aussitôt un geôlier, après avoir pris les ordres du gouverneur, invita le prisonnier à le suivre, et après quelques détours dans ces corridors froids et humides, où le jour pénétrait parfois, mais jamais l'air, il ouvrit la porte d'une chambre, où Sainte-Croix fut à peine entré, qu'il entendit la porte se refermer derrière lui.

Au grincement des verrous, Sainte-Croix se retourna : le geôlier l'avait laissé sans autre lumière que celle de la lune, qui, se glissant à travers les barreaux d'une fenêtre élevée de huit ou dix pieds, tombait sur une mauvaise couchette qu'elle éclairait,

rejetant tout le reste de la chambre dans une obscurité profonde. Le prisonnier s'arrêta un instant debout et écoutant ; puis, lorsqu'il eut entendu les pas se perdre dans l'éloignement, certain enfin d'être seul, et arrivé à ce degré de colère où il faut que le cœur éclate ou se brise, il se rua sur le lit avec un rugissement qui appartenait plutôt à une bête sauvage qu'à une créature humaine, maudissant les hommes, qui venaient ainsi le prendre au milieu de sa joyeuse vie, pour le jeter dans un cachot, maudissant Dieu, qui les laissait faire, et appelant à son aide toute puissance, quelle qu'elle fût, qui lui amènerait la vengeance et la liberté.

A l'instant même, et comme si ses paroles l'eussent tiré du sein de la terre, un homme maigre, pâle, aux cheveux longs et vêtu d'un pourpoint noir, entra lentement dans le cercle de lumière bleuâtre qui tombait de la fenêtre, et s'approcha du pied du lit sur lequel était couché Sainte-Croix. Si brave que fût le prisonnier, cette apparition répondait tellement à ses paroles ; que dans cette époque, où l'on croyait encore aux mystères de l'incantation et de la magie, il ne douta pas un instant que cet ennemi du genre humain, qui tourne sans cesse autour de l'homme, ne l'eût entendu et ne vint à sa voix. Il se souleva donc sur son lit, cherchant machinalement la poignée de son épée à la place où, deux heures auparavant, elle était encore, et sentant, à chaque pas

que l'être mystérieux et fantastique faisait vers lui, ses cheveux se dresser sur son front et une sueur froide pointer à leur racine et découler sur son visage. Enfin l'apparition s'arrêta, et le fantôme et le prisonnier restèrent un instant en silence et les yeux fixés l'un sur l'autre ; alors l'être mystérieux pris le premier la parole, et d'une voix sombre :

— Jeune homme, lui dit-il, tu as demandé à l'enfer un moyen de te venger des hommes qui t'ont proscrit, et de lutter contre Dieu qui t'abandonne : ce moyen, je l'ai et je viens te l'offrir. As-tu le courage de l'accepter (1) ?

— Mais auparavant, demanda Sainte-Croix, qui es-tu ?

— Qu'as-tu besoin de savoir qui je suis, reprit l'inconnu, du moment où je viens quand tu m'appelles et où je t'apporte ce que tu demandes ?

— N'importe, répondit Sainte-Croix, pensant toujours avoir affaire à un être surnaturel : quand on fait un pareil pacte, on n'est point fâché de savoir avec qui l'on traite.

— Eh bien ! puisque tu veux le savoir, dit l'étranger, je suis l'Italien Exili.

Sainte-Croix sentit un nouveau frisson courir dans ses veines, car il passait d'une vision infernale

(1) Mémoire du procès extraordinaire contre la dame de Brinvilliers, prisonnière en la conciergerie du Palais, page 3.

à une réalité terrible. En effet, le nom qu'il venait d'entendre était alors affreusement célèbre, non-seulement par toute la France, mais encore par toute l'Italie. Chassé de Rome sous la prévention d'empoisonnements nombreux, dont on n'avait pu se procurer les preuves, Exili était venu à Paris, où, bientôt, comme dans son pays natal, il avait fixé sur lui les regards de l'autorité ; mais pas plus à Paris qu'à Rome on n'avait pu convaincre le disciple de René et de la Trophana. Cependant, quoiqu'il n'y eût point de preuves, il y avait une conviction morale assez grande pour qu'on n'hésitât point à le décréter d'arrestation. Une lettre de cachet fut donc lancée contre lui, et Exili, arrêté, avait été conduit à la Bastille. Il y était depuis six mois environ lorsque Sainte-Croix y fut mené à son tour. Comme à cette heure les prisonniers étaient nombreux, le gouverneur avait fait conduire son nouvel hôte dans la chambre de l'ancien, et il avait réuni Exili à Sainte-Croix, sans penser qu'il accouplait deux démons. Maintenant nos lecteurs comprennent le reste. Sainte-Croix était entré dans cette chambre, où le geôlier l'avait laissé sans lumière, et où, dans l'obscurité, il n'avait pu distinguer un second commensal ; il s'était alors livré à sa colère, et ses imprécations ayant révélé à Exili sa haine, celui-ci avait saisi cette occasion de se faire un disciple puissant et dévoué, qui, une fois sorti, lui fit ouvrir les portes à son

tour, ou qui le vengeât du moins, s'il devait rester éternellement prisonnier (1).

Cette répugnance de Sainte-Croix pour son compagnon de chambrée ne fut pas longue, et le maître habile trouva un digne écolier. Sainte-Croix, avec son étrange caractère composé de bien et de mal, assemblage de qualités et de défauts, mélange de vices et de vertus, en était arrivé à ce point suprême de sa vie où les uns devaient l'emporter sur les autres. Si, dans l'état où il était, un ange l'eût pris, peut-être l'eût-il mené vers Dieu : ce fut un démon qu'il rencontra, le démon le conduisit à Satan.

Exili n'était pas un empoisonneur vulgaire : c'était un grand artiste en poisons, comme en avaient fait les Médicis et les Borgia. Pour lui, le meurtre était devenu un art, et il l'avait soumis à des règles fixes et positives ; aussi en était-il arrivé à ce point que ce n'était plus l'intérêt qui le guidait, mais un désir irrésistible d'expérimentation. Dieu a réservé la création pour la seule puissance divine, et a abandonné la destruction à la puissance humaine : il en résulte que l'homme croit se faire l'égal de Dieu en détruisant. Tel était l'orgueil d'Exili, sombre et pâle alchimiste du néant, qui, laissant aux autres le soin de chercher le secret de la vie, avait trouvé celui de la mort.

(1) Factum pour la dame Marie Vossier, veuve du sieur de Saint-Laurent, contre maître Pierre-Louis Reich de Penautier, page 7.

Sainte-Croix hésita quelque temps ; mais enfin il céda aux railleries de son compagnon, qui, accusant les Français de mettre de la bonne foi jusque dans leurs crimes, les lui fit voir presque toujours enveloppés eux-mêmes dans leur propre vengeance, et succombant avec leur ennemi, tandis qu'ils pourraient lui survivre et insulter à sa mort. En opposition avec cet éclat, qui souvent attire au meurtrier une mort plus cruelle que celle qu'il donne, il montra la ruse florentine, avec sa bouche souriante et son poison implacable. Il lui nomma ces poudres et ces liqueurs, dont les unes sont sourdes et consument par des langueurs si lentes, que le malade meurt avec de longues plaintes, et dont les autres sont si violentes et si rapides, qu'elles tuent comme la foudre, sans laisser le temps à celui qu'elles frappent de jeter un cri. Peu à peu Sainte-Croix se prit d'intérêt pour ce jeu terrible qui met la vie de tous dans les mains d'un seul. Il commença par partager les expériences d'Exili ; puis, à son tour, il fut assez habile pour en faire lui-même, et lorsqu'au bout d'un an il sortit de la Bastille, l'élève avait presque égalé le maître.

Sainte-Croix rentrait dans la société, qui l'avait un moment exilé, fort d'un secret fatal à l'aide duquel il pouvait lui rendre tout le mal qu'il en avait reçu. Bientôt après, Exili sortit à son tour, on ignore sur quelles instances, et vint retrouver Sainte-Croix : celui-ci lui loua une chambre au nom de son

intendant, Martin de Breuille ; cette chambre était située au cul-de-sac des Marchands de chevaux de la place Maubert, et appartenait à une dame Brunet (1).

On ignore si, pendant son séjour à la Bastille, la marquise de Brinvilliers eut occasion de voir Sainte-Croix; mais, ce qui est constant, c'est qu'aussitôt la sortie du prisonnier, les deux amants se retrouvèrent plus amoureux que jamais. Cependant ils avaient appris par expérience ce qu'ils avaient à craindre; aussi résolurent-ils de faire au plus tôt l'essai de la science qu'avait acquise Sainte-Croix, et M. d'Aubray fut choisi par sa fille même comme première victime. Ainsi elle se débarrassait d'un censeur rigide et incommode à ses plaisirs, tandis que du même coup elle réparait, par l'héritage paternel, sa fortune à peu près dissipée par son mari.

Cependant, comme lorsqu'on frappe un pareil coup il doit être décisif, la marquise voulut auparavant essayer les poisons de Sainte-Croix sur quelque autre que sur son père. A cet effet, un jour que sa femme de chambre, nommée Françoise Roussel, entrait chez elle après son déjeuner, elle lui donna une tranche de jambon et des groseilles confites, afin qu'elle déjeunât à son tour. Cette fille, sans défiance, mangea ce que lui avait donné sa maîtresse (2) ;

(1) Interrogatoire de Sautereau, page 36.

(2) Mémoire du procès extraordinaire contre la dame de Brinvilliers, prisonnière en la conciergerie du palais, accusée, page 16.

mais presque aussitôt elle se trouva indisposée, éprouvant un grand mal à l'estomac, et sentant comme si on lui eût piqué le cœur avec des épingle (1). Cependant elle n'en mourut point, et la marquise vit que le poison avait besoin d'acquérir un plus grand degré d'intensité ; en conséquence elle le rendit à Sainte-Croix, qui, au bout de quelques jours, lui en apporta un autre.

Le temps était venu de l'employer. M. d'Aubray, fatigué des travaux de sa charge, devait aller passer ses vacances à son château d'Offemont. Madame la marquise de Brinvilliers s'offrit pour l'accompagner. M. d'Aubray croyait ses relations avec Sainte-Croix entièrement rompues : il accepta avec joie.

Offemont était une retraite comme il convenait pour exécuter un pareil crime. Situé au milieu de la forêt de l'Aigle, à trois ou quatre lieues de Compiègne, le poison devait déjà avoir fait des progrès assez violents lorsque les secours arriveraient pour que ces secours fussent inutiles.

M. d'Aubray partit avec sa fille et un seul domestique. Jamais la marquise n'avait eu pour son père les soins extrêmes, les attentions empressées dont elle l'entoura pendant ce voyage. De son côté, pareil au Christ, qui, sans avoir eu d'enfants, avait un cœur de père, M. d'Aubray l'aimait mieux de se repentir que si elle n'avait jamais péché.

(1) Déposition de la fille Roussel.

Ce fut alors que la marquise appela à son aide cette terrible impassibilité de visage dont nous avons déjà parlé : sans cesse près de son père, couchant dans la chambre voisine de sa chambre, mangeant avec lui, l'accablant de soins, de caresses et de prévenances, au point de ne pas vouloir qu'une autre personne qu'elle le servît, il lui fallut se faire, au milieu de ses projets infâmes, un visage riant et ouvert, sur lequel l'œil le plus soupçonneux ne put rien lire que la tendresse et la piété. Ce fut avec ce masque, qu'elle lui présenta un soir, un bouillon empoisonné. M. d'Aubray le prit de ses mains, elle le lui vit approcher de sa bouche, elle le suivit des yeux jusque dans sa poitrine, et pas un signe ne décela sur ce visage de bronze la terrible anxiété qui devait lui presser le cœur. Puis, lorsque M. d'Aubray eut tout bu, qu'elle eut reçu sans trembler la tasse sur l'assiette qu'elle lui tendait, elle se retira dans sa chambre, attendant et écoutant (1).

Les effets du breuvage furent prompts : la marquise entendit son père pousser quelques plaintes, puis de ces plaintes passer aux gémissements. Enfin, ne pouvant plus résister aux douleurs qu'il éprouvait, il appela à haute voix sa fille. La marquise entra.

Mais, cette fois, sa physionomie portait l'empreinte de l'inquiétude la plus vive, et ce fut M. d'Aubray

(1) Mémoire extraordinaire contre la dame de Brinvilliers, prisonnière en la conciergerie du palais, page 4.

qui se trouva forcé de la rassurer sur son propre état ; lui-même ne croyait qu'à une indisposition légère, et ne voulait point qu'on dérangeât un médecin. Enfin, il fut pris de vomissements si terribles, suivis bientôt de douleurs d'estomac si insupportables, qu'il céda aux instances de sa fille, et donna l'ordre d'aller chercher du secours. Un médecin arriva vers les huit heures du matin ; mais déjà tout ce qui pouvait guider les investigations de la science avait disparu ; le docteur ne vit dans ce que lui raconta M. d'Aubray que les symptômes d'une indigestion, le traita en conséquence, et retourna à Compiègne.

De toute cette journée la marquise ne quitta point le malade. La nuit venue, elle se fit dresser un lit dans la même chambre, et déclara qu'elle seule le veillerait : elle put donc étudier tous les progrès du mal et suivre des yeux la lutte que la mort et la vie se livraient dans la poitrine de son père.

Le lendemain le docteur revint : M. d'Aubray était plus mal : ses vomissements avaient cessé ; mais les douleurs d'estomac étaient devenues plus aiguës, et des chaleurs étranges lui brûlaient les entrailles ; il ordonna un traitement qui nécessitait le retour du malade à Paris. Déjà cependant il était si faible, qu'il hésita s'il ne se ferait pas conduire tout simplement à Compiègne ; mais la marquise insista tellement sur la nécessité de soins plus complets et plus intelligents que ceux qu'il pouvait recevoir hors de chez

lui, que M. d'Aubray se décida à revenir à sa maison.

Il fit le trajet couché dans sa voiture et la tête appuyée sur l'épaule de sa fille ; pas un instant l'apparence ne se démentit, et pendant tout le voyage la marquise de Brinvilliers resta la même : enfin M. d'Aubray arriva à Paris. Tout avait marché selon les désirs de la marquise : le théâtre de la scène était changé ; le médecin qui avait vu les symptômes ne verrait pas l'agonie ; aucun œil n'aurait, en étudiant les progrès du mal, pu en découvrir les causes : le fil de l'investigation était brisé par la moitié, et les deux parties en étaient trop éloignées maintenant pour qu'il y eût chance qu'il se renouât.

Malgré les soins les plus empressés, l'état de M. d'Aubray continua d'empirer ; la marquise, fidèle à sa mission, ne le quitta point d'une heure : enfin au bout de quatre jours d'agonie, il expira entre les bras de sa fille, bénissant celle qui l'avait assassiné.

Alors la douleur de la marquise éclata en sentiments si vifs et en sanglots si profonds, que celle de ses frères parut froide auprès de la sienne. Au reste, comme nul ne soupçonnait le crime, il n'y eut point d'autopsie, et la tombe se referma sans que le plus léger soupçon planât au-dessus d'elle.

Cependant la marquise n'avait atteint que la moitié de son but : elle s'était bien fait une liberté plus grande pour ses amours ; mais la succession de son père ne lui avait pas été aussi avantageuse qu'elle

Il avait espéré ; la majeure partie des biens , avec la charge, étaient échus à son frère ainé et à son second frère , qui était conseiller au parlement : la position de la marquise se trouva donc médiocrement améliorée du côté de la fortune.

Quant à Sainte-Croix , il menait large et joyeuse vie ; quoique personne ne lui connût de fortune , il avait un intendant nommé Martin , trois laquais nommés George , Lapierre et Lachaussée , de plus , et outre son carrosse et ses équipages , des porteurs ordinaires pour ses excursions de nuit. Au reste , comme il était jeune , comme il était beau , on ne s'inquiétait pas trop d'où lui venait ce luxe. C'était assez l'habitude à cette époque que les cavaliers bien faits ne manquassent de rien , et l'on disait de Sainte-Croix qu'il avait trouvé la pierre philosophale (1).

Dans ses relations du monde , il s'était lié d'amitié avec plusieurs personnes , soit de noblesse , soit de fortune : parmi ces derniers , était un nommé Reich de Penautier , receveur général du clergé et trésorier de la bourse des états du Languedoc ; c'était un homme riche à millions , un de ces hommes à qui tout réussit , et qui semblent , à l'aide de leur argent , donner des lois aux choses qui n'en reçoivent que de Dieu.

En effet , Reich de Penautier était associé d'inté-

(1) Interrogatoire de Belleguise , 2 août 1676 , page 38.

rêts et d'affaires avec un nommé d'Alibert, son premier commis, qui meurt tout à coup d'une apoplexie ; cette apoplexie est connue de Penautier avant d'être connue de la famille ; les papiers qui établissent la société disparaissent on ne sait comment, et la femme et l'enfant de d'Alibert sont ruinés.

Le beau-frère de d'Alibert, le sieur de la Magdelaine, a quelques vagues soupçons sur cette mort et veut les approfondir : en conséquence il commence des recherches, mais au milieu de ses recherches il meurt subitement (1).

En un seul point, le bonheur semblait avoir abandonné son favori : maître Penautier avait un grand désir de succéder au sieur de Mennevillette, receveur du clergé ; cette charge valait soixante mille livres à peu près, et sachant que M. de Mennevillette allait s'en défaire en faveur de son premier commis, messire Pierre Hannyvel, sieur de Saint-Laurent, il avait fait toutes les démarches nécessaires pour l'acheter au détriment de ce dernier ; mais, parfaitement soutenu par messieurs du clergé, le sieur de Saint-Laurent avait obtenu gratis la survivance du titulaire ; ce qui ne s'était jamais fait. Penautier lui avait alors offert quarante mille écus pour le mettre de moitié dans cette charge ; mais Saint-

(1) Factum de dame Marie Vossier, veuve de messire Pierre de Hannyvel, sieur de Saint-Laurent, contre maître Pierre-Louis Reich de Penautier, page 15.

Laurent avait refusé. Leurs relations cependant n'étaient point rompues, et ils continuaient de se voir : au reste, Penautier passait pour un homme si prédestiné, que l'on ne doutait pas qu'un jour ou l'autre il n'obtint par un moyen quelconque cette charge qu'il avait tant convoitée.

Ceux qui ne croyaient pas aux mystères de l'alchimie disaient que Sainte-Croix faisait des affaires avec Penautier.

Cependant le temps du deuil écoulé, les relations de Sainte-Croix avec la marquise avaient repris toute leur ancienne publicité ; MM. d'Aubray en firent parler à M^{me} de Brinvilliers par une sœur cadette qu'elle avait au couvent des Carmélites, et la marquise s'aperçut que M. d'Aubray, en mourant, avait laissé à ses frères la surveillance de sa conduite.

Ainsi le premier crime de la marquise avait été à peu près inutile ; elle avait voulu se débarrasser des remontrances de son père et hériter de sa fortune ; cette fortune ne lui était parvenue que diminuée par la part de ses ainés, au point qu'elle avait à peine suffi à payer ses dettes ; et voilà que les remontrances renaissaient dans la bouche de ses frères, dont l'un, en sa qualité de lieutenant civil, pouvait la séparer une seconde fois de son amant.

Il fallait prévenir ces choses : Lachaussée quitta le service de Sainte-Croix, et trois mois après entra, par l'entremise de la marquise, au service du con-

seiller au parlement, qui demeurait avec son frère le lieutenant civil.

Cette fois ce n'était point un poison aussi rapidement mortel que celui qui avait servi à M. d'Aubray qu'il fallait employer : la mort frappant si promptement dans une même famille aurait pu éveiller les soupçons. On recommença les expériences, non pas sur des animaux, car les différences anatomiques qui existent entre les diverses organisations auraient pu mettre la science en défaut, mais, comme la première fois, on essaya sur des sujets humains ; comme la première fois, on expérimenta *in animâ vili*.

La marquise était connue pour une femme pieuse et bienfaisante, rarement la misère s'adressait à elle sans être soulagée ; il y avait plus : partageant les soins des saintes filles qui se vouaient au service des malades, elle parcourait parfois des hôpitaux auxquels elle envoyait du vin et des médicaments : on ne fut donc point étonné de la voir comme d'habitude paraître à l'Hôtel-Dieu ; cette fois elle apportait des biscuits et des confitures pour les convalescents ; ses dons comme toujours furent reçus avec reconnaissance.

Un mois après elle repassa à l'hôpital, et s'informa de quelques malades auxquels elle avait pris un vif intérêt : depuis sa visite, ils avaient eu une rechute, et la maladie, tout en changeant de caractère, avait

pris une plus grande gravité. C'était une langueur mortelle, qui les menait à la mort par un déperissement étrange. Elle interrogea les médecins, les médecins ne purent rien lui dire : cette maladie leur était inconnue et déjouait toutes les ressources de leur art.

Quinze jours après elle revint : quelques-uns des malades étaient morts, d'autres étaient encore vivants, mais dans une agonie désespérée : squelettes animés, ils n'avaient plus de l'existence que la voix, la vue et le souffle.

Au bout de deux mois, tous étaient morts, et la médecine avait été aussi aveugle dans l'autopsie du cadavre qu'elle l'avait été dans le traitement du moribond.

De pareils essais étaient rassurants : aussi Lachaussée reçut-il l'ordre d'accomplir ses instructions (1).

Un jour M. le lieutenant civil ayant sonné, Lachaussée, qui, ainsi que nous l'avons dit, servait le conseiller, entra pour demander ses ordres ; il le trouva travaillant avec son secrétaire, nommé Cousté ; ce que désirait M. d'Aubray était un verre d'eau et de vin. Lachaussée rentra un instant après avec l'objet demandé.

Le lieutenant civil porta le verre à ses lèvres,

(1) *Histoire du procès de la marquise de Brinvilliers*, page 331.

mais à la première gorgée il le repoussa en s'écriant : — Que m'as-tu donné là , misérable ? je crois que tu veux m'empoisonner. — Puis tendant le verre à son secrétaire : — Voyez donc cela, Cousté, lui dit-il, et qu'y a-t-il là-dedans (1) ?

Le secrétaire puisa quelques gouttes de la liqueur dans une cuiller à café , et l'approcha de son nez et de sa bouche : la liqueur avait l'odeur et l'amer-tume du vitriol. Pendant ce temps Lachaussée s'avança vers le secrétaire , disant qu'il savait ce que c'était , qu'un valet de chambre du conseiller avait pris médecine le matin même , et que , sans y faire attention , il avait apporté sans doute le verre qui avait servi à son camarade ; à ces mots , il reprit le verre des mains du secrétaire , l'approcha de sa bouche , puis , feignant d'y goûter à son tour , il dit que c'était bien cela ; qu'il reconnaissait la même odeur , et jeta la liqueur dans la cheminée (2).

Comme le lieutenant civil n'avait point avalé une assez grande quantité de ce breuvage pour en être incommodé , il oublia bientôt cette circonstance , et ne conserva rien du soupçon qui s'était instinctivement présenté à son esprit ; quant à Sainte-Croix et à la marquise , ils virent que c'était un coup manqué , et , au risque d'envelopper plusieurs personnes dans

(1) Mémoire du procès extraordinaire contre la dame de Brinvilliers , prisonnière en la conciergerie du Palais , page 4.

(2) Histoire du procès de la marquise de Brinvilliers , page 334.

leur vengeance, ils résolurent d'employer un autre moyen.

Trois mois s'écoulèrent sans que l'occasion leur parût favorable ; mais enfin, vers les premiers jours d'avril 1670, le lieutenant civil emmena son frère le conseiller passer les fêtes de Pâques à sa terre de Villequoy en Beauce ; Lachaussée suivit son maître, et reçut au moment de partir de nouvelles instructions.

Le lendemain de l'installation à la campagne, on servit à dîner une tourte de pigeonneaux : sept personnes qui en mangèrent se trouvèrent indisposées après le repas ; trois qui s'en étaient abstenues n'éprouvèrent aucune incommodité.

Ceux sur lesquels la substance vénéneuse avait particulièrement agi étaient le lieutenant civil, le conseiller et le chevalier du guet (1). Soit qu'il en eût mangé en plus grande quantité, soit que l'essai qu'il avait déjà fait du poison l'eût prédisposé à une impression plus grande, le lieutenant civil fut attaqué le premier de vomissements (2) ; deux heures après, le conseiller éprouva les mêmes symptômes ; quant au chevalier du guet et aux autres personnes, elles furent en proie pendant quelques jours à des douleurs d'estomac affreuses ; mais leur état ne présenta

(1) Madame de Sévigné, CCXCII^e lettre.

(2) Mémoire du procès extraordinaire contre la dame de Brinvilliers, prisonnière en la conciergerie du palais, page 5.

point dès l'abord le même caractère de gravité que celui des deux frères.

Cette fois encore, comme toujours, les secours de la médecine furent impuissants. Le 12 avril, c'est-à-dire cinq jours après l'empoisonnement, le lieutenant civil et le conseiller revinrent à Paris, si changés tous deux, qu'on eût dit qu'ils venaient de faire une longue et cruelle maladie (1). Madame de Brinvilliers était alors à la campagne, et n'en revint point de tout le temps que dura la maladie de ses frères.

Dès la première consultation dont le lieutenant civil fut l'objet, tout espoir de la part des médecins fut perdu. C'étaient les symptômes du même mal auquel avait succombé M. d'Aubray père : ils crurent à une maladie héréditaire et inconnue, et condamnèrent hautement le malade.

En effet, sa position alla toujours en empirant : il avait une aversion insurmontable pour toute espèce de viande, et ses vomissements ne cessaient pas. Les trois derniers jours de sa vie, il se plaignait d'avoir comme un foyer brûlant dans la poitrine, et la flamme intérieure qui le dévorait semblait sortir par ses yeux, seule partie de son corps qui demeurait vivante encore, quand le reste n'était déjà plus qu'un cadavre. Enfin, le 17 juin 1670, il expira :

(1) Histoire du procès de la marquise de Brinvilliers, page 335.

le poison avait mis soixante et douze jours à faire son œuvre.

Les soupçons commençaient à poindre ; le lieutenant civil fut ouvert, et procès verbal de l'autopsie fut dressé. L'opération faite en présence de MM. Dupré et Durant, chirurgiens, et Gavart, apothicaire, par M. Bachot, médecin ordinaire des deux frères, ils trouvèrent l'estomac et le duodénum noirs et s'en allant en morceaux, et le foie gangrené et brûlé. Ils reconnurent que ces accidents avaient dû être produits par le poison ; mais comme la présence de certaines humeurs amène parfois les mêmes phénomènes, ils n'osèrent affirmer que la mort du lieutenant civil ne fut point naturelle, et il fut enterré sans qu'aucune recherche ultérieure fut faite (1).

C'était surtout comme médecin du conseiller que M. Bachot avait réclamé l'autopsie de son frère. Il paraissait atteint de la même maladie que son ainé, et le docteur espérait trouver dans la mort même des armes pour défendre la vie. Le conseiller éprouvait une fièvre ardente, et était en proie à des agitations d'esprit et de corps dont la violence était extrême et sans relâche : il ne trouvait aucune situation qu'il put supporter au delà de quelques minutes. Le lit était pour lui un supplice ; et cependant, dès qu'il l'avait quitté, il le redemandait, pour changer

(1) Déposition du sieur Bachot.

du moins de douleurs (1). Enfin, au bout de trois mois, il mourut. Il avait l'estomac, le duodénum et le foie dans le même état de désorganisation qu'on les avait trouvés chez son frère, et de plus le corps brûlé extérieurement ; ce qui était, dirent les médecins, un signe non équivoque de poison ; quoiqu'il arrive cependant, ajoutèrent-ils, qu'une cacochymie produise les mêmes effets. Quant à Lachaussée, il fut si loin d'être soupçonné de cette mort, que le conseiller, reconnaissant des soins qu'il en avait reçus dans cette dernière maladie, lui laissa par testament un legs de cent écus ; d'un autre côté, il reçut mille francs de Sainte-Croix et de la marquise.

Cependant tant de trépas dans une seule famille non-seulement affligeaient le cœur, mais épouvaient l'esprit. La mort n'est point haineuse ; elle est sourde et aveugle, voilà tout, et l'on s'étonnait de son acharnement à détruire tout ce qui portait un même nom. Pourtant nul ne soupçonna les vrais coupables, les regards se perdirent, les recherches s'égarièrent ; la marquise prit le deuil de ses frères, Sainte-Croix continua ses folles dépenses, et tout marcha dans l'ordre accoutumé.

Pendant ce temps, Sainte-Croix avait fait connaissance avec le sieur de Saint-Laurent, le même dont Penautier avait sollicité la charge sans pouvoir

(1) Factum contre maître Pierre-Louis Reich de Penautier, page 12.

l'obtenir, et s'était lié avec lui : quoique, dans l'intervalle, maître Penautier eût hérité du sieur Lescq, son beau-père, qui était mort au moment où l'on s'y attendait le moins, lui laissant la seconde charge de la bourse du Languedoc et des biens immenses, il n'avait point cessé de convoiter la place de receveur du clergé. En cette circonstance encore, le hasard le servit : quelques jours après avoir reçu de Sainte-Croix un nouveau domestique nommé George, M. de Saint-Laurant tomba malade, et sa maladie présenta bientôt les mêmes caractères de gravité que l'on avait remarqués dans celle de MM. d'Aubray père et fils : seulement elle fut plus rapide, car elle ne dura que vingt-quatre heures. Enfin, comme eux, M. de Saint-Laurent mourut en proie à des douleurs atroces. Le même jour, un officier de la cour souveraine vint pour le voir, se fit conter tous les détails de la mort de son ami, et sur le récit des symptômes et des accidents, dit devant les domestiques, au notaire Sainfray, qu'il fallait faire ouvrir le cadavre. Une heure après, George avait disparu sans rien dire à personne et sans demander ses gages (1). Les soupçons en augmentèrent; mais cette fois encore ils restèrent dans le vague. L'autopsie présenta des phénomènes généraux qui n'étaient point précisément particuliers au poison; seulement,

(1) Factum contre maître Pierre - Louis Reich de Penautier, page 21.

les intestins , que la substance mortelle n'avait point eu le temps de brûler , comme ceux de MM. d'Aubray , étaient tachetés de points rougeâtres , pareils à des piqûres de puce.

En juin 1669 , Penautier obtint la charge du sieur de Saint-Laurent.

Cependant la veuve avait conçu des soupçons qui furent presque convertis en certitude par la fuite de George. Une circonstance vint encore à l'appui de ses doutes et en fit une conviction. Un abbé qui était des amis du défunt , et qui connaissait la circonstance de la disparition de George , le rencontra quelques jours après dans la rue des Maçons , proche la Sorbonne : ils étaient tous deux du même côté , et une charrette de foin qui suivait la rue faisait une barrière à cet endroit. George lève la tête , aperçoit l'abbé , le reconnaît pour un ami de son ancien maître , se coule sous la charrette , passe de l'autre côté , et , au risque d'être écrasé , échappe à la vue d'un homme dont le seul aspect lui rappelle son crime et lui-en fait craindre la punition.

Madame de Saint-Laurent porta plainte contre George; mais , quelques recherches que l'on fit de cet homme , on ne put le retrouver.

Cependant le bruit de ces morts étranges , inconnues et subites , se répandait dans Paris , qui commençait à s'en épouvanter. Sainte-Croix , toujours élégant et joyeux cavalier , croisa ces rumeurs dans

les salons qu'il fréquentait, et il en prit de l'inquiétude. Nul soupçon, il est vrai, ne planait encore sur lui ; mais cependant les précautions n'étaient point inutiles : Sainte-Croix pensa à se faire une position qui le mit au-dessus de cette crainte. Une charge chez le roi était prête à vaquer ; elle devait coûter cent mille écus : Sainte-Croix, comme nous l'avons dit, n'avait aucune ressource apparente ; le bruit ne s'en répandit pas moins qu'il allait l'acheter.

Ce fut à Belleguise qu'il s'adressa pour traiter de cette affaire avec Penautier. Elle éprouva cependant de la part de celui-ci quelque difficulté. La somme était forte ; Penautier n'avait plus besoin de Sainte-Croix ; il avait fait tous les héritages qu'il comptait faire ; il essaya donc de le faire renoncer à ce projet.

Voilà ce qu'écrivit alors Sainte-Croix à Belleguise :

« Est-il possible, notre cher, qu'il faille vous faire de nouvelles semences pour une affaire qui est aussi belle, aussi importante et aussi grande que celle que vous savez, et qui peut nous donner à tous deux du repos pour la vie ? Pour moi, je crois que le diable s'en mêle, ou que vous ne voulez pas raisonner. Raisonnez donc, notre cher, je vous prie, et vertigez ma proposition à contre-poil ; prenez-la du plus méchant biais du monde, et vous trouverez que vous devez encore me satisfaire sur le pied que j'ai établi les choses pour votre sûreté, puisque tous nos intérêts se trouveront en cette rencontre. Enfin,

notre cher, aidez-moi, je vous prie; soyez bien persuadé d'une parfaite reconnaissance, et que jamais vous n'aurez rien fait de si agréable au monde, pour vous et pour moi. Vous le savez assez, puisque je vous en parle encore avec plus d'ouverture du cœur que je n'ai fait à mon propre frère. Si tu peux donc venir cet après-dîner, je serai au logis ou dans le voisinage, au lieu en question, où je t'attendrai demain matin, ou j'irai te trouver, suivant ta réponse; je serai de tout à toi et de tout mon cœur.

Le logis de Sainte-Croix était rue des Bernardins, et le lieu du voisinage où il devait attendre Belle-guise était cette chambre qu'il avait louée chez la veuve Brunet, au cul-de-sac de la place Maubert.

C'était dans cette chambre et chez l'apothicaire Glazer que Sainte-Croix faisait ses expériences; mais, par un juste retour, cette manipulation de poisons était fatale à ceux qui les préparaient. L'apothicaire tomba malade et mourut; Martin fut atteint de vomissements terribles qui le mirent à l'agonie; Sainte-Croix lui-même, indisposé, mais sans en savoir la cause, ne pouvant plus même sortir, tant sa faiblesse était grande, fit transporter un fourneau de chez Glazer chez lui, afin, tout souffrant qu'il était, de continuer ses expériences.

C'est qu'en effet Sainte-Croix était à la recherche d'un poison si subtil que sa seule émanation pouvait tuer. Il avait entendu parler de cette serviette empoi-

sonnée avec laquelle le jeune dauphin, frère ainé de Charles VII, s'était essuyé en jouant à la paume, et dont le contact lui avait donné la mort ; et des traditions presque vivantes encore lui avaient raconté l'histoire des gants de Jeanne d'Albret : ces secrets s'étaient perdus, et Sainte-Croix espérait les retrouver.

C'est alors qu'arriva un de ces événements étranges qui semblent non point un accident du hasard, mais une punition du ciel. Au moment où Sainte-Croix, penché sur son fourneau, voyait la préparation fatale arriver à son plus haut degré d'intensité, le masque de verre dont il se couvrait le visage pour se garantir des exhalaisons mortelles qui s'échappaient de la liqueur en fusion se détacha tout à coup, et Sainte-Croix tomba comme frappé de la foudre (1).

(1) Il y a deux versions sur cette mort de Sainte-Croix. MM. Vau-thier, avocat, et Garanger, procureur, auteurs du factum contre Penautier, prétendent que Sainte-Croix mourut après une maladie de cinq mois, occasionnée par la vapeur des poisons ; qu'il garda sa connaissance jusqu'à la fin, et reçut les secours de la religion. L'auteur du mémoire du procès extraordinaire de la dame de Brinvilliers raconte, au contraire, cet événement ainsi que nous le consignons ici : nous avons adopté cette version comme la plus probable, la plus répandue et la plus populaire ; la plus probable, puisque si Sainte-Croix eût été malade cinq mois et fût mort en pleine connaissance, il eût eu le temps de faire disparaître tous les papiers qui pouvaient compromettre ses amis ; la plus répandue, puisque le fait est rapporté de cette manière par Gayot de Pitaval et Richer ; la plus populaire, puisque l'on attribua cette mort à un jugement de Dieu.

A l'heure du souper, sa femme, ne le voyant pas sortir du cabinet où il s'était enfermé, vint frapper à la porte, personne ne lui répondit; et comme elle savait que son mari s'occupait d'œuvres sombres et mystérieuses, elle craignit qu'il ne lui fût arrivé malheur. Elle appela ses domestiques, qui enfoncèrent la porte, et elle trouva Sainte-Croix étendu à côté du fourneau et ayant près de lui le masque de verre brisé.

Il n'y avait pas moyen de dérober au public les circonstances de cette mort subite et étrange; les domestiques avaient vu le cadavre, et pouvaient parler. Le commissaire Picard fut requis pour mettre les scellés, et la veuve de Sainte-Croix se contenta de faire disparaître le fourneau et les débris du masque.

Le bruit de cet événement se répandit bientôt par tout Paris. Sainte-Croix était fort connu, et la nouvelle qu'il allait acheter une charge à la cour avait encore répandu son nom. Lachaussée apprit l'un des premiers la mort de son maître, et, ayant su que l'on avait apposé les scellés sur son cabinet, il se hâta de former une opposition en ces termes :

« Opposition de Lachaussée, qui a dit qu'il y avait sept ans qu'il était au service du défunt; qu'il lui a donné en garde, depuis deux ans, cent pistoles et cent écus blancs qui doivent être dans un sac de

toile derrière la fenêtre du cabinet , et dans lequel il y a un billet comme ladite somme lui appartient , avec un transport d'une somme de trois cents livres qui lui était due par feu M. d'Aubray , conseiller ; ledit transport par lui fait à Laserre , et trois quitances de son maître d'apprentissage , de cent livres chacune : lesquels sommes et papiers il réclame. »

Il fut répondu à Lachaussée qu'il eût à attendre le jour de la levée des scellés , et que , si toutes choses étaient comme il le disait , ce qui lui appartenait lui serait rendu.

Cependant Lachaussée n'était point le seul qui se fût ému à la mort de Sainte-Croix : la marquise , à qui tous les secrets de ce cabinet fatal étaient familiers , avait , dès qu'elle avait su cet événement , couru chez le commissaire , et , quoiqu'il fût dix heures du soir , elle avait fait demander à lui parler ; mais il lui avait été répondu par le premier clerc , nommé Pierre Frater , que son maître était couché ; la marquise avait alors insisté , priant qu'on le réveillât et réclamant une cassette qu'elle voulait avoir sans qu'elle fût ouverte. Le clerc était en conséquence monté à la chambre à coucher du sieur Picard ; mais il en était redescendu en disant que ce que la marquise demandait était impossible en ce moment , attendu que le commissaire dormait. Madame de Brinvilliers , voyant que ses instances étaient inutiles , s'était alors retirée

en disant qu'elle enverrait le lendemain un homme la chercher. En effet, cet homme vint dès le matin, offrant, de la part de la marquise, cinquante louis au commissaire, s'il voulait lui rendre cette cassette; mais celui-ci avait répondu que la cassette était sous les scellés, qu'elle serait ouverte lorsqu'on les leverait, et que, si les objets que réclamait la marquise étaient effectivement à elle, ils lui seraient fidèlement rendus.

Cette réponse fut un coup de foudre pour la marquise. Il n'y avait pas de temps à perdre; elle retourna en toute hâte de la rue Neuve-Saint-Paul, où était sa maison de ville, à Picpus, où était sa maison de campagne, et le même soir elle partit en poste pour Liège, où elle arriva le surlendemain, et se retira dans un couvent.

On avait apposé les scellés chez Sainte-Croix le 31 juillet 1672, et l'on procéda à leur levée le 8 août suivant. Au moment où l'on commençait l'opération, un procureur chargé des pleins pouvoirs de la marquise comparut, et fit insérer cet acte au procès-verbal :

« Est comparu Alexandre Delamarre, procureur de la dame de Brinvilliers, lequel a déclaré que, si dans ladite cassette, réclamée par sa mandataire, il se trouve une promesse signée d'elle de la somme de trente mille livres, c'est une pièce qui a été surprise

d'elle, et contre laquelle, en cas que sa signature soit véritable, elle entend se pourvoir pour la faire déclarer nulle. »

Cette formalité remplie, on procéda à l'ouverture du cabinet de Sainte-Croix ; la clef en fut présentée au commissaire Picard par un carme nommé frère Victorin. Le commissaire ouvrit la porte ; les parties intéressées, les officiers et la veuve y entrèrent avec lui, et l'on commença par mettre les papiers courants à part, afin de les relever par ordre et les uns après les autres. Comme on s'occupait de ce détail, un petit rouleau tomba, sur lequel étaient écrits ces deux mots : *Ma confession*. Tous ceux qui étaient présents, n'ayant encore aucun motif de croire Sainte-Croix un malhonnête homme, décidèrent alors que ce papier ne devait pas être lu. Le substitut du procureur général, consulté à ce sujet, fut de cet avis, et *la confession* de Sainte-Croix fut brûlée.

Cet acte de conscience accompli, on procéda à l'inventaire. Un des premiers objets qui frappèrent les yeux des officiers fut la cassette réclamée par madame de Brinvilliers. Ses instances avaient éveillé la curiosité, de sorte que l'on commença par elle ; chacun s'en approcha pour savoir ce qu'elle contenait, et l'on procéda à l'ouverture. Nous allons laisser parler le procès-verbal ; rien n'est puissant et terrible en pareil cas comme la pièce officielle elle-même.

« Dans le cabinet de Sainte-Croix s'est trouvée une petite cassette d'un pied en carré, à l'ouverture de laquelle s'est offerte une demi-feuille de papier, intitulée *mon testament*, écrite d'un côté et contenant ces mots :

« Je supplie très-humblement ceux ou celles entre les mains de qui tombera cette cassette de me faire la grâce de vouloir la rendre en mains propres à madame la marquise de Brinvilliers, demeurant rue Neuve-Saint-Paul, attendu que tout ce qu'elle contient la regarde et appartient à elle seule, et que d'ailleurs il n'y a rien d'aucune utilité à personne au monde, son intérêt à part; et en cas qu'elle fût plus tôt morte que moi, de la brûler et tout ce qu'il y a dedans sans rien ouvrir ni innover. Et afin que l'on n'en prétende cause d'ignorance, je jure sur le Dieu que j'adore et par tout ce qu'il y a de plus sacré, qu'on n'impose rien qui ne soit véritable. Si d'aventure on contrevient à mes intentions toutes justes et raisonnables en ce chef, j'en charge, en ce monde et en l'autre, leur conscience pour la décharge de la mienne; protestant que c'est ma dernière volonté.

« Fait à Paris, ce 25 mai, après midi, 1672.
Signé de Sainte-Croix. »

« Et au-dessous sont écrits ces mots :

« Il y a un seul paquet adressé à M. Penautier qu'il faut rendre. »

On comprend qu'un pareil début ne fit qu'augmenter l'intérêt de cette scène : un murmure de curiosité se fit entendre ; puis, le silence s'étant rétabli, l'inventaire continua en ces termes :

« S'est trouvé un paquet cacheté de huit cachets marqués de différentes armes, sur lequel est écrit : « Papiers pour être brûlés en cas de mort, n'étant d'aucune conséquence à personne. Je supplie très-humblement ceux entre les mains de qui ils tomberont de les brûler; j'en charge même leur conscience : le tout sans ouvrir le paquet. » Dans ce paquet s'est trouvé deux paquets de drogue de sublimé.

« *Item*, un autre paquet cacheté de six cachets de plusieurs armes, sur lequel était pareille inscription, dans lequel s'est trouvé d'autre sublimé du poids d'une demi-livre.

« *Item*, un autre paquet cacheté de six cachets de plusieurs armes, sur lequel était pareille inscription, dans lequel se sont trouvés trois paquets contenant, l'un une demi-once de sublimé, l'autre deux onces et un quarteron de vitriol romain, et le troisième du vitriol calciné et préparé.

« Dans la cassette fut trouvée une grande fiole carrée, d'une chopine, pleine d'eau claire, laquelle observée par M. Moreau, médecin, celui-ci a dit n'en pouvoir désigner la qualité jusqu'à ce que l'épreuve en ait été faite.

« *Item*, une autre fiole, d'un demi-setier d'eau claire, au fond de laquelle il y a un sédiment blanchâtre. Moreau a dit la même chose que de la précédente.

« Un petit pot de faïence, dans lequel étaient deux ou trois gros d'opium préparé.

« *Item*, un papier ployé, dans lequel il y avait deux drachmes de sublimé corrosif en poudre.

« Plus, une petite boîte, dans laquelle s'est trouvée une manière de pierre, appelée pierre infernale.

« Plus, un papier, dans lequel était une once d'opium.

« Plus, un morceau de réglule d'antimoine pesant trois onces.

« Plus, un paquet de poudre, sur lequel était écrit : « Pour arrêter la perte du sang des femmes. » Moreau a dit que c'était de la fleur de coing et du bouton de coing séché.

« *Item*, fut trouvé un paquet cacheté de six cachets, sur lequel est écrit : « Papiers pour être brûlés en cas de mort, » dans lequel s'est trouvé trente-quatre lettres, que l'on a dit être écrites par la dame de Brinvilliers.

« *Item*, un autre paquet cacheté de six cachets, sur lequel est écrite pareille inscription que dessus, dans lequel s'est trouvé vingt-sept morceaux de papier, sur chacun desquels est écrit : « Plusieurs secrets curieux. »

« *Item*, un autre paquet, contenant encore six cachets, sur lequel était écrite pareille inscription que ci-dessus, dans lequel s'est trouvé soixante et quinze livres, adressant à différentes personnes. »

Outre ces objets, on trouva dans la cassette deux obligations, l'une de madame la marquise de Brinvilliers, l'autre de Penautier, la première de trente mille francs, la seconde de dix mille; celle-ci correspondant à l'époque de la mort de M. d'Aubray père, celle-là à l'époque de la mort du sieur de Saint-Laurent. La différence des sommes fait voir que Sainte-Croix avait un tarif, et que le parricide était plus cher que l'assassinat.

Ainsi Sainte-Croix, en mourant, lègue ses poisons à sa maîtresse et à son ami; il n'a point assez de ses crimes passés, il veut encore être complice des crimes à venir.

Le premier soin des officiers civils fut de soumettre ces diverses substances à l'analyse, et de faire des expériences avec elles sur différents animaux.

Voici le rapport de Guy Simon, marchand apothicaire, qui fut chargé de cet examen et de ces épreuves.

« Ce poison artificieux se dérobe aux recherches que l'on en veut faire; il est si déguisé qu'on ne

peut le reconnaître, si subtil qu'il trompe l'art, si pénétrant qu'il échappe à la capacité des médecins ; sur ce poison les expériences sont fausses, les règles fautives, les aphorismes ridicules.

« Les expériences les plus sûres et les plus communes se font par les éléments ou sur les animaux.

« Dans l'eau, la pesanteur du poison ordinaire le jette au fond ; elle est supérieure, il obéit, se précipite et prend le dessous.

« L'épreuve du feu n'est pas moins sûre : le feu évapore, dissipe, consume ce qu'il y a d'innocent et de pur, il ne laisse qu'une matière acre et piquante, qui seule résiste à son impression.

« Les effets que le poison produit sur les animaux sont encore plus sensibles : il porte sa malignité dans toutes les parties où il se distribue, et vicié tout ce qu'il touche ; il brûle et rôtit d'un feu étrange et violent toutes les entrailles.

« Le poison de Sainte-Croix a passé par toutes les épreuves, et se joue de toutes les expériences : ce poison nage sur l'eau, il est supérieur, et c'est lui qui fait obéir cet élément ; il se sauve de l'expérience du feu, où il ne laisse qu'une matière douce et innocente ; dans les animaux il se cache avec tant d'art et d'adresse, qu'on ne peut le reconnaître ; toutes les parties de l'animal sont saines et vivantes : dans le même temps qu'il y fait couler une source

de mort, ce poison artificieux y laisse l'image et les marques de la vie.

« On a fait toutes sortes d'épreuves : la première, en versant quelques gouttes d'une liqueur trouvée dans l'une des fioles dans l'huile de tartre et dans l'eau marine, et il ne s'est rien précipité au fond des vaisseaux dans lesquels la liqueur a été versée ; la seconde, en mettant la même liqueur dans un vaisseau sablé, et il n'a été trouvé au fond du vaisseau aucune matière aride, ni acre à la langue, et presque point de sale fixe ; la troisième sur un poulet d'Inde, un pigeon, un chien et autres animaux, lesquels animaux étant morts quelque temps après, et le lendemain ayant été ouverts, on n'a rien trouvé qu'un peu de sang caillé au ventricule du cœur.

« Autre épreuve d'une poudre blanche donnée à un chat, dans une fressure de mouton, ayant été faite, le chat vomit pendant une demi-heure, et, ayant été trouvé mort le lendemain, fut ouvert sans que l'on ait rencontré aucune partie altérée par le poison.

« Une seconde épreuve de la même poudre ayant été faite sur un pigeon, il en mourut quelque temps après, et fut ouvert, et ne fut rien trouvé de particulier, sinon qu'un peu d'eau rousse dans l'estomac. »

Ces épreuves, tout en prouvant que Sainte-Croix

était un chimiste profond, firent naître l'idée qu'il ne se livrait pas gratuitement à cet art : ces morts subites et inattendues revinrent à la mémoire de tout le monde, ces obligations de la marquise et de Penautier parurent le prix du sang ; et comme l'une était absente, que l'autre était trop puissant et trop riche pour qu'on osât l'arrêter sans preuves, on se rappela l'opposition de Lachaussée.

Il était dit dans cette opposition que depuis sept ans Lachaussée était au service de Sainte-Croix ; donc Lachaussée ne regardait pas comme une interruption à ce service le temps qu'il avait passé chez MM. d'Aubray. Le sac contenant les mille pistoles et les trois obligations de cent livres avait été trouvé à la place indiquée ; donc Lachaussée avait une connaissance parfaite des localités de ce cabinet ; s'il connaissait ce cabinet, il devait connaître la cassette ; s'il connaissait la cassette, il ne pouvait être innocent.

Ces indices suffirent pour que madame Mangot de Villarceaux, veuve de M. d'Aubray fils, lieutenant civil, rendit plainte contre lui ; en conséquence de cette plainte, Lachaussée fut décreté de prise de corps et arrêté. Au moment de l'arrestation on trouva du poison sur lui.

La cause fut appelée devant le Châtelet : Lachaussée nia avec obstination ; et les juges, ne croyant point avoir assez de preuves contre lui, le condamnèrent à la

question préparatoire (1). Madame Mangot de Villarceaux appela d'un jugement qui sauvait probablement le coupable s'il avait la force de résister aux douleurs et de ne rien avouer ; et en vertu de cet appel, un arrêt de la Tournelle, en date du 4 mars 1673, déclara *Jean Amelin dit Lachaussée, atteint et convaincu d'avoir empoisonné le dernier lieutenant civil et le conseiller; pour réparation de quoi, il fut condamné à être rompu vif, et à expirer sur la roue, préalablement appliqué à la question ordinaire et extraordinaire, pour avoir révélation de ses complices.*

Par le même arrêt, la marquise de Brinvilliers fut condamnée par contumace à avoir la tête tranchée.

Lachaussée subit la torture des brodequins, qui consistait à lier chaque jambe du condamné entre deux planches, à rapprocher les deux jambes l'une de l'autre par un anneau de fer, et à enfoncer des

(1) Il y avait deux sortes de questions, la question préparatoire et la question préalable : la question préparatoire avait lieu quand les juges, n'étant pas convaincus, voulaient obtenir avant le jugement cette conviction des aveux mêmes du coupable ; la question préalable était, au contraire, appliquée après le jugement et pour la révélation des complices. Dans la première, il arrivait souvent que le prévenu, par l'espérance de sauver sa vie, résistait aux plus affreuses douleurs, tandis que, dans la seconde, le coupable sachant qu'il était condamné, ajoutait rarement à une mort déjà terrible la douleur des tortures : à mesure que l'occasion s'en présentera, nous ferons connaître quels étaient en eux-mêmes les différents genres de tortures.

coins entre les planches du milieu ; la question ordinaire était de quatre coins, la question extraordinaire de huit.

Au troisième coin, Lachaussée déclara qu'il était prêt à parler : en conséquence, la question fut suspendue, puis on le porta sur un matelas étendu dans le chœur de la chapelle, et là, comme il était très-faible et pouvait parler à peine, il demanda une demi-heure pour se remettre : voici l'extrait même du procès-verbal de la question et exécution de mort.

« Lachaussée relâché de la question, mis sur le matelas, M. le rapporteur s'étant retiré, une demi-heure après Lachaussée le fit prier de revenir : il lui a dit qu'il était coupable ; que Sainte-Croix lui a dit que la dame de Brinvilliers lui avait donné les poisons pour empoisonner ses frères ; qu'il les a empoisonnés dans de l'eau et des bouillons, a mis de l'eau rousâtre dans le verre du lieutenant civil, à Paris, et de l'eau claire dans la tourte de Villequoy ; que Sainte-Croix lui avait promis cent pistoles et de le garder toujours près de lui ; qu'il lui allait rendre compte de l'effet des poisons ; que Sainte-Croix lui a donné desdites eaux bien des fois. Sainte-Croix lui a dit que la dame de Brinvilliers ne savait rien de ses autres empoisonnements ; mais il croit qu'elle le savait, parce qu'elle lui parlait toujours, à lui Lachaussée, de ses poisons ; qu'elle le voulait obliger

de s'ensuir et lui donner deux écus, pour s'en aller ; qu'elle lui demandait où était la cassette et ce qu'il y avait dedans, que si Sainte-Croix avait pu mettre quelqu'un auprès de madame d'Aubray, la lieutenante civile, il l'aurait fait peut-être empoisonner à son tour ; enfin que Sainte-Croix avait envie sur la demoiselle d'Aubray. »

Cette déclaration, qui ne laissait aucun doute, donna lieu à l'arrêt suivant, que nous extrayons des registres du parlement.

« Vu par la cour, le procès-verbal de question et exécution de mort du 24 du présent mois de mars 1673, contenant les déclarations et confessions de Jean Amelin dit Lachaussée ; la cour a ordonné que les nommés Belleguise, Martin, Poitevin, Olivier, le père Véron, la femme du nommé Quesdon, perruquier, seront ajournés à comparaître à la cour, pour être ouïs et interrogés sur les cas résultans du procès, par-devant le conseiller-rapporteur du présent arrêt : ordonne que le décret de prise de corps contre le nommé Lapierre, et l'ordonnance d'assigné contre Penautier pour être ouï, décernés par le lieutenant criminel, seront exécutés. Fait en parlement, le 27 mars 1673. »

En vertu de cet arrêt, les 21, 22 et 24 avril, Penautier, Martin et Belleguise sont interrogés.

Les 26 juillet, Penautier est déchargé de l'assigné ; on ordonne qu'il sera plus amplement informé contre Belleguise, et l'on décerne un décret de prise de corps contre Martin.

Dès le 24 mars, Lachaussée avait été roué en Grève.

Quant à Exili, le principe de tout mal, il avait disparu comme Méphistophélès après la perte de Faust, et nul n'en avait plus entendu parler.

Vers la fin de l'année, Martin fut relâché à défaut de charges suffisantes.

Cependant la marquise de Brinvilliers était toujours à Liège, et, quoique retirée dans un couvent, n'avait point renoncé pour cela à l'un des côtés les plus mondains de la vie : bientôt consolée de la mort de Sainte-Croix, qu'elle avait aimé cependant au point d'avoir voulu se tuer pour lui (1), elle lui avait donné pour successeur un nommé Théria, sur lequel il nous a été impossible de trouver d'autres renseignements que son nom plusieurs fois prononcé au procès.

(1) Parmi les trente-quatre lettres de la marquise de Brinvilliers, trouvées dans la cassette de Sainte-Croix, il y en avait une conçue en ces termes :

« J'ai trouvé à propos de mettre fin à ma vie : pour cet effet, j'ai pris ce soir de ce que vous m'avez donné si chèrement : c'est de la recette de Glazer, et vous verrez par là que je vous sacrifice volontiers ma vie ; mais je ne vous promets pas, avant que de mourir, que je ne vous attende dans quelque lieu pour vous dire le dernier adieu. »

Ainsi qu'on l'a vu, toutes les charges de l'accusation étaient retombées sur elle : aussi résolut-on de la poursuivre dans la retraite où elle se croyait en sûreté.

C'était une mission difficile et surtout délicate : Desgrais, l'un des exempts les plus habiles de la maréchaussée, se présenta pour l'exécuter. C'était un beau garçon de trente-six à trente-huit ans, chez lequel rien ne dénonçait le suppôt de police, portant tous les costumes avec la même aisance, et parcourant tous les degrés de l'échelle sociale, dans ses déguisements, depuis le croquant jusqu'au grand seigneur. C'était l'homme qui convenait ; aussi fut-il accepté.

Il partit en conséquence pour Liège, escorté de plusieurs archers, et muni d'une lettre du roi adressée au conseil des Soixante de la ville, par laquelle Louis XIV réclamait la coupable pour la faire punir. Après avoir examiné la procédure, dont Desgrais avait pris soin de se munir, le conseil autorisa l'extradition de la marquise.

C'était déjà beaucoup ; mais ce n'était point assez encore : la marquise, ainsi que nous l'avons dit, avait cherché asile dans un couvent, où Desgrais n'osait l'arrêter de vive force, pour deux raisons : la première, parce qu'elle pouvait être prévenue à temps, et se cacher dans quelqu'une de ces retraites claustrales dont les supérieures ont seules le secret ;

la seconde, parce que, dans une ville aussi religieuse que Liége, l'éclat qui accompagnerait sans aucun doute un pareil événement pourrait être regardé comme une profanation, et amener quelque soulèvement populaire, à l'aide duquel il deviendrait possible à la marquise de lui échapper.

Desgrais fit la visite de sa garde-robe, et croyant qu'un habit d'abbé était le plus propre à éloigner de lui tout soupçon, il se présenta aux portes du couvent comme un compatriote arrivant de Rome, et qui n'avait pas voulu passer par Liége sans présenter ses hommages à une femme aussi célèbre par sa beauté et ses malheurs que l'était la marquise. Desgrais avait toutes les manières d'un cadet de bonne maison, et était flatteur comme un courtisan, entreprenant comme un mousquetaire : il fut, dans cette première visite, charmant d'esprit et d'imper-
tinence ; si bien qu'il obtint plus facilement qu'il ne l'espérait d'en faire une seconde.

Cette seconde visite ne se fit pas attendre ; Desgrais se présenta dès le lendemain. Un pareil em-
pressement n'avait rien que de flatteur pour la marquise : aussi Desgrais fut-il mieux reçu encore que la veille. Femme d'esprit et de condition, privée depuis près d'un an de toute communication avec les gens d'un certain monde, la marquise retrouvait en Desgrais ses habitudes parisiennes. Malheureuse-
ment, le charmant abbé devait quitter Liége sous

peu de jours ; il n'en devint que plus pressant, et la visite du lendemain fut demandée et obtenue dans toutes les formes d'un rendez-vous.

Desgrais fut exact : la marquise l'attendait avec impatience ; mais, par une réunion de circonstances qu'avait sans doute préparée Desgrais, l'entretien amoureux fut troublé deux ou trois fois au moment même où, devenant plus intime, il redoutait davantage les témoins. Desgrais se plaignit d'une pareille importunité ; d'ailleurs elle compromettait la marquise et lui-même : il devait des ménagements à l'habit qu'il portait. Il supplia la marquise de lui accorder un rendez-vous hors de la ville, dans un endroit de la promenade assez peu fréquenté pour qu'ils n'eussent point à craindre d'être reconnus ou suivis ; la marquise ne se défendit qu'autant qu'il était nécessaire pour donner plus de prix à la faveur qu'elle accordait, et le rendez-vous fut pris pour le même soir.

Le soir arriva : tous deux l'attendaient avec la même impatience, mais dans un espoir bien différent : la marquise trouva Desgrais au lieu convenu ; celui-ci lui offrit le bras ; puis, lorsqu'il lui tint la main dans la sienne, il fit un signe, les archers parurent, l'amant déposa son masque, et Desgrais se fit connaître : la marquise était prisonnière.

Desgrais laissa madame de Brinvilliers aux mains des sergents, et courut en toute hâte au couvent. Ce

fut alors seulement qu'il exhiba son ordre des Soixante, au moyen duquel il se fit ouvrir la chambre de la marquise. Il trouva sous le lit une cassette, dont il s'empara, et sur-laquelle il appliqua les scellés; puis il vint la rejoindre et donner l'ordre de partir.

Lorsque la marquise vit la cassette entre les mains de Desgrais, elle parut d'abord atterrée; puis, bientôt se remettant, elle réclama un papier qui y était renfermé, et qui contenait sa confession. Desgrais refusa, et comme il se retournait pour faire avancer la voiture, la marquise essaya de s'étrangler en avalant une épingle; mais un archer nommé Claude Rolla s'aperçut de son intention, et parvint à la lui retirer de la bouche. Desgrais ordonna de redoubler de surveillance.

On s'arrêta pour souper: un archer nommé Antoine Barbier assistait au repas, et veillait à ce qu'on ne mit sur la table ni couteau, ni fourchette, ni aucun instrument avec lequel la marquise se pût tuer ou blesser. Madame de Brinvilliers, en portant son verre à sa bouche, comme pour boire, en brisa un morceau entre ses dents; l'archer s'en aperçut à temps, et la força de le rejeter sur son assiette. Alors elle lui dit que, s'il la voulait sauver, elle lui ferait sa fortune; il lui demanda ce qu'il fallait faire pour cela; la marquise lui proposa de couper la gorge à Desgrais; mais il refusa, en lui disant que,

pour toute autre chose , il était à son service. En conséquence , elle lui demanda une plume et du papier , et écrivit cette lettre :

« Mon cher Théria , je suis entre les mains de Desgrais , qui me fait suivre la route de Liège à Paris. Venez en hâte m'en tirer. »

Antoine Barbier prit la lettre , promettant de la faire rendre à son adresse ; mais , au lieu de cela , il la remit à Desgrais.

Le lendemain , trouvant que cette lettre n'était point assez pressante , elle lui en écrivit une seconde , dans laquelle elle lui disait que l'escorte n'était composée que de huit personnes , qui pouvaient être facilement défaites par quatre ou cinq hommes déterminés , et qu'elle comptait sur lui pour ce coup de main.

Enfin , inquiète de ne recevoir aucune réponse et de ne pas voir l'effet de ses dépêches , elle expédia une troisième missive à Théria. Dans celle-ci , elle lui recommandait sur son âme , s'il n'était point assez fort pour attaquer l'escorte et la délivrer , de tuer au moins deux des quatre chevaux qui la conduisaient , et de profiter du moment de trouble que produirait cet accident pour s'emparer de la cassette et la jeter au feu ; autrement , disait-elle , elle était perdue.

Quoique Théria n'eût reçu aucune de ces trois lettres , qui avaient été successivement remises par Antoine Barbier à Desgrais , il ne s'en trouva pas

moins, de son propre mouvement, à Maestricht, par où la marquise devait passer. Là il tenta de corrompre les archers, en leur offrant jusqu'à dix mille livres; mais les archers furent incorruptibles.

A Rocroy, le cortége rencontra M. le conseiller Palluau, que le parlement avait envoyé au-devant de la prisonnière, pour l'interroger au moment où, s'y attendant le moins, elle n'aurait pas eu le temps de méditer ses réponses. Desgrais le mit au fait de ce qui s'était passé, et lui recommanda surtout la fameuse cassette, objet de tant d'inquiétudes et de si vives recommandations. M. de Palluau l'ouvrit, et y trouva, entre autres choses, un papier intitulé : *Ma Confession* (1).

(1) Nous avons fait tout ce que nous avons pu pour nous procurer cette pièce, dont tout le monde parla à cette époque, mais qui ne fut imprimée nulle part, ni dans la *Gazette de France*, ni dans le *Journal du Palais*, ni dans le *Plaidoyer de Nivelle*, ni enfin dans les différents factuins qui furent faits pour ou contre la marquise. Alors nous nous sommes adressés à nos savants amis de la Bibliothèque, Paulin Baris, Pillon et Richard, qui n'ont pu nous donner aucun renseignement à ce sujet : ce que voyant, nous nous sommes, en désespoir de cause, tourné vers M. Charles Nodier, notre savant bibliophile, et vers M. de Montmerqué, notre plus profond juris-consulte : tous deux avaient fait les mêmes recherches que nous, mais sans aucun résultat. De ce moment il fallut renoncer à l'espérance de nous procurer cette pièce : nous nous contenterons donc de citer ce qu'en dit madame de Sévigné dans ses CCLXIX^e et CCLXX^e lettres.

« Madame de Brinvilliers nous apprend dans sa confession qu'à sept ans elle avait cessé d'être fille, qu'elle avait continué sur le

Cette confession était une preuve étrange du besoin qu'ont les coupables de déposer leurs crimes dans le sein des hommes ou dans la miséricorde de Dieu. Déjà, comme on l'a vu, Sainte-Croix avait écrit une confession qui avait été brûlée, et voilà que la marquise commet à son tour la même imprudence. Au reste, cette confession, qui contenait sept articles et qui commençait par ces mots : *Je me confesse à Dieu, et à vous mon père*, était un aveu complet de tous les crimes qu'elle avait commis.

Dans le premier article, elle s'accusait d'avoir été incendiaire ;

Dans le second, d'avoir cessé d'être fille à sept ans.

même ton, qu'elle avait empoisonné son père, ses frères, un de ses enfants, qu'elle s'empoisonna elle-même, afin d'essayer un contre-poison : Médée n'en avait pas tant fait. Elle a reconnu que cette confession était de son écriture, c'est une grande sottise, mais qu'elle avait la fièvre chaude quand elle l'avait écrite, que c'était une frénésie et une extravagance qui ne pouvait être lue sérieusement.» (Lettre CCLXIX^e.)

« On ne parle ici que des discours, des faits et gestes de la Brinvilliers : si elle a écrit dans sa confession qu'elle a tué son père, c'est qu'elle craignait sans doute d'oublier de s'en accuser. Les peccadilles qu'elle craint d'oublier sont admirables. » (Lettre CCLXX^e.)

Rusico, qui a publié à Amsterdam, en 1772, une nouvelle édition des causes célèbres de Gayot de Pitaval, et qui avait pu consulter les dossiers du parlement, qui étaient encore intacts à cette époque, ajoute :

« Madame de Sévigné ne dit point que la marquise de Brinvilliers avait aussi attenté à la vie de sa sœur par la voie du poison : ce fait était cependant consigné dans la confession. »

Dans le troisième , d'avoir empoisonné son père;

Dans le quatrième , d'avoir empoisonné ses deux frères.

Dans le cinquième , d'avoir tenté d'empoisonner sa sœur religieuse aux Carmélites.

Les deux autres articles étaient consacrés au récit de débauches bizarres et monstrueuses. Il y avait à la fois dans cette femme de la Locuste et de la Messaline ; l'antiquité ne nous avait rien offert de mieux.

M. de Palluau , fort de la connaissance de cette pièce importante , commença aussitôt l'interrogatoire. Nous le rapportons textuellement , heureux que nous serons chaque fois que nous pourrons substituer les pièces officielles à notre propre récit.

Interrogée pourquoi elle s'était enfuie à Liége.

— A dit s'être retirée de France à cause des affaires qu'elle avait avec sa belle-sœur.

Interrogée si elle avait connaissance des papiers qui se trouvaient dans sa cassette.

— A dit que , dans sa cassette , il y a plusieurs papiers de sa famille , et parmi ces papiers , une confession générale qu'elle voulait faire ; mais que , lorsqu'elle l'écrivit , elle avait l'esprit désespéré ; ne sait ce qu'elle y a mis , ne sachant ce qu'elle faisait , ayant l'esprit aliéné , se voyant dans des pays étrangers , sans secours de ses parents , réduite à emprunter un écu.

Interrogée , sur le premier article de sa confes-

sion, dans quelle maison elle a fait mettre le feu.

— A dit ne l'avoir point fait, et que, lorsqu'elle avait écrit pareille chose, elle avait l'esprit troublé.

Interrogée sur les six autres articles de sa confession.

— A dit qu'elle ne sait ce que c'est et ne se souvient point de cela.

Interrogée si elle n'a point empoisonné son père et ses frères.

— A dit ne savoir rien de tout cela.

Interrogée si ce n'est point Lachaussée qui a empoisonné ses frères.

— A dit ne savoir rien de tout cela.

Interrogée si elle ne savait point que sa sœur ne devait pas vivre longtemps, à cause qu'elle avait été empoisonnée.

— A dit qu'elle le prévoyait à cause que sa sœur était sujette aux mêmes incommodités que ses frères; qu'elle a perdu la mémoire du temps où elle a écrit sa confession; avoue être sortie de France par le conseil de ses parents.

Interrogée pourquoi ce conseil lui a été donné par ses parents.

— A dit que c'était à cause de l'affaire de ses frères; avoue avoir vu Sainte-Croix depuis sa sortie de la Bastille.

Interrogée si Sainte-Croix ne l'a pas persuadée de se défaire de son père.

— A dit ne s'en souvenir, ne se souvenant non plus si Sainte-Croix lui a donné des poudres ou autres drogues, ni si Sainte-Croix lui a dit qu'il savait le moyen de la rendre riche.

A elle représentées huit lettres et sommée de déclarer à qui elle les écrivait.

— A dit ne s'en souvenir..

Interrogée pourquoi elle avait fait une promesse de trente mille livres à Sainte-Croix.

— A dit qu'elle prétendait mettre cette somme aux mains de Sainte-Croix pour s'en servir en ce qu'elle en aurait besoin, le croyant de ses amis ; qu'elle ne voulait point que cela parût, à cause de ses créanciers ; qu'elle en avait une reconnaissance de Sainte-Croix qu'elle a perdue dans son voyage ; que son mari ne savait rien de cette promesse.

Interrogée si la promesse a été faite avant ou après la mort de ses frères.

— A dit ne s'en souvenir, et que cela ne fait rien à la chose.

Interrogée si elle connaît un apothicaire nommé Glazer.

— A dit avoir été trois fois chez lui pour ses fluxions.

Interrogée pourquoi elle a écrit à Théria d'enlever la cassette.

— A dit ne savoir ce que c'était.

Interrogée pourquoi, en écrivant à Théria, elle

disait qu'elle était perdue s'il ne s'emparait de la cassette et du procès.

— A dit ne s'en souvenir.

Interrogée si elle s'est aperçue pendant le voyage d'Offemont des premiers symptômes de la maladie de son père.

— A dit qu'elle ne s'était pas aperçue que son père se fut trouvé mal en 1666 à son voyage d'Offemont, ni en allant ni en revenant.

Interrogée si elle n'avait pas eu commerce avec Penautier.

— A dit n'avoir eu commerce avec Penautier que pour trente mille livres qu'il lui devait.

Interrogée comment Penautier lui devait ces trente mille livres.

— A dit que son mari et elle avaient prêté dix mille écus à Penautier, qu'il leur a rendu cette somme, et que depuis le remboursement ils n'ont eu aucune relation avec lui.

La marquise se renfermait, comme on le voit, dans un système complet de dénégation : arrivée à Paris, et écrouée à la conciergerie, elle continua de le suivre ; mais bientôt aux charges terribles qui l'acablaient déjà vinrent s'en joindre de nouvelles.

Le sergent Cluët déposa :

Que, voyant Lachaussée servir de laquais à M. d'Aubray, conseiller, lequel il avait aussi vu au service de Sainte-Croix, il dit à madame de Brinvilliers que,

si le lieutenant civil savait que Lachaussée eût été à Sainte-Croix, il ne le trouverait pas bon; qu'alors ladite dame de Brinvilliers s'écria:—Mon Dieu, ne le dites point à mes frères, car on lui donnerait des coups de bâton, et mieux vaut qu'il gagne quelque chose qu'un autre. — Il n'en dit donc rien auxdits sieurs d'Aubray, quoiqu'il vit Lachaussée aller tous les jours chez Sainte-Croix et chez ladite dame de Brinvilliers, qui mitonnait Sainte-Croix pour avoir sa cassette, et qu'elle voulait que Sainte-Croix lui rendit son billet de deux ou trois mille pistoles; autrement elle le ferait poignarder; qu'elle avait dit qu'elle voudrait fort que l'on ne vit point ce qu'il y avait dans ladite cassette; que c'était chose de grande conséquence, et qui ne regardait qu'elle seule. Le témoin ajouta qu'après l'ouverture de la cassette, il avait rapporté à ladite dame que le commissaire Picard avait dit à Lachaussée qu'il avait été trouvé d'étranges choses; qu'alors la dame de Brinvilliers rougit et changea de discours. Il lui demanda si elle n'était pas complice; elle répondit:—Pourquoi, moi? Puis elle ajouta, comme se parlant à elle-même:—Il faudrait envoyer Lachaussée en Picardie.—Dit encore le déposant qu'il y avait longtemps qu'elle était après Sainte-Croix, pour avoir ladite cassette, et si elle l'avait eue, elle l'aurait fait égorger. Ce témoin ajoute encore qu'ayant dit à Briancourt que Lachaussée était pris et que sans doute il dirait tout,

Briancourt avait répondu en parlant de la dame de Brinvilliers : — Voilà une femme perdue. — Que la demoiselle d'Aubray ayant dit que Briancourt était un fripon , il avait répondu, lui Briancourt, que la demoiselle d'Aubray ne savait pas quelle obligation elle lui avait ; qu'on avait voulu l'empoisonner elle et la lieutenante civile , et que c'était lui qui avait empêché le coup. A ouï dire à Briancourt que la dame de Brinvilliers disait souvent qu'il y avait des moyens de se défaire des gens quand ils déplaisaient, et qu'on leur donnait un coup de pistolet dans un bouillon.

La fille Edme Huet , femme Briscien , déposa

Que Sainte-Croix allait tous les jours chez la dame de Brinvilliers , et que dans une cassette appartenant à ladite dame elle avait vu deux petites boites contenant du sublimé en poudre et en pâte ; ce qu'elle reconnut bien , étant fille d'apothicaire. Ajoute que ladite dame de Brinvilliers ayant un jour diné en compagnie et étant gaie , elle lui montra une petite boite , lui disant : — Voilà de quoi se venger de ses ennemis ; et cette boîte n'est pas grande, mais elle est pleine de successions.—Qu'elle lui remit alors cette boîte entre les mains ; mais , que bientôt étant revenue de sa gaieté , elle s'écria : — Bon Dieu ! que vous ai-je dit ! ne le répétez à personne. Que Lambert , clerc du palais , lui avait dit qu'il avait porté les deux petites boîtes à la dame de Brinvilliers de

la part de Sainte-Croix ; que Lachaussée allait souvent chez elle, et que , n'étant point payée , elle , femme Briscien , de dix pistoles qui lui étaient dues par la dame de Brinvilliers, elle alla en faire plainte à Sainte-Croix , et menaça de dire au lieutenant civil ce qu'elle avait vu ; ce qui fit qu'on lui donna les dix pistoles ; que Sainte-Croix et ladite dame de Brinvilliers avaient toujours du poison sur eux , pour s'en servir au cas où ils seraient pris.

Laurent Perrette, demeurant chez Glazer, apothicaire, déclara

Qu'il a souvent vu une dame venir chez son maître, conduite par Sainte-Croix ; que le laquais lui a dit que cette dame était la marquise de Brinvilliers ; qu'il parierait sa tête que c'était du poison qu'ils venaient faire faire à Glazer, que quand ils venaient ils laissaient leur carrosse à la foire Saint-Germain.

Marie de Villeray , demoiselle suivante de ladite dame de Brinvilliers , déposa

Que depuis la mort de M. d'Aubray , conseiller , Lachaussée vint trouver ladite dame de Brinvilliers et lui parla en particulier ; que Briancourt lui a dit que ladite dame faisait mourir d'honnêtes gens ; que lui , Briancourt , prenait tous les jours de l'orviétan , de peur d'être empoisonné , et que c'était sans doute à cette seule précaution qu'il devait d'être encore en vie ; mais qu'il craignait d'être poignardé à cause qu'elle lui avait dit son secret touchant l'empoison-

nement ; qu'il fallait avertir mademoiselle d'Aubray qu'on voulait l'empoisonner ; qu'on avait pareil dessein sur le gouverneur des enfants de M. de Brinvilliers. Ajoute Marie de Villeray que deux jours après la mort du conseiller, comme Lachaussée était dans la chambre à coucher de madame de Brinvilliers, et qu'on annonça Cousté, secrétaire de feu le lieutenant civil, elle fit cacher Lachaussée dans la ruelle de son lit. Lachaussée apportait à la marquise une lettre de Sainte-Croix.

François Desgrais, exempt, déposa

Qu'étant chargé de l'ordre du roi, il arrêta à Liège la dame de Brinvilliers : il trouva sous son lit une cassette qu'il scella ; ladite dame lui demanda un papier qui s'y trouvait, et qui était sa confession ; mais qu'il le lui refusa ; que par les chemins qu'ils suivaient ensemble pour venir à Paris, la dame de Brinvilliers lui dit qu'elle croyait que c'était Glazer qui faisait les poisons de Sainte-Croix ; que Sainte-Croix, lui ayant donné un jour à elle, dame de Brinvilliers, un rendez-vous à la croix Saint-Honoré, il lui montra quatre petites bouteilles, et lui dit :— Voilà ce que Glazer m'a envoyé. Elle lui en demanda une ; mais Sainte-Croix répondit qu'il aimerait mieux mourir que de lui en donner. Ajoute, que l'archer Antoine Barbier lui avait remis trois lettres que la dame de Brinvilliers écrivait à Théria.

Que dans la première elle lui disait de venir en

diligence la tirer des mains des soldats qui l'escortaient.

Que par la seconde elle lui disait que l'escorte ne se composait que de huit personnes amassées, que cinq hommes pourraient défaire.

Et par la troisième, que s'il ne pouvait venir la tirer des mains de ceux qui l'emmenaient, il allât au moins au commissaire, qu'il tuât le cheval de son valet de chambre, et deux des quatre chevaux du carrosse qui la conduisait; qu'il prit la cassette et le procès, et qu'il jetât tout au feu; autrement, qu'elle était perdue.

Laviolette, archer, déposa

Que le soir même de l'arrestation la dame de Brinvilliers avait une longue épingle qu'elle voulut mettre dans sa bouche; qu'il l'en empêcha, et lui dit qu'elle était bien misérable; qu'il voyait que ce qu'on disait d'elle était véritable, et qu'elle avait empoisonné toute sa famille: à quoi elle fit réponse que si elle l'avait fait, ce n'était que par un mauvais conseil, et que d'ailleurs on n'avait pas toujours de bons moments.

Antoine Barbier, archer, déclara

Que la dame de Brinvilliers étant à table et buvant dans un verre, elle en voulut manger un morceau, et que comme il l'en empêcha, elle lui dit que s'il voulait la sauver, elle lui ferait sa fortune; qu'elle a écrit plusieurs lettres à Théria; que pendant tout le

voyage elle a fait ce qu'elle a pu pour avaler du verre, de la terre ou des épingles ; qu'elle lui a proposé de couper la gorge à Desgrais, de tuer le valet de chambre de monsieur le commissaire, qu'elle lui avait dit qu'il fallait prendre et brûler la cassette, qu'il fallait porter la mèche allumée pour brûler tout ; qu'elle a écrit à Penautier de la Conciergerie (1), qu'elle lui donna la lettre et qu'il fit semblant de la porter.

Enfin Françoise Roussel déposa

Qu'elle avait été au service de la dame de Brinvilliers ; que cette dame lui donna un jour des groseilles confites à manger ; qu'elle en mangea sur la pointe d'un couteau, dont aussitôt elle se sentit mal. Elle lui donna encore une tranche de jambon humide, laquelle elle mangea, et depuis lequel temps elle a souffert grand mal à l'estomac, se sentant comme si on lui eût piqué le cœur, et a été trois ans ainsi croyant être empoisonnée.

Il était difficile de continuer le même système de dénégation absolue en face de pareilles preuves. La

(1) Cette lettre était conçue en ces termes :

« Il faudrait que Martin, qui allait en votre quartier, se tînt clos couvert ; faites-le en diligence. »

Penautier ne reçut point cette lettre ; mais, voyant la dame de Brinvilliers arrêtée, il fit de lui-même prévenir Martin assez à temps pour qu'on ne le trouvât point chez lui lorsqu'on s'y présenta pour l'arrêter. Voir le *factum* contre Penautier, page 51.

marquise de Brinvilliers n'en persista pas moins à soutenir qu'elle n'était point coupable, et M^e Nivelle, l'un des meilleurs avocats de cette époque, consentit à se charger de sa cause.

Il combattit les unes après les autres, et avec un talent remarquable, toutes les charges de l'accusation, avouant les amours adultères de la marquise avec Sainte-Croix, mais niant sa participation aux meurtres de MM. d'Aubray père et fils, qu'il rejetait entièrement sur la vengeance que Sainte-Croix avait voulu tirer d'eux. Quant à la confession, qui était la plus forte et selon lui la seule charge que l'on put opposer à la dame de Brinvilliers, il attaquait la validité d'un pareil témoignage par des faits tirés de cas pareils, où le témoignage porté par les coupables contre eux-mêmes n'avait point été admis, en vertu de cet axiome de législation : *Non auditur perire volens.*

Il cita trois exemples : et comme ils ne manquent pas d'intérêt, nous les copions textuellement dans son mémoire (1).

PREMIER EXEMPLE.

Dominicus Soto, qui est un très-fameux canoniste et très-grand théologien, qui était confesseur de

(1) *Factum pour dame Marie-Magdelaine d'Aubray, marquise de Brinvilliers, accusée, page 30 et suivantes.*

Charles-Quint, et qui avait assisté aux premières assemblées du concile de Trente sous Paul III, propose une question d'un homme qui avait perdu un papier où il avait écrit ses péchés : or il advint qu'un juge ecclésiastique ayant trouvé ce papier, et ayant voulu informer sur ce fondement contre celui qui l'avait écrit, ce juge fut justement puni de son supérieur, par la raison que la confession est chose si sacrée, que même ce qui est destiné pour la faire doit être enseveli dans un silence éternel. C'est en vertu de cette proposition que le jugement suivant, rapporté dans le *Traité des confesseurs*, de Roderic Acugno, célèbre archevêque portugais, fut rendu.

Un Catalan, né en la ville de Barcelone, ayant été condamné à mort pour un homicide qu'il avait commis et avoué, refusa de se confesser lorsque l'heure du supplice fut arrivée. Quelques instances qu'on lui fit, il résista avec tant de violence, sans néanmoins donner aucune raison de ses rejets, que chacun fut persuadé que cette conduite, qu'on attribuait au trouble de son esprit, était causée chez lui par la crainte de la mort.

On avertit de cette obstination saint Thomas de Villeneuve, archevêque de Valence, en Espagne, qui était le lieu où la condamnation avait été rendue. Le digne prélat eut alors cette charité de vouloir bien s'employer pour obliger le criminel à faire sa confession, afin de ne pas perdre tout ensemble l'âme et

le corps. Mais il fut fort surpris lorsque , lui ayant demandé la raison du refus qu'il faisait de se confesser , le condamné lui répondit qu'il devait avoir en exécration les confesseurs , puisqu'il n'avait été condamné qu'en conséquence de la révélation que son confesseur avait faite de l'homicide qu'il lui avait déclaré ; que qui que ce soit n'en avait eu connaissance ; mais que s'étant confessé , il avait avoué son crime et déclaré l'endroit où il avait enterré celui qu'il avait assassiné et toutes les autres circonstances du crime ; que ces circonstances ayant été révélées par son confesseur , il n'avait pu les dénier , ce qui avait donné lieu à sa condamnation ; qu'à cette heure seulement il avait appris ce qu'il ne savait pas lorsqu'il s'était confessé , c'est-à-dire que son confesseur était frère de celui qu'il avait tué , et que le désir de la vengeance avait porté ce mauvais prêtre à révéler sa confession.

Saint Thomas de Villeneuve , sur cette déclaration , jugea que cet incident était beaucoup plus considérable que le procès même , qui ne regardait que la vie d'un particulier , tandis qu'il s'agissait ici de l'honneur de la religion , dont les conséquences étaient infiniment plus importantes. Il crut qu'il fallait s'informer de la vérité de cette déclaration , fit appeler le confesseur , et lui ayant fait avouer ce crime de révélation , il obligea les juges qui avaient condamné l'accusé à révoquer leur jugement et à le

renvoyer absous ; ce qui fut fait avec l'admiration et les applaudissements du public.

Quant au confesseur, il fut condamné à une très-forte peine, que saint Thomas de Villeneuve adoucit en considération du prompt aveu qu'il avait fait de son crime, et surtout de l'occasion qu'il avait donnée de faire voir au grand jour le respect que les juges eux-mêmes doivent avoir pour les confessions.

DEUXIÈME EXEMPLE.

En 1579, un cabaretier de Toulouse avait tué seul et à l'insu de toute sa maison un étranger qu'il avait reçu chez lui, et l'avait enterré secrètement dans sa cave. Ce misérable, poursuivi par ses remords, se confessa de cet assassinat, en déclara toutes les circonstances, et indiqua même à son confesseur l'endroit où il avait enterré le cadavre. Les parents du défunt, après toutes les recherches possibles pour s'en procurer des nouvelles, firent enfin publier dans la ville qu'ils donneraient une grosse récompense à la personne qui découvrirait ce qu'il était devenu. Le confesseur, tenté par l'appât de la somme promise, avertit en secret que l'on n'avait qu'à chercher dans la cave du cabaretier et qu'on y trouverait le cadavre. On l'y trouva en effet à l'endroit indiqué. Le cabaretier fut mis en prison, appliqué à la torture, et avoua son crime. Mais, après

cet aveu, il soutint toujours que son confesseur était le seul qui put l'avoir trahi.

Alors le parlement, indigné de la voie dont on s'était servi pour parvenir à la vérité, le déclara innocent, jusqu'à ce qu'on eût d'autres preuves que la dénonciation du confesseur.

Quant à celui-ci, il fut condamné à être pendu et son cadavre jeté au feu, tant le tribunal avait reconnu dans sa sagesse qu'il était important de mettre en sûreté un sacrement indispensable au salut.

TROISIÈME EXEMPLE.

Une femme arménienne avait inspiré une violente passion à un jeune seigneur turc ; mais la sagesse de la femme fut longtemps un obstacle aux désirs de l'amant. Enfin, ne gardant plus de mesure, il la menaça de la tuer, elle et son mari, si elle ne consentait pas à le satisfaire. Effrayée de cette menace, dont elle ne savait que trop que l'exécution était certaine, elle feignit de se rendre, et donna au Turc un rendez-vous chez elle dans un moment où elle lui dit que son mari serait absent ; mais, à un moment convenu, le mari survint, et quoique le Turc fût armé d'un sabre et de deux pistolets, les choses tournèrent de façon qu'ils furent assez heureux pour tuer leur ennemi, qu'ils enterrèrent dans leur maison sans que personne en eût connaissance.

Quelques jours après cet événement, ils allèrent se confesser à un prêtre de leur nation, auquel ils révélèrent dans ses plus grands détails cette tragique histoire. Cet indigne ministre du Seigneur crut alors que, dans un pays régi par les lois mahométanes, où le caractère du sacerdoce et les fonctions du confesseur sont ou ignorés ou proscrits, on n'examinerait pas la source des connaissances qu'il transmettait à la justice, et que son témoignage aurait le même poids que celui de tout autre dénonciateur; en conséquence, il résolut de tirer parti des circonstances au profit de son avarice. Il vint alors à plusieurs reprises trouver le mari et la femme, leur empruntant chaque fois des sommes considérables, avec menace de révéler leur crime s'ils le refusaient. Les premières fois, ces malheureux obtempérèrent aux exigences du prêtre; mais enfin vint un moment où, dépouillés de toute leur fortune, ils furent obligés de lui refuser la somme qu'il demandait. Fidèle à sa menace, le prêtre aussitôt alla les dénoncer au père du défunt pour en tirer encore de l'argent. Celui-ci, qui adorait son enfant, alla trouver le visir, lui dit qu'il connaissait les meurtriers de son fils par la déposition du prêtre auquel ils s'étaient confessés, et lui demanda justice; mais cette dénonciation n'eut point l'effet attendu, et le visir, au contraire, en conçut autant de pitié pour les malheureux Arméniens que d'indignation contre le prêtre qui les avait trahis.

Alors il fit passer l'accusateur dans une chambre qui donnait sur le divan, et envoya chercher l'évêque arménien pour lui demander ce que c'était que la confession , quel châtiment méritait un prêtre qui la révélait , et quel était le sort que l'on faisait éprouver à ceux dont les crimes étaient découverts par cette voie. L'évêque répondit que le secret de la confession était inviolable , que la justice des chrétiens faisait brûler tout prêtre qui la révélait, et renvoyait absous ceux que l'on accusait par cette voie, parce que l'aveu que le coupable en avait fait au prêtre lui était commandé par la religion chrétienne, sous peine de la damnation éternelle.

Le visir, satisfait de cette réponse , le fit entrer dans une autre chambre , et manda les accusés pour savoir d'eux les circonstances de cette affaire ; ces pauvres gens, à demi morts, se jetèrent tout d'abord aux pieds du visir. La femme prit alors la parole, et lui repréSENTA que la nécessité de défendre leur honneur et leur vie leur avait mis les armes à la main et avait dirigé les coups dont leur ennemi était mort ; elle ajouta que Dieu seul avait été témoin de leur crime , et que ce crime serait encore ignoré , si la loi de ce même Dieu ne les avait obligés d'en déposer le secret dans le sein d'un de ses ministres pour en obtenir la rémission , mais que l'avarice insatiable du prêtre, après les avoir réduits à la misère, les avait dénoncés.

Le visir les fit passer dans une troisième chambre ,

et manda le prêtre révélateur, qu'il mit en face de l'évêque, auquel il fit redire quelles étaient les peines encourues par ceux qui révèlent les confessions ; puis, appliquant cette peine au coupable, il le condamna à être brûlé vif en place publique, en attendant, ajouta-t-il, qu'il le fût en enfer, où il ne pouvait manquer de recevoir la punition de ses infidélités et de ses crimes.

La sentence fut exécutée sur-le-champ.

Malgré l'effet que l'avocat attendait de ces trois exemples, soit que les juges les récusassent, soit que, sans s'arrêter à la confession, ils jugeassent les autres preuves suffisantes, il fut bientôt évident pour tout le monde, à la manière dont tournait le procès, que la marquise serait condamnée. En effet, avant même que le jugement fût prononcé, elle vit, le jeudi matin 16 juillet 1676, entrer dans sa prison M. Pirot, docteur de Sorbonne, qui lui était envoyé par M. le premier président. Ce digne magistrat, prévoyant d'avance l'issue du jugement, et pensant qu'il serait bien tard pour une pareille coupable de n'être assistée qu'à sa dernière heure, avait fait venir ce bon prêtre, et quoique celui-ci lui eût fait observer que la Conciergerie avait ses deux aumôniers ordinaires, et qu'il lui eût dit qu'il était bien faible pour une pareille tâche, lui qui ne pouvait voir saigner une personne étrangère sans se trouver mal, M. le premier président avait si fort insisté, répétant qu'il

avait besoin en cette occasion d'un homme en qui il put avoir toute confiance , qu'il avait accepté cette pénible mission (1).

En effet, M. le premier président avouait lui-même que , si habitué qu'il fut aux coupables , madame de Brinvilliers était douée d'une force qui l'épouvantait. La veille du jour où il avait fait venir M. Pirot , il avait travaillé à ce procès depuis le matin jusqu'à la nuit , et pendant treize heures , l'accusée avait été confrontée avec Briancourt , l'un des témoins qui la chargeaient le plus. Le jour même , une autre confrontation de cinq heures avait encore eu lieu , et elle les avait soutenues toutes les deux avec autant de respect pour les juges que de fierté envers le témoin , reprochant à celui-ci qu'il était un misérable valet adonné à l'ivrognerie , et qu'ayant été chassé de sa maison pour ses dérèglements , son témoignage devait être sans force contre elle. Le premier président n'avait donc d'espoir , pour briser cette âme inflexible , que dans un ministre de la religion ; car ce n'était pas le tout que de la tuer en Grève , il fallait que ses poisons mourussent avec elle , ou , sinon , la société n'obtenait aucun soulagement de sa mort.

(1) A compter de ce moment , grâce à la relation manuscrite qu'a laissée M. Pirot , et que notre savant ami Paulin Paris a bien voulu mettre à notre disposition , nous pourrons suivre presque pas à pas madame de Brinvilliers jusqu'au delà même du supplice. Cette relation était entièrement inédite , et , quoiqu'on la trouve citée dans Gayot de Pitaval et dans Richer , ils n'en font aucun usage.

Le docteur Pirot se présentait à la marquise avec une lettre de sa sœur, qui, ainsi que nous l'avons dit, était religieuse au couvent de Saint-Jacques sous le nom de sœur Marie : cette lettre exhortait madame de Brinvilliers, dans les termes les plus touchants et les plus affectueux, à avoir confiance dans ce digne prêtre, et à le regarder non-seulement comme un soutien, mais encore comme un ami.

Lorsque M. Pirot se présenta devant l'accusée, elle venait d'être ramenée de la sellette, où elle était restée trois heures sans avoir rien avoué, et sans paraître aucunement touchée de ce que le premier président lui avait dit, quoique, après avoir fait l'office de juge, il eût pris le ton d'un chrétien, et lui faisant sentir l'état déplorable où elle était, paraissant pour la dernière fois devant les hommes, et devant paraître bientôt devant Dieu, il lui eût dit, pour l'attendrir, de telles choses, que les larmes lui coupaient la parole à lui-même, et que les juges les plus anciens et les plus endurcis avaient pleuré en l'écoutant. Dès que la marquise aperçut le docteur, se doutant bien que son procès tournait à la mort, elle s'avança vers lui, en disant :

— C'est donc monsieur qui vient pour...

Mais, à ce mot, le père Chavigny, qui accompagnait M. Pirot, l'interrompit :

— Madame, lui dit-il, commençons d'abord par une prière.

Ils se mirent tous trois à genoux , et firent une invocation au Saint-Esprit ; alors madame de Brinvilliers demanda aux assistants d'en ajouter une pour la Vierge ; puis , lorsque cette prière fut finie , elle s'approcha du docteur et reprenant sa phrase :

— Assurément , monsieur , dit-elle , c'est vous que M. le premier président envoie pour me consoler ; c'est avec vous que je dois passer ce peu qui me reste de vie. Il y a longtemps que j'avais impatience de vous voir.

— Madame , répondit le docteur , je viens vous rendre pour le spirituel tous les offices que je pourrai ; seulement , je souhaiterais que ce fût dans une autre occasion que celle-ci .

— Monsieur , reprit la marquise en souriant , il se faut résoudre à tout .

Et alors , se tournant vers le père Chavigny :

— Mon père , continua-t-elle , je vous suis fort obligée de m'avoir amené monsieur , et de toutes les autres visites que vous avez bien voulu me faire. Priez Dieu pour moi , je vous supplie. Dorénavant , je ne parlerai plus guère qu'à monsieur ; car j'ai à traiter avec lui d'affaires qui se discutent tête à tête. Adieu donc , mon père. Dieu vous récompensera des soins que vous avez bien voulu avoir pour moi.

A ces mots , le père se retira , et laissa la marquise seule avec le docteur et les deux hommes et la femme qui l'avaient toujours gardée. C'était dans

une grande chambre située en la tour de Montgommery, et qui avait toute l'étendue de la tour. Il y avait au fond un lit à rideaux gris pour la dame, et un lit de sangle pour la garde. C'était la même chambre où avait été enfermé autrefois, disait-on, le poète Théophile, et il y avait encore auprès de la porte des vers de sa façon et écrits de sa main.

A peine les deux hommes et la femme virent-ils à quelle intention le docteur était venu, qu'ils se retirèrent au fond de la chambre, et laissèrent la marquise libre de demander et de recevoir les consolations que lui apportait l'homme de Dieu. Alors la marquise et le docteur s'assirent à une table chacun d'un côté. La marquise se croyait déjà condamnée, et elle entama la conversation en conséquence ; mais le docteur lui dit qu'elle n'était pas jugée encore, qu'il ne savait même pas précisément quand l'arrêt serait rendu, et moins encore ce qu'il porterait ; mais à ces mots la marquise l'interrompit.

— Monsieur, lui dit-elle, je ne suis pas en peine de l'avenir. Si mon arrêt n'est rendu, il le sera bientôt. Je m'attends à en avoir la nouvelle ce matin, et je ne m'en promets pas autre chose que la mort ; la seule grâce que j'espère de M. le premier président est un délai entre le jugement et l'exécution ; car, enfin, si j'étais exécutée aujourd'hui, j'aurais bien peu de temps pour me préparer, et je sens, monsieur, que j'en ai besoin de plus.

Le docteur ne s'attendait pas à ces paroles ; aussi fut-il tout joyeux de la voir revenir à de pareils sentiments. En effet, outre ce que lui avait dit M. le premier président, le père Chavigny lui avait raconté que, le dimanche précédent, il lui avait fait entendre qu'il y avait peu d'apparence qu'elle pût éviter la mort, et qu'autant qu'il pouvait en juger par le bruit de la ville, elle pouvait compter là-dessus. A ces paroles, elle avait paru d'abord interdite, et lui avait dit tout effrayée :

— Mon père, c'est donc que je mourrai de cette affaire-ci ?

Et comme il avait voulu lui dire quelques paroles pour la consoler, elle avait aussitôt relevé et secoué la tête, et lui avait répliqué d'un air de fierté :

— Non, non, mon père, il n'est point besoin de me rassurer, et je prendrai bien mon parti moi-même, et sur l'heure, et saurai mourir en femme forte.

Et comme alors le père lui avait dit que la mort n'était point une chose à laquelle on se disposait si promptement ni avec tant de facilité, et qu'il fallait, au contraire, la prévoir de loin, pour n'en être point surpris, elle lui avait répondu qu'il ne lui fallait, à elle, qu'un quart d'heure pour se confesser, et une seconde pour mourir. Le docteur fut donc bien heureux de voir que, du dimanche au jeudi, elle avait changé à ce point de sentiments.

— Oui, continua-t-elle après une pause, plus je réfléchis, plus je pense qu'un jour serait trop peu pour me mettre en état de me présenter au tribunal de Dieu, afin d'être jugée par lui, après l'avoir été par les hommes.

— Madame, répondit le docteur, je ne sais pas ce que portera votre arrêt, ni quand il sera rendu; mais, fût-ce un arrêt de mort, et fût-il rendu aujourd'hui, j'ose vous répondre d'avance qu'il ne sera exécuté que demain. Mais, quoique la mort soit encore incertaine, j'approuve fort que vous vous y prépariez à tout événement.

— Oh ! quant à ma mort, elle est sûre, dit-elle, et il ne faut pas que je me flatte d'une espérance inutile. J'ai à vous faire une grande confidence de toute ma vie; mais, mon père, avant de vous faire une pareille ouverture de cœur, permettez que je sache de vous-même l'idée que vous avez prise de moi, et ce que vous croyez que je doive faire dans l'état où je suis.

— Vous prévenez mon dessein, répondit le docteur, et vous allez au-devant de ce que je cherchais à vous dire. Avant d'entrer dans le secret de votre conscience, avant d'entamer la discussion de vos affaires avec Dieu, je suis aise, madame, de vous donner quelques règles sur lesquelles vous puissiez vous fixer. Je ne vous sais encore coupable de rien, et je suspends mon jugement sur tous les crimes dont

on vous charge, puisque je n'en puis rien apprendre que par votre confession. Ainsi, je dois douter encore que vous soyez coupable; mais je ne puis ignorer de quoi vous êtes accusée: cette accusation est publique, et elle est venue jusqu'à moi; car, continua le docteur, vous pouvez vous imaginer, madame, que votre affaire fait bien de l'éclat, et qu'il y a peu de gens qui n'en sachent quelque chose.

— Oui, oui, dit-elle en souriant, je sais qu'on en parle beaucoup et que je suis la fable du peuple.

— Donc, reprit le docteur, le crime dont vous êtes accusée, c'est d'empoisonnement, et j'ai à vous dire que si vous en êtes coupable, comme on le croit, vous ne pouvez espérer de pardon devant Dieu, que vous ne déclariez à vos juges quel est votre poison, ce qui entre dans sa composition, quel en est l'antidote, et comment se nomment vos complices. Il faut, madame, faire main-basse sur tous ces méchants sans en épargner un seul; car ils seraient en état, si vous leur pardonnez, de continuer à se servir de votre poison, et vous seriez coupable alors de tous les meurtres qu'ils feraient après votre mort, pour ne pas les avoir déférés aux juges pendant votre vie; de sorte que l'on pourrait dire que vous vous survivrez à vous-même; car votre crime vous survivrait. Or vous savez, madame, que le péché joint à la mort ne reçoit jamais de pardon, et que, pour obtenir rémission de votre crime, si vous êtes

criminelle, il faut le faire mourir avant vous ; car, si vous ne le tuez pas, madame, prenez-y garde, c'est lui qui vous tuera.

— Oui, je conviens de tout cela, monsieur, dit la marquise après un moment de silence et de réflexion, et sans avouer encore que je sois coupable, je vous réponds, si je le suis, de bien peser vos maximes. Cependant, une question, monsieur, et songez que sa résolution m'est nécessaire. N'y a-t-il pas, monsieur, quelque crime irrémissible en cette vie ? N'y a-t-il pas, monsieur, des péchés si énormes et en si grand nombre, que l'Église n'ose point les remettre, et que, si la justice de Dieu peut les compter, sa miséricorde ne peut les absoudre ? Trouvez bon que je commence par cette demande, monsieur, puisqu'il serait inutile que je me confessasse si je n'espérais pas.

— Je veux croire, madame, reprit le docteur, regardant malgré lui la marquise avec une espèce d'effroi, que ce que vous mettez en avant n'est qu'une thèse générale que vous me posez, et n'a aucun rapport avec l'état de votre conscience. Je répondrai donc à votre question sans vous l'appliquer en aucune manière. Non, madame, il n'y a pas de péchés irrémissibles en cette vie, si énormes qu'ils soient et si grande quantité qu'ils se trouvent. Cela est même un article de foi, si bien que vous ne pourriez mourir catholique si vous en doutiez.

Quelques docteurs, il est vrai, ont soutenu autrefois le contraire ; mais ils ont été condamnés comme hérétiques. Il n'y a que le désespoir et l'impénitence finale qui soient irrémissibles, et ce sont des péchés de mort et non de vie.

— Monsieur, répondit la marquise, Dieu me fait la grâce d'être convaincue de ce que vous me dites. Je crois qu'il peut remettre tous les péchés ; je crois qu'il a exercé souvent ce pouvoir. Maintenant toute ma peine est qu'il ne veuille pas faire l'application de sa bonté à un sujet aussi misérable que je suis, et à une créature qui s'est rendue aussi indigne des grâces qu'il lui a déjà faites.

Le docteur la rassura du mieux qu'il put et se mit alors à l'examiner avec attention, tout en causant avec elle. « C'était, dit-il, une femme naturellement intrépide et d'un grand courage ; elle paraissait née d'une imagination assez douce et fort honnête ; d'un air indifférent à tout ; d'un esprit vif et pénétrant, concevant les choses d'une façon fort nette, et les exprimant justes et en peu de paroles, mais très-précises, trouvant sur-le-champ des expédients pour sortir d'une affaire difficile, et prenant tout d'un coup son parti dans les choses les plus embarrassantes ; légère, au reste, et ne s'attachant à rien ; inégale, et ne se soutenant pas, se rebutant quand on lui parlait souvent d'une même chose ; et c'est ce qui m'obligea, continua le docteur, de diversifier

de temps en temps celles que je lui dis, pour ne la tenir que peu sur un sujet que je faisais cependant revenir aisément en lui donnant une nouvelle face, et en le proposant d'un nouveau tour. Elle parlait peu et assez bien, mais sans étude et sans affectation; se possédant parfaitement, toujours présente à elle-même et ne disant que ce qu'elle voulait bien dire, nul ne l'eût prise à sa physionomie ni à sa conversation pour une personne aussi maligne qu'il apparut qu'elle l'était par l'aveu public de son parricide; aussi est-ce une chose surprenante, et où il faut adorer le jugement de Dieu quand il abandonne l'homme à lui-même, qu'une âme qui avait de sa nature quelque chose de grand, d'un sang-froid aux accidents les plus imprévus, d'une fermeté à ne s'émouvoir de rien, d'une résolution à attendre la mort et à la souffrir même, s'il eût été nécessaire, ait été capable d'une aussi grande lâcheté que celle qui se trouve dans l'attentat parricide qu'elle a confessé aux juges. Elle n'avait rien dans le visage qui menaçât d'une si étrange malice: elle était d'un poil châtiagné et fort épais; elle avait le tour du visage rond et assez régulier, les yeux bleus, doux et parfaitement beaux, la peau extraordinairement blanche, le nez assez bien fait; nuls traits désagréables, mais rien, à tout prendre, qui pût faire passer son visage pour fort séduisant: il avait déjà quelques rides et marquait plus d'années qu'elle n'avait réellement. Quelque chose

m'obligea à lui demander son âge dans le premier entretien : Monsieur, me dit-elle, si je vivais jusqu'au jour de la Magdelaine, j'aurais quarante-six ans. Je vins au monde ce jour-là, et j'en porte le nom. Je fus appelée au baptême Marie-Magdelaine. Mais, si près que nous soyons de ce jour, je ne vivrai pas jusque là ; il faut finir aujourd'hui ou demain au plus tard, et c'est une grâce qu'on me fera de différer d'un jour ; et cependant je m'attends à cette grâce sur votre parole.— On lui aurait bien donné, à la voir, quarante-huit ans. Si doux que parût son visage naturellement, quand il lui passait quelque chagrin au travers de l'imagination, elle le témoignait par une grimace qui pouvait d'abord faire peur, et de temps en temps je m'apercevais de convulsions qui marquaient de l'indignation, du dédain et du dépit. J'oubliais de dire qu'elle était d'une fort petite taille et fort menue.

« Voici à peu près la description de son corps et de son esprit, que je reconnus en peu de temps, m'étant tout d'abord appliqué à l'observer, pour me conduire ensuite selon ce que j'aurais remarqué (1). »

Au milieu de cette première esquisse de sa vie qu'elle traçait à son confesseur, la marquise se souvint qu'il n'avait pas encore dit la messe, et l'avertit

(1) Relation de la mort de la Brinvilliers, par M. Pirot, docteur de Sorbonne, manuscrit 459.

elle-même qu'il était temps de la dire, lui indiquant elle-même la chapelle de la Conciergerie, et le priant de la dire à son intention et en l'honneur de Notre-Dame, afin d'obtenir pour elle auprès de Dieu l'intercession de la Vierge, qu'elle avait toujours prise pour patronne, et à laquelle, au milieu de ses crimes et de ses déréglements, elle n'avait point cessé d'avoir une dévotion toute particulière ; et comme elle ne pouvait descendre avec le prêtre, elle lui promit au moins d'y assister en esprit.

Il était dix heures et demie du matin lorsqu'il la quitta, et depuis quatre heures seulement qu'ils conversaient ensemble, il l'avait conduite, à l'aide de sa tendre piété et de sa douce morale, à des aveux que n'avaient pu tirer d'elle les menaces des juges et la crainte de la question : aussi, dit-il saintement et dévotement sa messe, priant le Seigneur d'aider de la même force le confesseur et le patient.

En rentrant chez le concierge et après la messe dite, comme il prenait un peu de vin, il apprit d'un libraire du palais, nommé Seney, qui se trouva là par hasard, que madame de Brinvilliers était jugée et qu'elle devait avoir le poing coupé. Cette rigueur des conclusions, qui, au reste, fut adoucie dans l'arrêt, lui inspira un intérêt plus grand encore pour sa pénitente, et il remonta à l'instant auprès d'elle.

Aussitôt qu'elle vit la porte s'ouvrir, elle s'avança avec sérénité au-devant de lui, et lui demanda s'il

avait bien prié pour elle ; et quand le prêtre le lui eut assuré : Mon père, lui dit-elle, n'aurai-je pas la consolation de recevoir le viatique avant que de mourir ?

— Madame, répondit le docteur, si vous êtes condamnée à mort, vous mourrez assurément sans cela, et je vous tromperais si je vous faisais espérer cette grâce. Nous avons vu dans l'histoire mourir un connétable, et c'est le connétable de Saint-Paul, sans pouvoir obtenir cette faveur, quelques instances qu'il fit pour n'en être pas privé. Il fut exécuté en Grève, à la vue des tours de Notre-Dame. Il fit sa prière comme vous pourrez faire la vôtre, si le même sort vous attend. Mais voilà tout ; et, dans sa bonté, Dieu permet que cela suffise.

— Mais, reprit la marquise, il me semble, mon père, que MM. de Saint-Mars et de Thou avaient communiqué avant que de mourir.

— Je ne crois pas, répondit le docteur ; car ce n'est ni dans les Mémoires de Montrésor, ni dans aucun autre livre qui raconte leur exécution.

— Mais M. de Montmorency ? dit-elle.

— Mais M. de Marillac ? répondit le docteur.

Effectivement, si cette faveur avait été accordée au premier, elle avait été refusée au second, et l'exemple frappa d'autant plus la marquise, que M. de Marillac était de sa famille et qu'elle tenait cette alliance à grand honneur. Sans doute, elle

ignorait que M. de Rohan eût communie dans la messe de nuit que dit pour le salut de son âme le père Bourdaloue ; car elle n'en parla point, et se contenta, sur la réponse du docteur, de pousser un soupir.

— D'ailleurs, continua celui-ci, quand vous me rapporterez, madame, quelque exemple extraordinaire, n'y faites pas fond, s'il vous plaît ; ce sont des exceptions et non pas des lois. Vous ne devez point vous promettre de privilége, les choses suivront à votre égard le cours ordinaire, et il sera fait pour vous comme pour les autres condamnés. Que serait-ce donc si vous étiez née et morte au temps de Charles VI ? Jusqu'au règne de ce prince, les coupables mouraient sans confession, et ce fut par l'ordre de ce roi seulement que l'on se relâcha de cette dureté. Au reste, madame, la communion n'est point absolument nécessaire au salut, et d'ailleurs on communie spirituellement en lisant la parole, qui est comme le corps, en s'unissant à l'Église, qui est la substance mystique du Christ, et en souffrant pour lui, et avec lui, cette dernière communion du supplice qui est votre partage, madame, et la plus parfaite de toutes. Si vous détestez votre crime de tout votre cœur, si vous aimez Dieu de toute votre âme, si vous avez la charité et la foi, votre mort sera un martyre et comme un second baptême.

— Hélas ! mon Dieu , reprit la marquise , d'après ce que vous me dites , monsieur , et puisqu'il fallait la main du bourreau pour me sauver , que serais-je devenue si j'étais morte à Liège , et où en serais-je à l'heure qu'il est ? Et quand même je n'eusse point été prise et que j'eusse vécu encore vingt ans hors de France , qu'eût été ma mort , puisqu'il ne fallait rien moins que l'échafaud pour la sanctifier ? C'est maintenant que je vois tous mes torts , monsieur , et je regarde comme le plus grand le dernier de tous , c'est-à-dire mon effronterie en face des juges. Mais rien n'est perdu encore , Dieu merci , et puisque j'ai un dernier interrogatoire à subir , j'y veux faire un aveu complet de toute ma vie. Quant à vous , monsieur , continua-t-elle , demandez particulièrement pardon pour moi à M. le premier président : il m'a dit hier , pendant que j'étais sur la sellette , des choses fort touchantes et dont je me suis sentie tout attendrie ; mais je n'ai pas voulu le témoigner , car je pensais que , mon aveu manquant , il n'y aurait pas contre moi de preuves assez fortes pour me condamner. Il en a été autrement , et j'ai dû scandaliser mes juges par la hardiesse que j'ai eue en cette rencontre. Mais je reconnais ma faute et je la réparerai. Ajoutez , monsieur , que loin d'en vouloir à M. le premier président du jugement qu'il prononce aujourd'hui contre moi , que loin de me plaindre de M. le premier greffier qui l'a sollicité , je les

en remercie tous deux bien humblement, puisque mon salut en dépendait.

Le docteur allait répondre pour l'encourager dans cette voie, lorsque la porte s'ouvrit ; c'était le dîner que l'on apportait ; car il était déjà une heure et demie. La marquise s'interrompit et veilla à ses apprêts avec autant de liberté d'esprit que si elle eût fait les honneurs de sa maison de campagne. Elle fit mettre à table les deux hommes et la femme qui la gardaient, et se tournant vers le docteur : Monsieur, lui dit-elle, vous voulez bien qu'on ne fasse point de façon pour vous ; ces braves gens ont coutume de manger avec moi pour me tenir compagnie, et nous en userons de même aujourd'hui, si vous le trouvez bon. C'est, leur dit-elle, le dernier repas que je ferai avec vous. Puis se tournant vers la femme : — Ma pauvre madame du Rus, ajouta-t-elle, il y a bien longtemps que je vous donne de la peine ; mais un peu de patience encore, et bientôt vous serez défaite de moi. Demain vous pourrez aller à Dravet, vous aurez assez de temps pour cela ; car, sept ou huit heures venues, vous n'aurez plus affaire à moi, et je serai entre les mains de monsieur, et l'on ne vous permettra plus de m'approcher. De ce moment-là, vous pourrez donc partir pour vous en retourner, car je ne crois pas que vous ayez le cœur de me voir exécuter.

Elle disait tout cela avec une grande tranquillité

d'esprit et sans aucune fierté ; puis, comme de temps en temps ces gens se retournaient pour cacher leurs larmes , elle faisait un signe de pitié. Alors , voyant que le dîner restait sur la table et que personne ne mangeait, elle invita le docteur à prendre son potage, lui demandant pardon de ce que le concierge y avait mêlé du chou ; ce qui en faisait une soupe commune et indigne de lui être offerte. Quant à elle , elle prit un bouillon et mangea deux œufs, s'excusant auprès de ses convives de ce qu'elle ne les servait pas , mais montrant qu'on ne laissait à sa portée ni fourchette ni couteau.

Vers le milieu du repas , elle pria le docteur de vouloir bien permettre qu'elle bût à sa santé. Le docteur répondit à cette demande en buvant à la sienne, et elle parut fort réjouie de cette condescendance. — C'est demain maigre , dit-elle en reposant son verre , et quoique demain soit pour moi un jour de grande fatigue , puisque j'aurai demain à subir la question et la mort , je ne prétends pas violer les commandements de l'Église en faisant gras.

— Madame , répondit le docteur , si vous aviez besoin d'un bouillon pour vous soutenir , il ne vous en faudrait pas faire scrupule , car ce ne sera point par délicatesse , mais par nécessité , que vous l'aurez pris , et la loi de l'Église n'oblige point en ce cas.

— Monsieur , reprit la marquise , je n'en ferais pas de difficulté si j'en avais besoin et que vous me

l'ordonnassiez ; mais cela sera inutile , je l'espère , il n'y a qu'à m'en donner un ce soir à l'heure du souper , et un autre plus fort qu'à l'ordinaire un peu avant minuit , et cela suffira pour passer demain , avec deux œufs frais que je prendrai après la question.

« Il est vrai , dit le prêtre dans la relation à laquelle nous empruntons tous ces détails , que j'étais épouvanté de tout ce sang-froid , et que je frémis-sais en moi-même de lui voir si paisiblement ordon-ner au concierge que le bouillon fût plus fort ce soir-là qu'à l'ordinaire , et qu'on lui en tint deux tasses prêtes avant minuit. Le dîner fini , continue toujours M. Pirot , on lui donna du papier et de l'encre qu'elle avait demandés , et elle me dit qu'au-paravant de me faire prendre la plume pour me prier d'écrire ce qu'elle avait à me dicter , elle avait une lettre à faire . »

Cette lettre , qui , disait-elle , l'embarrassait et après laquelle elle serait plus libre , était pour son mari. Elle marqua à ce moment une si grande ten-dresse pour lui , que le docteur , après ce qui s'était passé , s'en étonna étrangement , et , voulant l'éprou-ver , lui dit que cette tendresse qu'elle manifestait n'était point réciproque , puisque son mari l'avait abandonnée à elle-même pendant tout son procès ; mais alors la marquise l'interrompit :

— Mon père , lui dit-elle , il ne faut pas toujours

juger les choses si promptement et sur les apparences : M. de Brinvilliers est toujours entré dans mes intérêts, et n'a manqué qu'à ce qu'il n'a pu faire; jamais notre commerce de lettres n'a cessé tout le temps que j'étais hors du royaume; et ne doutez point qu'il se fût rendu à Paris sitôt qu'il m'a sué en prison, si ses affaires lui eussent permis d'y venir en sûreté; mais il faut que vous sachiez qu'il est noyé de dettes, et qu'il ne pouvait paraître ici sans que ses créanciers le fissent arrêter. Ne croyez donc pas qu'il soit insensible pour moi.

A ces mots, elle se mit à écrire sa lettre, et lorsqu'elle l'eut achevée elle la présenta au docteur en lui disant : Vous êtes maître, monsieur, de tous mes sentiments jusqu'à l'heure de ma mort; lisez cette lettre, et si vous y trouvez quelque chose à changer, dites-le-moi.

Voici la lettre telle qu'elle était :

« Sur le point que je suis d'aller rendre mon âme à Dieu, j'ai voulu vous assurer de mon amitié, qui sera pour vous jusqu'au dernier moment de ma vie. Je vous demande pardon de tout ce que j'ai fait, contre ce que je vous devais; je meurs d'une mort honteuse, que mes ennemis m'ont attirée (1). Je

(1) Nous reproduisons la lettre textuellement : nous ne prenons donc sur notre compte ni les épithètes hasardées ni les fautes d'orthographe qu'elle renferme.

Je n'ai pas besoin de rappeler non plus au lecteur, que les con-

leur pardonne de tout mon cœur, et je vous prie de leur pardonner. J'espère que vous me pardonnerez aussi à moi-même l'ignominie qui pourra rejaillir sur vous ; mais pensez que nous ne sommes ici que pour un temps, et que dans peu vous serez peut-être obligé d'aller rendre à Dieu un compte exact de toutes vos actions jusqu'aux paroles oiseuses, comme je suis présentement en état de le faire. Ayez soin de vos affaires temporelles et de nos enfants, et leur donnez vous-même l'exemple : consultez sur cela madame de Marillac et madame Cousté. Faites faire pour moi le plus de prières que vous pourrez, et soyez persuadé que je meurs toute à vous.

« D'AUBRAY. »

Le docteur lut cette lettre avec attention, puis il fit observer à la marquise qu'une des phrases qu'elle contenait était inconvenante : c'était celle qui avait rapport à ses ennemis.

— Madame, lui dit-il, vous n'avez d'autres ennemis que vos crimes, et ceux que vous appelez du nom de vos ennemis sont ceux qui aiment la mémoire de M. votre père et de MM. vos frères, que vous devriez aimer plus qu'eux.

— Mais, monsieur, répondit la marquise, ceux

versations sont textuellement reproduites, et que, si nous retranchons quelquefois, nous n'ajoutons jamais.

qui ont poursuivi ma mort ne sont-ils point mes ennemis, et n'est-ce point un sentiment chrétien que de leur pardonner cette poursuite ?

— Madame, répliqua le docteur, ce ne sont point vos ennemis. Vous êtes l'ennemi du genre humain, et personne n'est le vôtre ; car on ne peut penser à votre crime sans horreur.

— Aussi, mon père, répondit-elle, n'ai-je point de ressentiment contre eux, et voudrais-je voir en paradis les personnes qui ont le plus contribué à me prendre et à m'amener où je suis.

— Madame, lui dit le docteur, comment entendez-vous cela ? On parle quelquefois ainsi lorsqu'on souhaite la mort des gens. Expliquez-vous donc, je vous prie.

— Le ciel me garde, mon père, de l'entendre de cette façon ! répliqua la marquise. Dieu leur donne, au contraire, en ce monde une longue prospérité, et dans l'autre un bonheur et une gloire infinis. Ditez-moi donc une autre lettre, monsieur, et je l'écrirai comme il vous plaira.

Cette nouvelle lettre écrite, la marquise ne voulut plus penser qu'à sa confession, et elle pria le docteur de prendre la plume à son tour : Car, lui dit-elle, j'ai commis tant de péchés et de crimes, que si je faisais une simple confession verbale, je ne serais jamais sûre que mon compte fût exact.

Alors tous deux se mirent à genoux pour demander

der la grâce du Saint-Esprit, et, après avoir dit un *Veni Creator* et un *Salve Regina*, le docteur se leva et s'assit devant une table, tandis que la marquise, agenouillée, disait un *Confiteor* et commençait sa confession.

A neuf heures du soir, le père Chavigny, qui avait amené le matin le docteur Pirot, entra ; la marquise parut contrariée de sa visite, cependant elle le reçut avec un bon visage.

— Mon père, lui dit-elle, je ne croyais pas vous voir si tard ; mais, je vous prie, laissez-moi encore quelques instants avec monsieur. Le père se retira. — Que vient-il faire ? demanda alors la marquise en se retournant vers le docteur.

— Il est bon, répondit le docteur, que vous ne restiez pas seule.

— Allez-vous donc me quitter ? s'écria la marquise avec un sentiment qui allait jusqu'à la terreur.

— Madame, je ferai ce qu'il vous plaira, répondit le docteur ; mais vous me rendriez service si vous trouviez bon que je me retirasse chez moi pour quelques heures, pendant quoi le père Chavigny pourrait demeurer avec vous.

— Ah ! monsieur, s'écria-t-elle en se tordant les bras, vous m'aviez promis de ne me quitter qu'à la mort, et voilà que vous vous en allez ! Songez que je vous ai vu ce matin pour la première fois ; mais,

depuis ce matin, vous avez pris plus de place dans ma vie qu'aucun de mes plus anciens amis.

— Madame, répondit le bon docteur, je ne veux rien que ce que vous voudrez. Si je vous demande un peu de repos, c'est pour reprendre mon office demain avec plus de vigueur, et vous rendre un service plus grand que je ne le ferai sans cela. Si je ne prends relâche, tout ce que je pourrai dire et faire languira. Vous comptez sur l'exécution pour demain, je ne sais si vous comptez juste ; mais, à vous prendre par vous-même, ce doit être demain votre grand jour, votre jour décisif, et où vous et moi aurons besoin de toutes nos forces. Il y a déjà treize ou quatorze heures que nous sommes ensemble à travailler avec application à votre salut ; je ne suis pas d'un tempérament robuste, et vous devez craindre, madame, si vous ne me donnez pas un peu de temps, que demain je ne manque de force pour vous assister jusqu'au bout.

— Monsieur, répondit la marquise, ce que vous me dites là me ferme la bouche. Demain est pour moi un jour bien autrement important qu'aujourd'hui, et c'est moi qui avais tort ; il faut que vous preniez du repos cette nuit. Achevons seulement cet article et relisons celui que nous avons écrit auparavant.

Cela fait, le docteur voulut se retirer ; mais comme on apporta le souper, la marquise ne permit pas qu'il sortit sans avoir pris quelque chose, et, tandis

qu'il mangeait un morceau , elle dit au concierge d'aller chercher un carrosse et de le mettre sur son compte. Quant à elle , elle avala un bouillon et mangea deux œufs. Un instant après , le concierge rentra , et dit que le carrosse était prêt ; la marquise prit alors congé du docteur , en lui faisant promettre de prier pour elle et d'être le lendemain à six heures à la Conciergerie. Le docteur lui en donna sa parole.

Le lendemain , en rentrant à la tour , il trouva le père Chavigny , qui l'avait remplacé près de la marquise , agenouillé avec elle et terminant une prière. Le prêtre pleurait ; mais la marquise était toujours ferme , et le reçut d'un visage égal à celui dont elle l'avait quitté : Aussitôt que le père Chavigny vit paraître le docteur , il se retira. La marquise se recommanda à ses prières , et voulut lui faire promettre de revenir ; mais le père ne s'y engagea point. Alors la marquise allant au docteur : Monsieur , lui dit-elle , vous êtes ponctuel et je n'ai point à me plaindre que vous me manquiez de parole ; mais , mon Dieu , comme il y a déjà longtemps que j'aspire après vous , et que six heures ont tardé à sonner aujourd'hui !

— Me voici , madame , répondit le docteur ; mais avant tout , comment avez-vous passé la nuit ?

— J'ai écrit trois lettres , reprit la marquise , qui , si courtes qu'elles soient , m'ont pris bien du temps :

l'une à ma sœur, l'autre à madame de Marillac, la troisième à M. Cousté. J'aurais voulu vous les mettre sous les yeux, monsieur, mais le père Chavigny a offert de s'en charger ; et comme il les avait trouvées bien, je n'ai pas osé lui faire part de mon scrupule. Après ces lettres écrites, continua la marquise, nous nous sommes un peu entretenus, nous avons un peu prié Dieu ; puis, comme le père a pris son bréviaire pour le dire, et moi mon chapelet à la même intention, je me suis sentie fatiguée et je lui ai demandé si je ne pouvais pas me jeter sur mon lit ; sur sa réponse affirmative, j'ai reposé deux bonnes heures sans rêves et sans inquiétude ; puis, à mon réveil, nous avons fait ensemble quelques prières qui s'achevaient comme vous entriez.

— Eh bien ! madame, dit le docteur, si vous le voulez, nous allons les reprendre ; mettez-vous à genoux, et que nous disions le *Veni Sancte Spiritus*.

La marquise obéit aussitôt et dit la prière avec beaucoup d'onction et de piété ; puis, la prière finie, comme M. Pirot s'apprêtait à reprendre la plume pour continuer d'écrire sa confession : Monsieur, lui dit-elle, permettez qu'auparavant je vous soumette une question qui me tourmente. Hier vous me donnâtes de grandes espérances dans la miséricorde de Dieu ; cependant je n'ai point la présomption de penser que je puisse être sauvée sans que je

reste un assez long temps dans le purgatoire ; mon crime est trop atroce pour que j'en obtienne le pardon à une autre condition qu'à celle-là , et quand j'aurais encore un amour de Dieu bien plus grand que celui que je puis avoir, je ne prétendrais pas être reçue au ciel sans passer par le feu qui purifiera mes souillures , et sans souffrir les peines qui sont dues à mes péchés. Mais j'ai oui dire , monsieur, que la flamme de ce lieu , où les âmes ne brûlent qu'un temps , est pareille en tout point à celle de l'enfer , où les damnés doivent brûler pendant l'éternité ; dites-moi donc , je vous prie , comment une âme qui se trouve en purgatoire au moment de sa séparation d'avec le corps peut s'assurer qu'elle n'est point dans l'enfer , et reconnaître que le feu qui la brûle sans la consumer finira un jour , puisque le tourment qu'elle souffre est le même que celui des damnés , et que les flammes qui la dévorent sont de la même qualité que celles de l'enfer. Je voudrais savoir cela , monsieur , pour ne point demeurer dans le doute à ce moment terrible , et savoir du premier coup si je dois espérer ou désespérer.

— Madame, répondit le docteur , vous avez raison , Dieu est trop juste pour ajouter la peine du doute à celle qu'il inflige. Au moment où l'âme se sépare du corps , il se fait un jugement entre Dieu et elle ; elle entend la sentence qui la condamne , ou la parole qui l'absout ; elle sait si elle est en grâce ou en

péché mortel, elle voit si c'est en enfer que Dieu la doit jeter à tout jamais, ou si c'est en purgatoire qu'il la relègue pour un temps. Cet arrêt, madame, vous l'entendrez au moment même où le fer du bourreau vous touchera, à moins que, déjà tout épurée dans cette vie par le feu de la charité, vous n'alliez, sans passer par le purgatoire, à l'instant même recevoir la récompense de votre martyre parmi les bienheureux qui entourent le trône du Seigneur.

— Monsieur, reprit la marquise, j'ai une telle foi en vos paroles, qu'il me semble que j'entends déjà tout ce que vous m'avez dit, et que me voilà satisfaite.

Le docteur et la marquise se remirent alors à leur confession interrompue la veille. La marquise s'était rappelée, pendant la nuit, quelques articles qu'elle fit ajouter aux autres ; puis ils continuèrent ainsi, le docteur s'arrêtant de temps en temps, quand les péchés étaient grands, pour lui faire dire un acte de contrition.

Au bout d'une heure et demie, on vint la prévenir de descendre, et que M. le premier greffier l'attendait pour lui lire son arrêt. Elle écouta cette nouvelle avec beaucoup de calme, demeurant sur ses genoux et retournant seulement la tête ; puis, sans aucune altération dans la voix : — Tout à l'heure, dit-elle ; nous achevons un mot, monsieur et moi, et je suis ensuite toute à vous. Elle continua effectivement

avec une grande tranquillité à dicter au docteur la fin de sa confession. Lorsqu'elle crut être arrivée au bout, elle lui demanda de dire avec elle une petite prière, pour que Dieu lui accordât devant les juges qu'elle avait scandalisé un repentir pareil à son effronterie passée ; puis, cette prière dite, elle prit sa mante, un livre de prières que lui avait laissé le père Chavigny, et suivit le concierge, qui la conduisit jusque dans la chambre de la question, où son arrêt lui devait être lu.

On commença par l'interrogatoire, qui dura cinq heures, et dans lequel la marquise dit tout ce qu'elle avait promis de dire, niant qu'elle eût des complices, et affirmant qu'elle ne connaissait ni la composition des poisons qu'elle administrait, ni celle de l'antidote par lequel on pouvait les combattre ; puis, l'interrogatoire fini, et comme les juges virent qu'ils n'en pourraient pas tirer autre chose, ils firent signe au premier greffier de lui lire son arrêt, qu'elle écouta debout ; il était conçu en ces termes :

« Vu par la cour, les grand'chambres et tournelles assemblées, etc., en conséquence du renvoi requis par ladite d'Aubray de Brinvilliers, conclusions du procureur général du roi, interrogée ladite d'Aubray sur les cas résultants du procès, dit a été que la cour a déclaré et déclare ladite d'Aubray de Brinvilliers dûment atteinte et convaincue d'avoir

fait empoisonner maître Dreux d'Aubray, son père, et lesdits maîtres d'Aubray, l'un lieutenant civil, l'autre conseiller au parlement, ses deux frères, et attenté à la vie de Thérèse d'Aubray, sa sœur; et pour réparation, a condamné et condamné ladite d'Aubray de Brinvilliers a faire amende honorable au-devant de la principale porte de l'église de Paris, où elle sera menée dans un tombereau, nu-pieds, la corde au cou, tenant en ses mains une torche ardente du poids de deux livres, et là, étant à genoux, dire et déclarer que méchamment, par vengeance et pour avoir leurs biens, elle a empoisonné son père, fait empoisonner ses deux frères et attenté à la vie de sa sœur, dont elle se repent, en demande pardon à Dieu, au roi et à la justice, et ce fait, menée et conduite dans ledit tombereau en la place de Grève de cette ville, pour y avoir la tête tranchée sur un échafaud qui, pour cet effet, sera dressé sur ladite place, son corps brûlé et les cendres jetées au vent; icelle préalablement appliquée à la question ordinaire et extraordinaire pour avoir révélation de ses complices; la déclare déchue des successions de sesdits père, frères et sœur, du jour desdits crimes par elle commis, et tous ses biens acquis et confisqués à qui il appartiendra, sur iceux et autres non sujets à confiscation, préalablement pris la somme de quatre mille livres d'amende envers le roi, quatre cents livres pour faire prier Dieu pour le repos des

âmes desdits défunts frères, père et sœur, en la chapelle de la Conciergerie du palais; dix mille livres de réparation en ladite dame Mangot, et tous les dépens, même ceux faits contre ledit Amelin, dit Lachaussée.

« Fait en parlement, ce 16 juillet 1676. »

La marquise écouta cet arrêt sans frayeur et sans faiblesse; cependant, lorsqu'il fut fini:—Monsieur, dit-elle au premier greffier, ayez la bonté de recommencer; le tombereau, auquel je ne m'attendais pas, m'a tellement frappée, que j'en ai perdu l'attention pour tout le reste.

Le premier greffier relut l'arrêt; puis, comme de ce moment elle appartenait à l'exécuteur, celui-ci s'approcha d'elle; la marquise le reconnut en lui voyant une corde aux mains; elle lui tendit aussitôt les siennes, le regardant froidement depuis les pieds jusqu'à la tête, sans lui dire une seule parole. Alors les juges se retirèrent les uns après les autres, et en se retirant démasquèrent les différents appareils de la question. La marquise jeta les yeux avec fermeté sur ces chevalets et ces anneaux terribles qui avaient distendu tant de membres et fait pousser tant de cris, et apercevant les trois seaux d'eau préparés pour elle, elle se retourna vers le greffier, ne voulant point parler au bourreau, et disant avec un sourire:—C'est pour me noyer, sans doute, que vous avez

rassemblé tant d'eau, monsieur ? car, de la taille dont je suis, vous n'avez pas, je l'espère, la prétention de me faire avaler tout cela. Le bourreau, sans lui répondre, commença de lui ôter sa mante et successivement ses autres habits jusqu'à ce qu'elle fut entièrement nue, puis il la conduisit contre le mur, la fit asseoir sur le chevalet de la question ordinaire, qui était de deux pieds de haut.

Là on demanda de nouveau à la marquise le nom de ses complices, quelle était la composition du poison, et quel était l'antidote qui pouvait le combattre ; mais elle répondit comme elle avait déjà fait au docteur Pirot, en ajoutant seulement :

— Si vous ne me croyez pas à ma parole, mon corps est entre vos mains, et vous pouvez le torturer.

Sur cette réponse, le greffier fit signe au bourreau de faire son office.

Celui-ci commença à attacher les pieds de la marquise à deux anneaux placés devant elle, l'un près de l'autre, et fixés au plancher ; puis, lui renversant le corps en arrière, il lui fixa les deux mains aux anneaux du mur, distants l'un de l'autre de trois pieds à peu près. De cette manière, la tête était à la même hauteur que les pieds, tandis que le corps, soutenu par le tréteau, décrivait une demi-courbe, comme s'il eût été couché sur une roue. Pour ajouter encore à l'extension des membres, le bourreau donna deux tours à une manivelle, qui força les

pieds, éloignés des anneaux d'un pied à peu près, de s'en rapprocher de six pouces.

Ici encore nous abandonnerons notre récit pour reproduire le procès-verbal.

« Sur le petit tréteau, et pendant le tiraillement, a dit plusieurs fois :

« — O mon Dieu ! l'on me tue, et pourtant j'ai dit la vérité.

« Lui a été baillé de l'eau (1); s'est fort tournée et remuée, et a dit ces mots :

« — Vous me tuez.

« Admonestée alors de nommer ses complices, a dit qu'elle n'en avait pas d'autre qu'un homme qui, dix ans auparavant, lui avait demandé du poison pour se défaire de sa femme, mais que cet homme était mort.

(1) Cette introduction de l'eau dans la poitrine s'accomplissait ainsi : le bourreau avait près de lui, pour la question ordinaire, quatre coquemars pleins d'eau et contenant chacun deux pintes et demie, et pour la question extraordinaire huit coquemars de même grandeur ; ce qui faisait pour la question ordinaire dix pintes et pour la question extraordinaire vingt pintes d'eau, que le patient était contraint d'avaler : le bourreau tenait une corne à la main ; cette corne contenait un coquemar ; il introduisait la corne dans la bouche du patient, et, après chaque deux pintes et demie, lui laissait un instant pour avouer, mais, s'il continuait à nier, continuait la question jusqu'à ce que les huit coquemars fussent vides. Souvent il arrivait que le patient serrait les dents pour résister autant qu'il était en lui à cette torture : alors le bourreau lui fermait le nez en le lui serrant entre le pouce et l'index, le patient était forcé d'ouvrir la bouche pour respirer, et le bourreau profitait de ce moment pour y enfoncer la corne.

« Lui a été baillé de l'eau ; s'est un peu remuée et tournée , mais n'a voulu parler.

« Lui a été baillé de l'eau ; s'est un peu tournée et remuée , mais n'a semblablement voulu parler.

« Admonestée de dire pourquoi , si elle n'avait pas de complice , elle avait écrit de la Conciergerie à Pennautier , pour le presser de faire pour elle tout ce qu'il pourrait , et pour lui rappeler que ses intérêts dans cette affaire étaient les siens :

« A dit qu'elle n'avait jamais su que Pennautier eut eu d'intelligence avec Sainte-Croix pour ses poisons , et que dire le contraire serait mentir à sa conscience ; mais que comme on avait trouvé dans la cassette de Sainte-Croix un billet qui regardait Pennautier , et qu'elle l'avait vu souvent avec Sainte-Croix , elle avait cru que l'amitié qui existait entre eux avait pu aller jusqu'au commerce de poisons ; que , dans ce doute , elle s'était hasardée à lui écrire comme si elle eût été certaine que cela fût , cette démarche ne pouvant gâter son affaire ; car , ou Pennautier était complice de Sainte - Croix , ou il ne l'était pas : s'il l'était , il croirait que la marquise était en mesure de le charger , et ferait alors tout ce qu'il pourrait pour la tirer des mains de la justice ; s'il ne l'était pas , sa lettre était une lettre perdue , et voilà tout.

« Lui a de nouveau été baillé de l'eau ; s'est fort tournée et remuée , mais a dit que , sur ce sujet ,

elle ne pouvait dire autre chose que ce qu'elle avait déjà dit ; car, si elle disait davantage, elle chargeait sa conscience. »

La question ordinaire était épuisée ; la marquise avait avalé déjà la moitié de cette eau qui lui paraissait suffisante pour la noyer ; le bourreau s'arrêta, pour procéder à la question extraordinaire. En conséquence, au lieu du tréteau de deux pieds et demi sur lequel elle était couchée, il fit passer sous ses reins un tréteau de trois pieds et demi, qui imposa une cambrure plus grande au corps ; et comme cette opération se fit sans qu'on donnât plus de longueur à la corde, les membres furent obligés de se distendre de nouveau, et les liens, se resserrant autour des poignets et des chevilles des pieds, pénétrèrent dans les chairs au point que le sang en coula ; aussitôt la question recommença, interrompue par les demandes du gressier et les réponses de la patiente. Quant aux cris, ils semblaient n'être pas même entendus.

« Sur le grand tréteau, et pendant le tiraillement, a dit plusieurs fois :

« — O mon Dieu ! vous me démembrez ! Seigneur, pardonnez-moi ! Seigneur, ayez pitié de moi !

« Admonestée si elle n'avait rien autre chose à déclarer sur ses complices :

« A dit qu'on pouvait la tuer, mais qu'elle ne ferait point un mensonge qui perdrat son âme.

« Par quoi lui a été baillé de l'eau, s'est un peu tourmentée et remuée, mais n'a voulu parler.

« Admonestée de révéler la composition de ses poisons et l'antidote qui leur convenait :

« A dit qu'elle ignorait les substances dont ils étaient formés ; que tout ce dont elle se souvient, c'est que les crapauds y entraient ; que Sainte-Croix ne lui a jamais révélé ce secret ; qu'elle pensait, au reste, qu'il ne les faisait pas lui-même, mais qu'ils lui étaient préparés par Glazer ; croit se souvenir que quelques-uns n'étaient autre chose que de l'arsenic raréfié ; que quant au contre-poison, elle n'en connaissait pas d'autre que le lait, et que Sainte-Croix lui avait dit que pourvu que l'on en eût pris le matin, et qu'on en avalât une tasse de la valeur d'un verre aux premières atteintes que l'on ressentait du poison, on n'avait rien à en craindre.

« Admonestée de dire si elle avait quelque chose à ajouter :

« A dit qu'elle avait avoué tout ce qu'elle savait, et qu'on pouvait la tuer maintenant, mais qu'on n'en tirerait pas autre chose.

« Par quoi lui a été baillé de l'eau ; s'est un peu tourmentée, et a dit qu'elle était morte, mais n'a autrement voulu parler.

« Lui a été baillé de l'eau ; s'est fort tournée et remuée, n'a voulu parler.

« Lui a été derechef baillé de l'eau ; ne s'est

tournée ni remuée , a dit avec un grand gémissement :

« — O mon Dieu ! mon Dieu ! je suis morte !
« Mais n'a autrement voulu parler.
« Par quoi , sans autre grief lui faire , a été déliée , descendue , et amenée devant le feu en la manière accoutumée . »

Ce fut près de ce feu , devant la cheminée du concierge , couchée sur le matelas de la question , que la retrouva le docteur , qui , se sentant sans force pour un pareil spectacle , lui avait demandé la permission de la quitter pour dire une messe à son intention , afin que Dieu lui accordât la patience et le courage.

On voit que le digne prêtre n'avait point prié vainement.

— Ah ! monsieur , lui dit la marquise dès qu'elle l'aperçut , il y a longtemps que je souhaite vous revoir , pour me consoler avec vous. Voilà une question qui a été bien longue et bien douloureuse ; mais c'est la dernière fois que j'ai à traiter avec les hommes , et je n'ai plus maintenant à m'occuper que de Dieu. Voyez mes mains , monsieur , voyez mes pieds , ne sont-ils pas déchirés et meurtris , et mes bourreaux ne m'ont-ils point frappée aux mêmes places que le Christ ?

— Aussi , madame , répondit le prêtre , ces souffrances , en ce moment , sont-elles un bonheur ;

chaque torture est un degré qui vous rapproche du ciel. Ainsi donc, comme vous le dites, il ne faut plus vous occuper que de Dieu ; il faut ramener à lui toutes vos pensées et vos espérances ; il faut lui demander, avec le roi pénitent, de vous donner une place dans le ciel parmi ses élus ; et comme rien d'impur n'y peut pénétrer, allons travailler, madame, à ôter de vous toutes les taches qui pourraient vous en fermer la voie.

Aussitôt la marquise se leva, aidée du docteur, car à peine pouvait-elle se soutenir, et elle s'avança en chancelant entre lui et le bourreau ; car ce dernier, qui s'était emparé d'elle aussitôt l'arrêt, ne devait plus la quitter qu'après l'avoir exécutée. Ils entrèrent tous trois dans la chapelle, et pénétrant dans l'enceinte du chœur, le docteur et la marquise se mirent à genoux pour adorer le saint-sacrement. En ce moment, il parut dans la nef de la chapelle quelques personnes attirées par la curiosité, et comme on ne pouvait les chasser et que ces personnes distrayaient la marquise, le bourreau ferma la grille du chœur et fit passer la patiente derrière l'autel. Là elle s'assit sur une chaise, et le docteur se mit sur un banc de l'autre côté et vis-à-vis d'elle. Ce fut alors seulement, la voyant éclairée par la fenêtre de la chapelle, qu'il s'aperçut du changement qui s'était opéré en elle. Son visage, ordinairement très-pâle, était enflammé, ses yeux étaient ardents, et tout son corps fris-

sonnait de tressaillements inattendus. Le docteur voulut lui dire quelques paroles pour la consoler ; mais elle , sans l'écouter :

— Monsieur , lui dit-elle, savez-vous que mon arrêt est ignominieux et infamant ? Savez-vous qu'il y a du feu dans mon arrêt ?

Le docteur ne lui répondit pas ; mais , pensant qu'elle avait besoin de quelque chose , dit au bourreau de faire apporter du vin. Un instant après , le geôlier parut , une tasse à la main ; le docteur la présenta à la marquise , qui y trempa ses lèvres et la lui rendit aussitôt ; puis , s'apercevant qu'elle avait la gorge découverte , elle prit son mouchoir pour se la couvrir , et demanda au geôlier une épingle pour l'attacher ; comme celui-ci tardait à la lui donner , la cherchant sur lui , elle crut qu'il avait peur qu'elle ne s'étranglerât avec , et secouant la tête avec un sourire triste :

— Ah ! maintenant , lui dit-elle , vous n'avez rien à craindre , et voilà monsieur qui sera mon garant auprès de vous que je ne me veux faire aucun mal.

— Madame , lui dit le geôlier en lui remettant ce qu'elle demandait , je vous demande pardon de vous avoir fait attendre. Je ne me défiais pas de vous , je vous jure , et si cela est arrivé à quelqu'un , ce n'est point à moi.

Alors , se mettant à genoux devant elle , il lui demanda sa main à baiser. Elle la lui donna aussitôt , en lui disant de prier pour elle.

— Oh ! oui , s'écria-t-il en sanglotant , et de tout mon cœur .

Alors elle s'attacha comme elle put l'épingle avec ses mains liées , et comme le geôlier s'était retiré et qu'elle se retrouvait seule avec le docteur :

— Ne m'avez-vous pas entendue , monsieur ? lui dit-elle une seconde fois . Je vous ai dit qu'il y avait du feu dans mon arrêt . Du feu , comprenez-vous bien ? Et quoiqu'il y soit dit que mon corps n'y sera jeté qu'après ma mort , c'est toujours une grande infamie pour ma mémoire . On m'épargne la douleur d'être brûlée vive , et on me sauve par là , peut-être , une mort de désespoir ; mais la honte y est toujours , et c'est à la honte que je pense .

— Madame , lui dit le docteur , il est aussi indifférent pour votre salut que votre corps soit jeté au feu pour y être réduit en cendres , que mis en terre pour y être dévoré par les vers ; qu'il soit traîné sur la claie et jeté à la voirie , qu'embaumé avec les parfums d'Orient et déposé dans un riche tombeau . De quelque manière qu'il finisse , il ressuscitera au jour marqué , et s'il est désigné pour le ciel , il sortira plus glorieux de ses cendres que certain cadavre royal qui dort en ce moment dans un cercueil doré . Les obsèques sont pour ceux qui survivent , madame , et non pour ceux qui meurent .

En ce moment on entendit quelque bruit à la porte du chœur ; le docteur alla voir ce que c'était ;

un homme insistait pour entrer et luttait presque avec le bourreau. Le docteur s'approcha et demanda ce que c'était : c'était un sellier à qui madame de Brinvilliers avait acheté, avant son départ de la France, un carrosse dont elle lui avait payé une partie, et sur lequel elle lui redévait douze cents livres. Il apportait le billet qu'elle lui en avait fait, et sur lequel étaient inscrits fidèlement les différents à-comptes qu'elle lui avait donnés. Alors la marquise, ne sachant pas ce qui se passait, appela : le docteur et le bourreau allèrent à elle.

— Est-ce que l'on me vient déjà chercher ? dit-elle ; je suis mal préparée en ce moment ; mais, n'importe, je suis prête.

Le docteur la rassura et lui dit ce dont il s'agissait.

— Cet homme a raison, répondit-elle ; dites-lui, continua-t-elle en s'adressant au bourreau, que je donnerai ordre à cela autant que je le pourrai. Puis, voyant le bourreau s'éloigner :

— Monsieur, dit-elle au docteur, faut-il déjà partir ? On me ferait plaisir de me donner encore un peu de temps ; car si je suis prête, comme je le disais tout à l'heure, je ne suis pas préparée. Mon père, pardonnez-moi, ajouta-t-elle ; mais c'est cette question et cet arrêt qui m'ont toute bouleversée ; c'est ce feu qui est dedans qui brille éternellement à mes yeux comme celui de l'enfer. Si l'on m'avait

laissée avec vous tout ce temps, cela eût mieux valu pour mon salut.

— Madame, répondit le docteur, Dieu merci, nous avons probablement jusqu'à la nuit pour vous remettre et penser à ce qui vous reste à faire.

— Oh ! monsieur, dit-elle avec un sourire, ne croyez pas cela, et l'on n'aura pas tant d'égard pour une malheureuse condamnée au feu ; cela ne dépend pas de nous. Quand tout sera prêt, on viendra nous avertir qu'il est temps, et il faudra marcher.

— Madame, répliqua le docteur, je puis vous répondre qu'on vous accordera le loisir nécessaire.

— Non, non, dit-elle avec un accent saccadé et fiévreux, non, je ne veux pas faire attendre après moi. Quand le tombereau sera à la porte, on n'aura qu'à me le dire, et je descendrai.

— Madame, répondit le docteur, je ne vous retarderais pas si je vous voyais prête à paraître devant Dieu, car, dans votre situation, c'est un acte de piété de ne point demander de temps et de partir à l'heure venue ; mais tous ne sont pas si bien préparés qu'ils puissent faire comme le Christ, lequel quitta sa prière et réveilla ses apôtres, pour sortir du jardin et marcher au-devant de ses ennemis. Mais vous, en ce moment, vous êtes faible, et l'on viendrait pour vous chercher, que je m'opposerais à votre départ..

— Soyez tranquille, madame, le moment n'est point encore venu, dit, en passant sa tête près de l'autel, le bourreau, qui avait écouté la conversation, et qui, jugeant son témoignage irrécusable, voulait, autant qu'il était en lui, rassurer la marquise : rien ne presse, et nous pouvons *n'aller* encore que dans deux ou trois heures.

Cette assurance rendit un peu de calme à madame de Brinvilliers, et elle remercia le bourreau. Puis se retournant vers le docteur :

— Monsieur, dit-elle, voici un chapelet que je voudrais bien qui ne tombât point entre les mains de cet homme. Ce n'est point qu'il n'en puisse faire un bon usage ; car, malgré l'état qu'ils exercent, je crois, n'est-ce pas, que ces gens-là sont chrétiens comme nous ? Mais enfin j'aimerais mieux le laisser à quelque autre.

— Madame, répondit le docteur, voyez à qui vous souhaitez que je le donne, et je le rendrai comme vous me l'aurez marqué.

— Hélas ! monsieur, dit-elle, je n'ai personne à qui je le puisse donner qu'à ma sœur ; mais j'ai peur que, se souvenant de mon crime envers elle, elle n'ait horreur de toucher ce qui m'aura appartenu. Si elle n'en éprouvait pas de peine, ce me serait cependant une grande consolation que cette idée qu'elle le portera après ma mort, et que sa vue lui rappellera qu'elle doit prier pour moi ; mais après

ce qui s'est passé entre nous , ce chapelet ne lui représenterait sans doute qu'une mémoire odieuse. Mon Dieu ! mon Dieu ! je suis bien criminelle , et daignerez-vous me pardonner jamais ?

— Madame , répondit le docteur , je crois que vous vous trompez à l'égard de mademoiselle d'Aubray : vous avez pu voir par la lettre qu'elle vous a écrite les sentiments qu'elle a gardés pour vous , priez donc sur ce chapelet jusqu'à votre dernière heure. Priez sans relâche et sans distraction , comme il convient à une coupable qui se repente , et je vous réponds , madame , que je le remettrai moi-même , et qu'il sera bien reçu.

Et la marquise , qui depuis l'interrogatoire avait été constamment distraite , se remit , grâce à la patiente charité du docteur , à prier avec autant de ferveur qu'auparavant.

Elle pria ainsi jusqu'à sept heures. Au moment où elles sonnaient , le bourreau vint sans rien dire se placer debout devant elle ; elle comprit que le moment était venu , et saisissant le bras du docteur : — Encore un peu de temps , lui dit-elle , encore quelques instants , je vous prie.

— Madame , répondit le docteur en se levant , allons adorer le sang divin dans le sacrement , et le prier de vous ôter ce qui vous reste de tache et de péché , et vous obtiendrez ainsi le répit que vous désirez.

Alors le bourreau serra autour de ses mains les cordes qu'auparavant il avait laissées lâches et presque flottantes, et elle vint d'un pas assez ferme se mettre à genoux devant l'autel entre le chapelain de la Conciergerie et le docteur. Le chapelain était en surplice, et il entonna à voix haute le *Veni Creator*, le *Salve Regina*, et *Tantum ergo*. Ces prières finies, il lui donna la bénédiction du saint-sacrement, qu'elle reçut à genoux et la face contre terre. Puis, le bourreau marchant devant pour préparer une chemise, elle sortit de la chapelle, appuyée du côté gauche sur le docteur, et du côté droit sur le valet du bourreau. Ce fut à cette sortie qu'elle éprouva sa première confusion. Dix ou douze personnes l'attendaient; et comme elle se trouva tout à coup en face d'elles, elle fit un pas en arrière, et de ses mains, toutes liées qu'elles étaient, elle abattit le devant de sa coiffe et s'en couvrit à moitié le visage. Bientôt elle passa sous un guichet qui se referma derrière elle, de sorte qu'elle se retrouva seule entre deux guichets avec le docteur et le valet du bourreau; en ce moment, du mouvement violent qu'elle avait fait pour se cacher le visage, son chapelet se défila, et quelques grains tombèrent par terre. Cependant elle continuait d'avancer sans y faire attention; mais le docteur la rappela, puis, se baissant, il se mit à ramasser ces grains avec le valet du bourreau, qui, les rassemblant tous dans sa main, les

versa dans celle de la marquise. Alors le remerciant humblement de cette attention : — Monsieur , lui dit-elle , je sais que je ne possède plus rien en ce monde, que tout ce que j'ai sur moi vous appartient, que je ne puis rien donner que de votre agrément ; mais je vous prie de trouver bon qu'avant de mourir je donne ce chapelet à monsieur ; vous n'y perdrez pas beaucoup , car il n'est pas de prix, et je ne le lui remets que pour le faire passer aux mains de ma sœur. Consentez donc, monsieur, que j'en use ainsi, je vous supplie.

— Madame , répondit le valet , quoique ce soit l'usage que les habits des condamnés nous appartiennent , vous êtes la maîtresse de tout ce que vous avez , et quand la chose serait de plus grande valeur, vous pouvez en disposer à votre plaisir

Le docteur , qui lui donnait le bras , la sentit frissonner à cette galanterie du valet du bourreau , qui, de l'humeur hautaine dont était la marquise , devait être pour elle la chose la plus humiliante qui se puisse imaginer ; mais cependant ce mouvement , si elle l'éprouva , fut intérieur , et son visage n'en témoigna rien. En ce moment elle se trouva dans le vestibule de la Conciergerie , entre la cour et le premier guichet , où on la fit asseoir , afin de la mettre dans l'état où elle devait être pour l'amende honorable. Comme chaque pas qu'elle faisait alors la rapprochait de l'échafaud , chaque événement

l'inquiétait davantage. Elle se retourna donc avec angoisse, et vit le bourreau qui tenait une chemise à la main. En ce moment on ouvrit la porte du vestibule, et une cinquantaine de personnes entrèrent, parmi lesquelles étaient madame la comtesse de Soissons, madame du Refuge, mademoiselle de Scudéry, M. de Roquelaure et M. l'abbé de Chimay. A cette vue, la marquise devint rouge de honte, et se penchant vers le docteur :

— Monsieur, lui dit-elle, cet homme va-t-il donc me déshabiller une seconde fois, comme il a déjà fait dans la chambre de la question ? Tous ces apprêts sont bien cruels, et malgré moi me détournent de Dieu.

Le bourreau, si bas qu'elle eût parlé, entendit ces paroles et la rassura, lui disant qu'on ne lui ôterait rien et qu'on lui passerait la chemise par-dessus ses autres vêtements. Alors il s'approcha d'elle, et comme il était d'un côté et son valet de l'autre, la marquise, qui ne pouvait parler au docteur, lui exprimait, par ses regards, qu'elle éprouvait profondément tout ce qu'il y avait d'ignominieux dans sa situation ; puis, lorsqu'il lui eut passé la chemise, opération pour laquelle il fallut lui délier les mains, il lui releva sa cornette qu'elle avait abaissée, comme nous l'avons dit, la lui noua sous le cou, lui attacha de nouveau les mains avec une corde, lui en lia une au lieu de ceinture, et une autre encore autour du

cou ; puis , se mettant à genoux devant elle , il lui ôta ses mules et lui tira ses bas. Alors elle étendit sur le docteur ses bras liés.

— Oh ! monsieur , lui dit-elle , au nom de Dieu , vous voyez ce que l'on me fait ; daignez donc vous rapprocher de moi pour me consoler.

Le docteur se rapprocha aussitôt d'elle , lui soutenant la tête renversée sur sa poitrine , et voulut la réconforter ; mais elle , avec un ton de lamentation déchirant : Oh ! monsieur , dit-elle , jetant un regard sur tout ce monde qui la dévorait des yeux , ne voilà-t-il pas une étrange et barbare curiosité ?

— Madame , répondit le docteur les larmes aux yeux , ne regardez point l'empressement de ces personnes du côté de la barbarie et de la curiosité , quoique ce soit peut-être leur côté réel , mais regardez-les comme une honte que Dieu vous envoie en expiation de vos crimes. Dieu , qui était innocent , fut soumis à bien d'autres opprobres , et cependant il les subit avec joie ; car , ainsi que le dit Tertullien , « ce fut une victime qui ne s'engraissa que de la volupté des souffrances . »

Comme le docteur achevait ces paroles , le bourreau mit à la marquise la torche allumée entre les mains , afin qu'elle la portât ainsi jusqu'à Notre-Dame , où elle devait faire son amende honorable ; et comme elle était très-lourde , pesant deux livres , le docteur la soutint de la main droite , tandis que , pour

la seconde fois, le greffier lui lisait l'arrêt, que le docteur faisait tout ce qu'il pouvait pour l'empêcher d'entendre, lui parlant sans cesse de Dieu. Cependant elle pâlit si affreusement lorsque le greffier lui relut ces paroles : « Et ce fait, sera menée et conduite dans un tombereau, nu-pieds, la corde au cou, et tenant en ses mains une torche ardente du poids de deux livres, » que le docteur ne put avoir de doute, quelque peine qu'il se fut donnée, qu'elle les avait entendues. Ce fut bien pis encore lorsqu'elle arriva sur le seuil du vestibule, et qu'elle vit la grande foule de monde qui l'attendait dans la cour. Alors elle s'arrêta le visage tout en convulsions ; et s'appuyant sur elle-même comme si elle avait voulu enfoncer ses pieds en terre : Monsieur, dit-elle au docteur d'un air à la fois farouche et plaintif, monsieur, serait-il bien possible qu'après ce qui se passe à l'heure qu'il est, M. de Brinvilliers eût encore assez peu de cœur pour demeurer dans ce monde ?

— Madame, répondit le docteur, lorsque Notre-Seigneur fut prêt à quitter ses apôtres, il ne pria point Dieu de les enlever de la terre, mais d'empêcher qu'ils ne tombassent dans le vice. « Mon père, dit-il, je ne demande pas que vous les tiriez du monde, mais que vous les préserviez du mal. » Si donc, madame, vous demandez quelque chose à Dieu pour M. de Brinvilliers, que ce soit seulement qu'il le

maintienne dans sa grâce , s'il y est , et pour qu'il l'y mette , s'il n'y est pas.

Mais ces paroles furent impuissantes ; pour le moment la honte était trop grande et trop publique ; son visage se plissa , ses sourcils se froncèrent , ses yeux jetèrent des flammes , sa bouche se tordit , tout son air devint terrible , et le démon reparut un instant sous l'enveloppe qui le recouvrait. Ce fut pendant ce paroxysme , qui dura presque un quart d'heure , que Lebrun , qui était près d'elle , s'impressionna de son visage et en garda un tel souvenir , que , la nuit suivante , ne pouvant dormir et ayant sans cesse cette figure devant les yeux , il en fit le beau dessin qui est au Louvre , et en regard de ce dessin une tête de tigre , pour montrer que les traits principaux étaient les mêmes , et que l'une ressemblait à l'autre.

Ce retard dans la marche avait été occasionné par la grande foule qui encombrait la cour , et qui ne s'ouvrit que devant les archers qui vinrent à cheval fendre la presse. La marquise put alors sortir , et , pour que sa vue ne s'égarât point davantage sur tout ce monde , le docteur lui mit un crucifix à la main , lui ordonnant de ne pas le perdre des yeux. C'est ce qu'elle fit jusqu'à la porte de la rue , où l'attendait le tombereau ; là il lui fallut bien lever les yeux sur l'objet infâme qui se trouvait devant elle.

C'était un des plus petits tombereaux qui se

puissent voir , portant encore la trace de la boue et des pierres qu'il avait transportées , sans siège pour s'asseoir , et avec un peu de paille jetée au fond ; il était attelé d'un mauvais cheval , qui complétait merveilleusement l'ignominie de cet équipage.

Le bourreau la fit monter la première , ce qu'elle exécuta avec assez de force et de rapidité , comme pour fuir les regards qui l'entouraient , et elle se blottit , comme eût fait une bête fauve , à l'angle gauche , assise sur la paille , et tournée à reculons. Le docteur monta ensuite , et s'assit près d'elle , à l'angle droit ; puis le bourreau monta à son tour , ferma la planche de derrière et s'assit sur elle , allongeant ses jambes entre celles du docteur. Quant au valet , qui avait la charge de conduire le cheval , il s'assit sur la traverse de devant , dos à dos avec la marquise et le docteur , les pieds écartés et posés sur les deux brancards. Ce fut dans cette situation , qui fait comprendre comment madame de Sévigné , qui était sur le pont Notre-Dame avec *la bonne Des-cars* , ne vit qu'une cornette (1) , que la marquise se mit en marche pour Notre-Dame.

A peine le cortège avait-il fait quelques pas , que le visage de la marquise , qui avait repris un peu de tranquillité , se bouleversa de nouveau : ses yeux , qui étaient constamment restés fixés sur le crucifix ,

(1) Lettre LXIX.

lancèrent hors du tombereau deux regards de flamme, puis prirent aussitôt un caractère de trouble et d'égarement qui effraya le docteur, qui, reconnaissant que quelque chose lui faisait impression, et voulant maintenir son âme dans le calme, lui demanda ce qu'elle avait vu :

— Rien, monsieur, rien, dit-elle vivement et en ramenant ses regards sur le docteur; ce n'est rien.

— Mais, madame, lui dit-il, vous ne pouvez cependant démentir vos yeux, et il y a dans vos yeux, depuis un moment, un feu si étranger à celui de la charité, qu'il ne peut y être venu qu'à la vue de quelque objet fâcheux. Qu'est-ce que ce peut être? dites-le-moi, je vous prie, car vous m'avez promis de m'avertir de tout ce qui vous viendrait de tentation.

— Monsieur, répondit la marquise, je le ferai aussi, mais ce n'est rien. — Puis, tout à coup jetant les yeux sur le bourreau, qui, ainsi que nous l'avons dit, était en face du docteur : Monsieur, lui dit-elle vivement, monsieur, mettez-vous devant moi, je vous prie, et me cachez cet homme. — Et elle étendait ses deux mains liées vers un homme qui suivait le tombereau à cheval, repoussant de ce geste la torche, que le docteur retint, et le crucifix, qui tomba à terre. Le bourreau regarda derrière lui, puis se retourna de côté, comme elle l'en avait prié, lui faisant signe de la tête, et murmurant tout bas :

Oui, oui, j'entends bien ce que c'est. — Et comme le docteur insista :

— Monsieur, lui dit-elle, ce n'est rien qui mérite de vous être rapporté, et c'est une faiblesse à moi de ne pouvoir présentement soutenir la vue d'une personne qui m'a maltraitée. Cet homme que vous avez vu toucher le derrière du tombereau est Desgrais, qui m'a arrêtée à Liège, et m'a si fort maltraitée tout le long de la route, que je n'ai pu, en le revoyant, maîtriser le mouvement dont vous vous êtes aperçu.

— Madame, répondit le docteur, j'ai oui parler de lui, et vous-même m'en avez entretenu dans votre confession ; mais c'était un homme envoyé pour se saisir de vous et en répondre, chargé de grands ordres, qui avait raison de vous garder de près et de vous veiller avec rigueur ; et quand il vous aurait gardée plus sévèrement encore, il n'aurait exécuté que sa commission. Jésus-Christ, madame, ne pouvait regarder ses bourreaux que comme des ministres d'iniquité, qui servaient l'injustice, et qui y ajoutaient de leur chef toutes les cruautés qui leur venaient à l'esprit, et cependant, tout le long de la marche, il les vit avec patience et avec plaisir, et en mourant il pria pour eux.

Il se fit alors chez la marquise un rude combat, qui se refléta sur son visage, mais qui ne fut que d'un moment, et après une dernière contraction, il reprit sa surface calme et sereine ; puis :

— Monsieur, dit-elle, vous avez raison, et je me fais bien du tort par une pareille délicatesse : j'en demande pardon à Dieu, et vous prie de vous en souvenir sur l'échafaud, quand vous me donnerez l'absolution, ainsi que vous me l'avez promise, afin qu'elle tombe sur cela comme sur autre chose ; puis se tournant vers le bourreau : Monsieur, continua-t-elle, remettez-vous comme vous étiez d'abord, et que je voie M. Desgrais. — Le bourreau hésita à obéir, mais, sur un signe que lui fit le docteur, il reprit sa première place ; la marquise regarda quelque temps Desgrais d'un air doux, murmurant une prière en sa faveur, puis, ramenant les yeux sur le crucifix, elle se remit à prier pour elle-même : cela se passa devant l'église de Sainte-Geneviève des Ardents.

Cependant, si doucement qu'il marchât, le tombeau continuait d'avancer, et finit par se trouver sur la place de Notre-Dame. Alors les archers firent écarter le peuple qui l'encerbrait, et le tombeau poussa jusqu'aux marches, où il s'arrêta. Là le bourreau descendit, enleva la planche de derrière, prit la marquise dans ses bras et la déposa sur le pavé : le docteur descendit après elle, les pieds tout engourdis de la position gênée où il se tenait depuis la Conciergerie, monta les marches de l'église, et alla se placer derrière la marquise, qui se tenait debout sur le parvis, ayant un greffier à sa droite, le bourreau à sa gauche, et derrière elle une grande foule de per-

sonnes, qui étaient dans l'église, dont toutes les portes avaient été ouvertes. On la fit agenouiller, on lui donna la torche allumée, que, jusque-là, le docteur avait presque toujours portée. Puis le greffier lui lut l'amende honorable, qu'il tenait écrite sur un papier, et qu'elle commença à répéter après lui, mais si bas, que le bourreau lui dit d'une voix forte : *Dites comme monsieur, et répétez tout après lui. Plus haut ! plus haut ! — Et alors elle éleva la voix, et avec autant de fermeté que de dévotion, elle répeta la réparation suivante :*

‘ Je reconnaiss que, méchamment et par vengeance, j'ai empoisonné mon père et mes frères, et attenté à l'empoisonnement de ma sœur, pour avoir leurs biens, dont je demande pardon à Dieu, au roi et à la justice. ’

L'amende honorable finie, le bourreau la reprit dans ses bras et la reporta dans le tombereau sans plus lui donner la torche; le docteur monta près d'elle; chacun reprit la place qu'il avait auparavant, et le tombereau s'achemina vers la Grève. De ce moment, jusqu'à ce qu'elle arrivât à l'échafaud, elle ne quitta plus des yeux le crucifix, que le docteur tenait de la main gauche et lui présentait sans cesse, l'exhortant toujours par de pieuses paroles, essayant de la distraire des murmures terribles qui s'élevaient autour de la charrette, et dans lesquels il était facile de distinguer des malédictions.

Arrivé sur la place de Grève, le tombereau s'arrêta à quelque distance de l'échafaud ; alors le greffier, que l'on nommait M. Drouet, s'avanza à cheval, et s'adressant à la marquise : Madame, lui dit-il, n'avez-vous rien à dire de plus que vous n'avez dit ? car, si vous avez quelque déclaration à faire, MM. les douze commissaires sont là, en l'hôtel de ville, et tout prêts à la recevoir.

— Vous entendez, madame, reprit alors le docteur, nous voici au terme du voyage, et, Dieu merci ! la force ne vous a pas abandonnée dans la route : ne détruisez pas l'effet de tout ce que vous avez déjà souffert et de tout ce que vous avez à souffrir encore, en cachant ce que vous savez, si par hasard vous en savez plus que vous n'en avez dit :

— J'ai dit tout ce que je savais, répondit la marquise, et je ne puis dire autre chose.

— Répétez-le donc tout haut, répliqua le docteur, et que tout le monde l'entende.

Alors la marquise, de la plus forte voix qu'elle put prendre, répéta :

— J'ai dit tout ce que je savais, monsieur, et je ne puis dire autre chose.

Cette déclaration faite, on voulut faire approcher davantage le tombereau de l'échafaud ; mais la foule était si pressée, que le valet du bourreau ne pouvait se faire jour, malgré les coups de fouet qu'il donnait devant lui. Il fallut donc s'arrêter à quelques pas :

quant au bourreau , il était descendu et ajustait l'échelle.

Pendant cet instant d'horrible attente , la marquise regardait le docteur d'un air calme et reconnaissant , et comme elle sentit que le tombereau cessait de marcher :

— Monsieur , lui dit-elle , ce n'est point ici que nous devons nous séparer , et vous m'avez promis de ne point me quitter que je n'aie la tête coupée , j'espérez que vous me tiendrez parole .

— Oui , sans doute , répondit le docteur , je vous la tiendrai , madame , et ce ne sera que l'instant de votre mort qui sera celui de notre séparation : ne vous mettez donc point en peine de cela , car je ne vous abandonnerai point .

— J'attendais de vous cette grâce , reprit la marquise , et vous vous y étiez engagé trop solennellement pour que vous eussiez , je le sais , l'idée même d'y manquer . Vous serez , s'il vous plaît , sur l'échafaud avec moi et près de moi ; et maintenant , monsieur , comme il faut que je prévienne le dernier adieu , et que la quantité de choses que j'aurai à faire sur l'échafaud pourrait m'en distraire , permettez que de ce moment je vous remercie ; car , si je me sens bien disposée à subir la sentence des juges de la terre et à écouter celle du juge du ciel , je dois tout cela à vos soins , monsieur , je le reconnaïs hautement : il ne me reste donc qu'à vous faire excuse de

la peine que je vous ai donnée, et je vous en demande pardon. — Et comme les larmes coupaient la voix du docteur et qu'il ne pouvait répondre : N'est-ce pas que vous m'excusez bien ? répéta-t-elle. — A ces mots, le docteur voulut la rassurer ; mais, sentant que, s'il ouvrait la bouche, il éclaterait en sanglots, il continua de garder le silence ; ce que voyant la marquise, elle reprit une troisième fois : Je vous supplie, monsieur, de me pardonner, et de ne pas regretter le temps que vous avez passé près de moi : vous direz sur l'échafaud un *De profundis* au moment de ma mort, et demain une messe pour moi : vous me le promettez, n'est-ce pas ?

— Oui, madame, dit le docteur d'une voix entrecoupée, oui, qui, soyez tranquille, je ferai ce que vous m'ordonnerez.

En ce moment, le bourreau ôta la planche et tira la marquise du tombereau, et comme il fit quelques pas avec elle vers l'échafaud, et que tous les yeux se tournèrent de leur côté, le docteur put pleurer un instant dans son mouchoir sans que personne s'en aperçût ; mais, comme il s'essuyait les yeux, le valet du bourreau lui tendit la main pour l'aider à descendre. Pendant ce temps, la marquise montait à l'échelle, conduite par le bourreau, et lorsqu'elle fut arrivée sur la plate-forme, il la fit mettre à genoux devant une bûche qui était couchée en travers ; alors le docteur, qui avait monté l'échelle d'un pas moins

ferme qu'elle , vint s'agenouiller à ses côtés , mais tourné d'une autre façon qu'elle , afin de lui parler à l'oreille , c'est-à-dire que la marquise regardait la rivière et le docteur l'hôtel de ville. A peine furent-ils dans cette position , que le bourreau décoiffa la patiente et lui coupa les cheveux par derrière et aux deux côtés , lui faisant tourner et retourner la tête , quelquefois même assez rudement ; et quoique cette toilette horrible durât près d'une demi-heure , elle ne fit pas entendre une plainte et ne donna d'autres signes de douleur que de laisser échapper de grosses larmes silencieuses. Les cheveux coupés , il lui déchira , pour lui découvrir les épaules , le haut de la chemise qu'il lui avait passée par-dessus ses habits en sortant de la Conciergerie. Enfin il lui banda les yeux , et , lui relevant le menton avec la main , il lui ordonna de se tenir la tête droite : elle obéit à tout sans aucune résistance , écoutant toujours ce que lui disait le docteur , et répétant de temps en temps ses paroles , lorsqu'elles étaient appropriées à sa situation. Pendant ce temps , le bourreau , sur le derrière de l'échafaud , contre lequel était dressé le bûcher , jetait de temps en temps les yeux sur son manteau , des plis duquel on voyait sortir la poignée d'un long sabre droit , qu'il avait eu la précaution de cacher ainsi pour que madame de Brinvilliers ne le vit pas en montant sur l'échafaud ; et comme , après avoir donné l'absolution à la marquise , le docteur , en

tournant la tête, vit que le bourreau n'était pas encore armé, il lui dit ces paroles en forme de prière, qu'elle répéta après lui : « Jésus, fils de David et de Marie, ayez pitié de moi ; Marie, fille de David et mère de Jésus, priez pour moi ; mon Dieu, j'abandonne mon corps, qui n'est que poussière, et le laisse aux hommes pour le brûler, le réduire en cendres et en disposer comme il leur plaira, avec une ferme foi que vous le ferez ressusciter un jour, et que vous le réunirez à mon âme : je ne suis en peine que d'elle ; agréez, mon Dieu, que je la remette à vous, faites-la entrer dans votre repos, et recevez-la dans votre sein, afin qu'elle remonte à la source dont elle est descendue ; elle part de vous, qu'elle retourne à vous ; elle est sortie de vous, qu'elle rentre en vous ; vous en êtes l'origine et le principe, soyez, ô mon Dieu, le centre et la fin ! »

La marquise achevait ce mot, lorsque le docteur entendit un coup sourd, comme celui d'un coup de couperet, qui se donnerait pour trancher de la chair sur un billot : au même instant la parole cessa. Le couteau avait passé si vite, que le docteur n'en avait pas même vu passer l'éclair : il s'arrêta lui-même, les cheveux hérissés et la sueur sur le front ; car, ne voyant point tomber la tête, il crut que le bourreau avait manqué son coup et qu'il allait être obligé de recommencer ; mais cette crainte fut courte, car presque au même instant la tête s'inclina vers le

côté gauche, glissa sur l'épaule, et de l'épaule roula en arrière, tandis que le corps tombait en avant sur la bûche placée en travers ; soulevé de manière à ce que les spectateurs vissent le cou tranché et sanguinolent : au même instant, et ainsi qu'il le lui avait promis, le docteur lui dit un *De profundis*.

Lorsque le docteur eut fini sa prière, il leva la tête et vit devant lui le bourreau qui s'essuyait le visage.

— Eh bien ! monsieur, dit-il au docteur, n'est-ce point là un bon coup ? Je me recommande toujours à Dieu en ces occasions-là, et il m'a toujours assisté : il y a plusieurs jours que cette dame m'inquiétait ; mais j'ai fait dire six messes, et je me suis senti le cœur et la main rassurés. — A ces mots, il chercha sous son manteau une bouteille qu'il avait apportée sur l'échafaud, en but un coup ; puis, prenant sous un bras le corps tout habillé comme il était, et de l'autre main la tête, dont les yeux étaient restés bandés, il jeta l'un et l'autre sur le bûcher, auquel son valet mit aussitôt le feu.

« Le lendemain, dit madame de Sévigné, on cherchait les os de la marquise de Brinvilliers, parce que le peuple disait qu'elle était sainte. »

En 1814, M. d'Offemont, père du propriétaire actuel du château où la marquise de Brinvilliers empoisonna M. d'Aubray, effrayé de l'approche des troupes alliées, pratiqua dans une des tourelles plu-

sieurs cachettes où il enferma l'argenterie et les autres objets précieux qui se trouvaient dans cette campagne au milieu de la forêt de Laigue. Les troupes étrangères passèrent et repassèrent à Offemont, et, après trois mois d'occupation, se retirèrent au delà de la frontière.

On se hasarda alors à tirer de leurs cachettes les différents objets qui y avaient été enfermés, et comme on sondait les murs, de peur d'oublier quelque chose, une des parois rendit un son creux, qui indiqua une cavité jusqu'alors inconnue. La muraille fut attaquée à coups de leviers et de pioches, et plusieurs pierres étant tombées, démasquèrent un grand cabinet en forme de laboratoire, dans lequel on retrouva des fourneaux, des instruments de chimie, plusieurs fioles hermétiquement bouchées et contenant encore une eau inconnue, et enfin quatre paquets de poudre de différentes couleurs. Malheureusement ceux qui firent cette découverte y attachèrent trop ou trop peu d'importance, et, au lieu de soumettre ces différents ingrédients à l'investigation de la science moderne, ils firent disparaître avec grand soin paquets et bouteilles, effrayés eux-mêmes des substances mortelles que probablement ils renfermaient.

Ainsi fut perdue cette étrange et probablement dernière occasion de reconnaître et d'analyser les substances dont se composaient les poisons de Sainte-Croix et de la marquise de Brinvilliers.

KARL LUDWIG SAND.

1819.

Ce fut le 22 mars 1819, vers les neuf heures du matin, qu'un jeune homme de vingt-trois à vingt-quatre ans à peu près, vêtu du costume des étudiants allemands, qui se compose d'une redingote courte, avec des brandebourgs de soie, d'un pantalon collant et de bottes venant au-dessous du mollet, s'arrêta sur une petite hauteur située aux trois quarts du chemin de Kaiserthal à Manheim, et du haut de laquelle on découvre cette dernière ville, s'élevant calme et heureuse au milieu des jardins, qui furent autrefois des remparts, et qui l'enveloppent et la pressent aujourd'hui comme une ceinture de feuillage et de fleurs. Arrivé là, il souleva sa casquette,

au-dessus de la visière de laquelle s'entrelaçaient trois feuilles de chêne brodées en argent, et découvrant son front, il demeura un instant tête nue pour recevoir l'air frais qui montait de la vallée du Necker. Au premier moment, ses traits irréguliers faisaient une impression étrange; mais bientôt, grâce à la pâleur de son visage fortement creusé par la petite-vérole, à la douceur infinie de ses yeux, et au cadre élégant de sa longue et flottante chevelure noire admirablement plantée sur un front large et élevé, on éprouvait pour lui une de ces sympathies tristes et irraisonnées auxquelles on cède sans même penser à leur résister. Quoiqu'il fût de bonne heure encore, il paraissait avoir fait déjà une assez longue route; car ses bottes étaient couvertes de poussière; mais sans doute il était près d'atteindre à sa destination, car laissant tomber sa casquette, et accrochant à sa ceinture la longue pipe, amie inséparable du Bursch allemand, il tira un petit agenda de sa poche et écrivit dessus avec un crayon: — Parti de Wanheim à cinq heures du matin, arrivé en vue de Manheim à neuf heures un quart. Dieu me soit en aide! Puis, remettant son agenda dans sa poche, il resta un instant immobile, remuant les lèvres comme s'il eût fait une prière mentale, ramassa sa casquette, et reprit d'un pas ferme sa route vers Manheim.

Ce jeune étudiant était Karl Ludwig Sand, qui

arrivait de léna par le chemin de Francfort et de Darmstadt, pour assassiner Kotzebue.

Maintenant, comme nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs une de ces actions terribles pour l'appréciation desquelles il n'est point d'autre juge réel que la conscience, il faut qu'ils nous permettent de leur faire connaître entièrement celui-là que les rois ont regardé comme un assassin, les juges comme un illuminé, et la jeune Allemagne comme un martyr.

Charles-Louis Sand naquit le 5 octobre 1795, à Wonsiedel, dans les montagnes de Fichtel : il était le plus jeune fils de Godefroy-Christophe Sand, premier président et conseiller de justice du roi de Prusse, et de Dorothée-Jeanne-Wilhelmine Schapf, sa femme. Outre deux frères ainés, George, qui embrassa la carrière du commerce à Saint-Gall, et Fritz, qui fut avocat à la cour d'appel de Berlin, il avait une sœur ainée, que l'on nommait Caroline et une sœur cadette que l'on appelait Julie.

Encore au berceau, il avait été attaqué d'une petite-vérole de la plus maligne espèce. Le virus, répandu par tout son corps, avait mis ses côtes à nu, et presque dévoré son crâne. Pendant plusieurs mois il demeura entre la vie et la mort ; enfin la vie l'emporta.

Néanmoins il resta faible et maladif jusqu'à sa septième année, époque à laquelle une fièvre céré-

brale l'atteignit et mit de nouveau ses jours en danger. Par compensation, au reste, cette fièvre, en le quittant, parut avoir emporté avec elle tous les vestiges de sa première maladie.

Dès ce moment, sa santé et ses forces semblaient vaincu ; mais, pendant ces deux longues maladies, son instruction était restée fort arriérée, et ce ne fut qu'à l'âge de huit ans qu'il put commencer ses propres études ; encore, comme les souffrances physiques avaient retardé le développement de ses qualités intellectuelles, lui fallut-il tout d'abord une application deux fois plus grande qu'aux autres pour arriver au même résultat.

En voyant les efforts que, tout enfant, le jeune Sand faisait pour vaincre les défauts de son organisation, le professeur Salfranck, homme de savoir et de distinction, recteur du gymnase de Hof, le prit en si grande amitié, qu'ayant été nommé plus tard directeur du gymnase de Regensbourg, il ne put se séparer de son élève et l'emmena avec lui. Ce fut dans cette ville et à l'âge de onze ans qu'il donna la première preuve de son courage et de son humanité. Un jour, étant en promenade avec ses jeunes amis, il entendit appeler au secours, il courut aux cris ; un petit garçon de huit à neuf ans venait de tomber dans un étang. Aussitôt Sand, sans faire attention à ses beaux habits de fête, auxquels il tenait cependant beaucoup, se précipita dans l'eau, et après des

efforts inouïs pour un enfant de son âge, il parvint à tirer à bord celui qui se noyait.

A l'âge de douze ou treize ans, Sand, devenu plus leste, plus adroit et plus déterminé que beaucoup qui étaient plus âgés que lui, s'amusait souvent à livrer bataille aux jeunes garçons de la ville et des villages voisins. Le théâtre de ces combats d'enfants, pâle et innocent simulacre des grandes batailles qui, à cette époque, ensanglantaient l'Allemagne, était ordinairement une plaine qui s'étend de la ville de Wonsiedel à la montagne Sainte-Catherine, au sommet de laquelle s'élèvent des ruines, et parmi ces ruines une tour parfaitement conservée. Sand, qui était un des soldats les plus ardents, voyant que son parti avait été plusieurs fois battu à cause de sa faiblesse numérique, résolut, pour obvier à cet inconvénient, de fortifier la tour Sainte-Catherine, et de s'y retirer à la prochaine bataille, si le sort lui était contraire. Il communiqua à ses camarades ce projet, qui fut reçu avec enthousiasme. En conséquence on passa une semaine à amasser dans la tour tous les moyens de défense possibles et à réparer les portes et les escaliers. Ces préparatifs furent faits avec tant de secret, que l'armée ennemie n'en eut aucune connaissance.

Le dimanche vint ; les jours de congé étaient les jours de bataille. Soit honte d'avoir été battu la dernière fois, soit toute autre cause, le parti auquel

appartenait Sand se trouva encore plus faible que de coutume. Cependant , rassuré sur ses moyens de retraite , il n'en accepta pas moins le combat. Le choc ne fut pas long ; l'un des deux partis était trop inférieur en nombre pour résister longtemps ; aussi commença-t-il à se retirer, dans le meilleur ordre qu'il lui fut possible de conserver , vers la tour Sainte - Catherine , où il parvint sans être trop entamé. Arrivés-là, quelques-uns montèrent aussitôt sur les terrasses , et tandis que les autres se défendaient au bas de la muraille , commencèrent à faire pleuvoir les pierres et les cailloux sur les vainqueurs. Ceux-ci , étonnés de ce nouveau moyen de défense adopté pour la première fois , reculèrent de quelques pas ; le reste de la troupe profita de ce moment pour rentrer dans la forteresse et fermer la porte.

L'étonnement fut grand de la part des assiégeants : ils avaient toujours vu cette porte hors de service , et voilà que tout à coup elle leur opposait une résistance qui mettait les assiégés à l'abri de leurs coups. Trois ou quatre se détachèrent pour chercher des instruments à l'aide desquels ils pussent la briser ; pendant ce temps le reste de l'armée ennemie tint la garnison bloquée.

Au bout d'une demi-heure les envoyés revinrent non-seulement avec des leviers et des pioches , mais encore avec un renfort considérable composé des jeunes gens du village où ils avaient été demander.

des instruments de siège. Alors l'assaut commença ; Sand et ses compagnons se défendirent en désespérés ; mais il fut bientôt évident que, s'il ne lui arrivait du secours, la garnison serait forcée de capituler. On proposa de tirer au sort et de détacher un des assiégés, qui, au mépris du péril, sortirait de la tour, traverserait comme il pourrait l'armée ennemie, et irait faire un appel aux autres jeunes gens de Wonsiedel qui étaient lâchement restés chez eux. Le récit du péril où se trouvaient leurs camarades, la honte d'une reddition qui tomberait sur tous, devait évidemment triompher de leur paresse, et les déterminer à faire une diversion qui permettrait à la garnison de tenter une sortie. Cet avis fut adopté ; mais, au lieu de laisser la décision au hasard, Sand se proposa pour cette mission. Comme chacun connaissait son courage, son adresse et sa légèreté, la proposition fut acceptée d'un consentement unanime, et le nouveau Decius se prépara à accomplir son dévouement.

La chose n'était point sans danger : il n'y avait que deux moyens de sortie ; l'un par la porte, et l'on tombait évidemment entre les mains des ennemis ; l'autre, en sautant du haut en bas d'une terrasse trop élevée pour que les assiégeants eussent songé à la garder. Sand, sans balancer un instant, alla à la terrasse ; là, toujours religieux, jusque dans ses plaisirs d'enfant, il fit une courte prière, puis, sans

crainte, sans hésitation, avec une confiance presque providentielle, il sauta de la terrasse à terre : l'espace était de vingt-deux pieds.

Sand s'élança aussitôt vers Wonsiedel, et y parvint, quoique les ennemis eussent dépêché après lui leurs meilleurs coureurs. Alors les assiégés, voyant le succès de leur entreprise, reprisent courage et réupirent leurs efforts contre les assiégeants, attendant tout de l'éloquence de Sand, à qui cette éloquence donnait un grand empire sur ses jeunes compagnons. En effet, au bout d'une demi-heure on le vit reparaitre à la tête d'une trentaine d'enfants de son âge armés de frondes et d'arbalètes. Les assiégeants, sur le point d'être attaqués par devant et par derrière, comprirent le désavantage de leur position, et se retirèrent. La victoire resta au parti de Sand ; quant à lui, il eut tous les honneurs de la journée.

Nous avons raconté en détail cette anecdote, pour faire comprendre à nos lecteurs, par le caractère de l'enfant, quel serait plus tard celui de l'homme. Au reste, nous allons le voir se développer, toujours calme et supérieur, au milieu des petits comme des grands événements.

Vers le même temps, Sand échappa presque miraculeusement à deux dangers. Un jour, une auge pleine de plâtre tomba d'un échafaudage et se brisa à ses pieds. Un autre jour, le prince de Cobourg

qui, pendant que le roi de Prusse était aux bains d'Alexandre, logeait chez les parents de Sand, rentrant au grand galop de quatre chevaux, surprit le jeune Karl sous une grande porte ; il n'y avait pas moyen de fuir ni à droite ni à gauche, sans courir le risque d'être écrasé entre le mur et les roues, le cocher, emporté, ne pouvait pas retenir son attelage ; Sand se jeta à plat ventre, et la voiture lui passa sur le corps sans que ni les chevaux ni les roues lui eussent fait une seule égratignure.

Dès ce moment, beaucoup le regardèrent comme prédestiné, et dirent que la main de Dieu était sur lui.

Cependant les événements politiques se développaient autour de l'enfant, que leur gravité faisait jeune homme avant l'âge. Napoléon pesait sur l'Allemagne comme un autre Sennachérib. Staps avait voulu jouer le rôle de Mucius Scevola et était mort martyr.

Sand était alors à Hof, et faisait partie du gymnase de son bon professeur Salfranck. Il apprit que celui qu'il regardait comme l'antechrist devait venir passer une revue dans cette ville : il la quitta aussitôt et revint chez ses parents. Ceux-ci lui demandèrent pour quelle cause il avait quitté le gymnase : — Parce que, répondit-il, je n'aurais pu me trouver dans la même ville que Napoléon sans essayer de le tuer, et que je ne me sens pas encore la main assez ferme pour cela.

Cela se passait en 1809 : Sand avait quatorze ans.

La paix, signée le 15 octobre, donna quelque relâche à l'Allemagne, et permit au jeune fanatique de reprendre ses études sans être distrait par ses préoccupations politiques : il en était encore occupé en 1811, lorsqu'il apprit que le gymnase était dissous et remplacé par une école primaire. Le recteur Salfranck y restait attaché comme professeur ; mais au lieu de mille florins que lui rapportait son ancienne place, la nouvelle n'en valait plus que cinq cents. Karl ne pouvait plus rester dans une école primaire, où il n'aurait pu continuer son éducation : il écrivit à sa mère pour lui annoncer cet événement et lui dire avec quelle égalité d'esprit le vieux philosophe allemand l'avait supporté : voici la réponse de la mère de Sand ; elle suffira pour faire connaître cette femme, dont le cœur puissant ne se démentit jamais au milieu des plus vives douleurs ; cette réponse est empreinte du mysticisme allemand dont nous n'avons en France aucune idée.

« Mon cher Karl,

« Tu ne pouvais me donner une nouvelle plus douloureuse que celle de l'événement qui vient d'accabler ton professeur et ton père adoptif : cependant, si terrible qu'il soit, il s'y résignera, n'en doute point, pour donner à la vertu de ses élèves un grand exemple de la soumission que tout sujet doit au roi

que Dieu lui a imposé. Au reste, sois bien convaincu qu'il n'y a au monde d'autre politique droite et bien calculée que celle qui ressort de cet ancien précepte : — Respecte Dieu, sois juste, et ne crains personne.

« Et pense aussi que là où l'injustice est criante contre les justes, la voix publique se fait entendre et relève ceux qui sont accablés.

« Mais si, contre toute probabilité, cela n'arrivait point ainsi ; si Dieu imposait à la haute vertu de notre ami cette sublime épreuve, que le monde le méconnaît, et que la Providence se fît à ce point sa créancière, elle a aussi pour ce cas, crois-moi, de suprêmes dédommagements : toutes les choses et tous les événements qui agissent autour de nous et sur nous ne sont que des machines qu'une main plus haute met en mouvement, afin de compléter notre éducation pour un meilleur monde, dans lequel seulement nous prendrons notre véritable place. Applique-toi donc, mon cher enfant, à veiller sur toi sans cesse et toujours, afin que tu ne prennes pas de grandes et belles actions isolées pour une vertu réelle ; et que tu sois prêt à faire à chaque instant tout ce que ton devoir demande de toi. Au fond, vois-tu, rien n'est grand, rien n'est petit, quand on regarde les choses isolées les unes des autres, et l'ensemble seul produit l'unité du mal ou du bien.

« D'ailleurs, Dieu n'envoie l'épreuve qu'au cœur où il a mis la force, et la manière dont tu me dis

que ton professeur a supporté le malheur qui lui arrive est une nouvelle preuve de cette grande et éternelle vérité. Tu prendras modèle de lui, mon cher enfant, et s'il te faut quitter Hof pour Bamberg, tu t'y résigneras avec courage : il y a trois éducations pour l'homme : celle qu'il reçoit de ses parents, celle que lui imposent les circonstances, et enfin celle qu'il se fait à lui-même : si ce malheur arrivait, demande à Dieu de compléter dignement toi-même cette dernière éducation, la plus importante de toutes.

« Je te donnerai pour exemple la vie et la conduite de mon père, dont tu as peu entendu parler, car il était déjà mort lorsque tu naquis, mais dont l'esprit et la ressemblance revivent en toi seul, parmi tous tes frères et tes sœurs. Le malheureux incendie qui réduisit sa ville natale en cendres anéantit sa fortune et celle de ses parents ; le chagrin d'avoir tout perdu, car la flamme s'était déclarée dans une maison voisine de la sienne, coûta la vie à son père ; et tandis que sa mère, étendue depuis six ans sur un lit de douleur où la retenaient d'horribles convulsions, nourrissait, dans les intervalles de ses souffrances, trois petites filles du travail de ses mains, il entra comme simple commis dans une des plus grandes maisons de commerce d'Augsbourg, où son caractère vif et cependant égal fut le bienvenu ; il y apprit un état pour lequel cependant il n'était point né, et revint dans la maison natale, avec un

œur pur et sans tache , pour y être le soutien de sa mère et de ses sœurs.

« L'homme peut beaucoup lorsqu'il veut faire beaucoup : joins tes efforts à mes prières, et remets le reste entre les mains de Dieu. »

La prédiction de la puritaine s'accomplit : peu de temps après , le recteur Salfranck fut nommé professeur à Richembourg , où Sand le suivit : c'est là que les événements de 1813 viennent le chercher. Au mois de mars il écrit à sa mère :

« C'est à peine, chère mère, si je puis vous exprimer combien je commence maintenant à être calme et heureux , depuis qu'il m'est permis de croire à l'affranchissement de ma patrie , que j'entends dire de tout côté devoir être si prochain, de cette patrie que , dans ma confiance en Dieu , je vois d'avance libre et puissante , de cette patrie enfin pour le bonheur de laquelle j'accepterais les plus grands maux et même la mort. Prenez de la force pour cette crise. Si par hasard elle atteignait notre bonne province , élévez vos yeux vers le Tout-Puissant, puis reportez-les vers la belle et riche nature. La bonté de Dieu , qui a sauvé et protégé tant d'hommes pendant la guerre désastreuse de trente ans , peut et veut encore aujourd'hui ce qu'elle put et voulut alors. Quant à moi , je crois et j'espère. »

Leipzig vint justifier les pressentiments de Sand : puis 1814 arriva , et il crut l'Allemagne libre.

Le 10 décembre de cette même année , il quittait Richembourg avec ce témoignage de ses professeurs :

« Karl Sand est du petit nombre de ces jeunes gens élus qui se distinguent à la fois par les dons de l'esprit et les facultés de l'âme : en application et en travail il dépasse tous ses condisciples, ce qui explique ses progrès rapides dans toutes les sciences philosophiques et philologiques : seulement, dans les mathématiques, il aurait encore quelques études à faire. Les plus tendres vœux de ses professeurs le suivent à son départ.

Richembourg , 15 septembre 1814.

J.-A. KEYN ,

Recteur et professeur de première classe.

Mais c'étaient véritablement les parents et surtout la mère de Sand qui avaient préparé cette terre fertile , où les professeurs avaient semé la science : Sand le savait bien , car au moment de partir pour l'université de Tübingen , où il allait achever les études théologiques nécessaires à l'état de pasteur qu'il voulait embrasser , il leur écrivait :

« Je vous avoue que je vous dois, ainsi que tous mes frères et sœurs , cette belle et grande partie de mon éducation dont j'ai vu manquer la plupart de ceux qui

m'entouraient. Le ciel seul peut vous en récompenser, par la conviction d'avoir rempli vos devoirs de parents d'une manière si noble et si grande parmi tant d'autres. »

Après avoir fait une visite à son frère à Saint-Gall, Sand arriva à Tübingen, où la réputation d'Eschenmaier l'avait surtout attiré ; il passa cet hiver tranquille et sans qu'il lui arrivât d'autre événement que de se faire recevoir d'une association de Burschen, appelée *la Teutonia* : puis, la fête de Pâques de 1815 arriva, et avec elle la terrible nouvelle que Napoléon était débarqué au golfe Juan. Aussitôt toute la jeunesse allemande en état de porter les armes se réunit de nouveau sous les drapeaux de 1813 et de 1814 : Sand suivit l'exemple général ; seulement, l'action qui fut chez les autres un effet de l'enthousiasme, fut chez lui le résultat d'une résolution calme et réfléchie.

A cette occasion il écrivait à Wonsiedel :

« 22 avril 1813.

« Mes chers parents, jusqu'à présent vous m'avez trouvé soumis à vos leçons paternelles et au conseil de mes excellents professeurs : jusqu'à présent je me suis efforcé de me rendre digne de l'éducation que Dieu m'a envoyée par vous, et je me suis appliqué à être capable de répandre sur ma patrie la parole du Seigneur ; c'est pourquoi je puis aujourd'hui vous faire sincèrement part du parti que j'ai pris, certain

que comme parents tendres et affectueux vous vous tranquilliserez, et que comme parents allemands et patriotes, vous louerez plutôt ma résolution que vous ne chercherez à m'en détourner.

« La patrie appelle encore une fois à son aide, et cette fois, cet appel s'adresse à moi aussi, car maintenant j'ai le courage et la force. Il me fallut un grand combat intérieur, croyez-moi, pour que je m'abstînse, lorsqu'en 1813 elle fit entendre son premier cri, et la conviction seule que des milliers d'autres combattaient et triomphaient alors pour le bien-être de l'Allemagne, tandis qu'il fallait que je vécusse, moi, pour l'état paisible auquel j'étais destiné, put me retenir. Maintenant il s'agit de conserver la liberté nouvellement rétablie, et qui en quelques lieux déjà a porté de si riches moissons. Le Seigneur tout puissant et miséricordieux nous réserve encore cette grande épreuve, qui sera certainement la dernière : c'est donc à nous de montrer que nous sommes dignes du don suprême qu'il nous a fait, et que nous sommes capables de le maintenir avec force et avec fermeté.

« Le danger de la patrie n'a jamais été si grand qu'à cette heure, c'est pourquoi, parmi la jeunesse allemande, les forts doivent soutenir les chancelants, afin que tous se lèvent ensemble. Déjà nos braves frères du nord se rassemblent de toutes parts sous leurs drapeaux ; les états wurtembourgeois pro-

clament une levée en masse, et de tous côtés des volontaires arrivent, qui demandent à mourir pour la patrie. Moi aussi je considère comme un devoir de combattre pour mon pays, et pour tous les chers que j'aime. Si je n'étais pas profondément convaincu de cette vérité, je ne vous serais point part de ma résolution : mais j'ai une famille au cœur véritablement allemand, et qui me considérerait comme un lâche et comme un fils indigne, si je ne suivais pas cette impulsion. Je sens certainement la grandeur de mon sacrifice : il m'en coûte, croyez-moi, de quitter mes belles études, pour aller me mettre sous les ordres de gens grossiers et sans éducation, mais ce sacrifice augmente encore mon courage à aller assurer la liberté de mes frères; d'ailleurs, cette liberté assurée, si Dieu veut bien le permettre, je reviendrai leur rapporter sa parole.

« Je prends donc pour un temps congé de vous, mes bien dignes parents, de mes frères, de mes sœurs, et de tous ceux qui me sont chers. Comme, après une mûre délibération, ce qui me paraît le plus convenable est de servir avec les Bavarois, je vais me faire recevoir, pour tout le temps que durera la guerre, dans une compagnie de tirailleurs de cette nation. Adieu donc, vivez heureux; tout éloigné que je serai de vous, je suivrai vos pieuses exhortations. Dans cette nouvelle voie, je resterai, je l'espère, pur devant Dieu, et je tâcherai toujours de marcher

dans le sentier qui élève au-dessus des choses de la terre et conduit à celles du ciel, et peut-être, dans cette carrière, la haute volupté de sauver quelques âmes de leur chute m'est-elle réservée.

« Sans cesse votre chère image m'entourera ; sans cesse je veux avoir le Seigneur devant les yeux et dans le cœur, afin de pouvoir soutenir avec joie les peines et les fatigues de cette guerre sainte. Comprenez-moi dans vos prières ; Dieu vous enverra l'espérance de temps meilleurs pour vous aider à supporter ce malheureux temps où nous sommes. Nous ne pouvons nous revoir bientôt que si nous sommes vainqueurs, et si nous étions vaincus (ce dont Dieu nous garde !), alors ma dernière volonté, que je vous prie, que je vous conjure d'accomplir, ma dernière et suprême volonté serait que vous, mes chers et dignes parents allemands, quittassiez un pays esclave pour quelque autre qui ne serait point encore sous le joug.

« Mais pourquoi nous faire ainsi le cœur triste les uns aux autres ? N'avons-nous pas la cause juste et sainte, et Dieu n'est-il pas juste et saint ? Comment donc ne serions-nous pas vainqueurs ? Vous voyez que quelquefois je doute; ainsi, dans vos lettres, que j'attends avec impatience, ayez pitié de moi et n'effrayez pas mon âme, car, dans tous les cas, nous nous retrouverons toujours dans une autre patrie, et celle-là serait libre et heureuse.

« Je suis, jusqu'à la mort, votre fils soumis et reconnaissant,

« KARL SAND. »

Ces deux vers de Koerner étaient écrits en *post scriptum* :

Peut-être verrons-nous au-dessus des cadavres ennemis
Apparaître l'étoile de la liberté.

Ce fut avec cet adieu à ses parents, et les poésies de Koerner à la bouche, que Sand abandonna ses livres, et le 10 mai, nous le retrouvons armé parmi les chasseurs volontaires enrôlés sous le commandement du major Falkenhausen, qui était alors à Manheim ; il y retrouva son second frère, qui l'y avait déjà précédé, et ils y apprirent ensemble tous les exercices du soldat.

Quoique Sand ne fût point habitué à de grandes fatigues corporelles, il supporta celles de la campagne avec une merveilleuse force, refusant tous les allégements que ses supérieurs cherchaient à lui offrir ; car il voulait qu'aucun ne le surpassât dans la peine qu'il prenait pour le bien du pays. Pendant toute la route il partagea fraternellement ce qu'il possédait avec ses camarades, venant en aide à ceux qui étaient plus faibles que lui en portant leur bagage, et prêtre et soldat à la fois, les soutenant de la parole, quand il était impuissant à autre chose.

Le 18 juin, à huit heures du soir, il arrivait sur

le champ de bataille de Waterloo. Le 14 juillet il entrait à Paris.

Le 18 décembre 1815, Karl Sand et son frère étaient de retour à Wonsiedel, à la grande joie de leur famille. Il passa près d'elle les fêtes de Noël et la fin de l'année ; mais l'ardeur qu'il avait pour sa nouvelle vocation ne lui permit pas d'y demeurer plus longtemps, et le 7 janvier il arriva à Erlangen.

Ce fut alors que, pour rattraper le temps perdu, il résolut d'assujettir sa journée à des règles fixes et uniformes, et d'écrire chaque soir ce qu'il avait fait depuis le matin. C'est à l'aide de ce journal que nous pourrons suivre le jeune enthousiaste, non-seulement dans toutes les actions de sa vie, mais encore dans toutes les pensées de son esprit et toutes les hésitations de sa conscience. Il y est tout entier simple jusqu'à la naïveté, exalté jusqu'à la folie, bon pour les autres jusqu'à la faiblesse, sévère pour lui-même jusqu'à l'acétisme. Une de ses grandes douleurs était les frais qu'occasionnaient son éducation à ses parents, et tout plaisir inutile et coûteux lui laissait dans le cœur un remords.

Aussi le 9 février 1816, il écrit :

« Je comptais aujourd'hui visiter mes parents. J'allai en conséquence dans la maison de commerce, et là je m'amusai beaucoup. N. et T. commencèrent alors avec moi leur éternelle plaisanterie sur Won-

siedel : cela dura jusqu'à onze heures. Mais ensuite N. et T. commencèrent à me tourmenter pour aller au café (1); je m'y refusai autant que cela me fut possible. Mais comme ils finirent par avoir l'air de croire que c'était par mépris que je ne voulais pas venir boire un verre de vin du Rhin avec eux , je n'osai résister plus longtemps. Malheureusement on n'en resta point au Braunberger ; et comme j'avais encore mon verre à moitié plein , N. fit venir une bouteille de vin de Champagne. Quand la première eut disparu, T. en fit venir une seconde ; puis , avant même que cette seconde fût bue , tous deux en demandèrent une troisième pour moi et malgré moi. Je rentrai à la maison tout étourdi ; je me jetai sur le sopha , où je dormis une heure à peu près , et je me couchai seulement alors.

« Ainsi s'est passé ce jour honteux , où je n'ai point assez pensé à mes dignes et bons parents , qui vivent d'une vie pauvre et difficile , et où je me laissai en trainer , par l'exemple de ceux qui ont de l'argent , à faire une dépense de quatre florins , dépense qui était inutile , et avec laquelle toute ma famille aurait vécu pendant deux jours. Pardonne-moi , mon Dieu , pardonne-moi , je t'en supplie , et reçois le

(1) Il n'y a pas de mot en français pour rendre *Weinhaus*. C'est un établissement qui tient le milieu entre une auberge et un cabaret , et où les étudiants se réunissent le soir pour fumer et boire de la bière et du vin du Rhin.

serment que je ne retomberai jamais dans la même faute. Je veux désormais vivre plus sobrement encore que je n'ai coutume de le faire , pour réparer dans ma pauvre caisse les traces fâcheuses de ma prodigalité , et n'être point forcé de demander d'argent à ma mère avant le jour où elle songera d'elle-même à m'en envoyer. »

Puis , en même temps que le pauvre jeune homme se reproche comme un crime d'avoir dépensé quatre florins , une de ses cousines , déjà veuve , vient à mourir en laissant trois enfants orphelins. Aussitôt il accourt donner les premières consolations aux malheureux petits , supplie sa mère de se charger du plus jeune , et tout joyeux de sa réponse , il la remercie ainsi :

« Pour la joie bien vive que vous m'avez causée par votre lettre , et pour le ton bien cher dont votre âme me parle , soyez bénie , ô ma mère ! Comme je devais l'espérer et en être convaincu , vous avez pris le petit Jules , cela me remplit de nouveau de la plus profonde reconnaissance pour vous , d'autant plus que , dans ma confiance éternelle en votre bonté , j'avais déjà de son vivant fait à la bonne petite cousine la promesse que vous acquittez pour moi après sa mort. »

Vers le mois de mars , Sand , sans tomber malade ,

éprouva une indisposition qui le força d'aller prendre les eaux ; sa mère était justement alors aux forges de Redwitz, distantes de trois ou quatre lieues de Wonsiedel, où les eaux sont situées. Sand s'établit aux forges avec sa mère, et malgré son désir de ne point interrompre ses travaux, le temps de prendre ses bains, les invitations à dîner, les promenades mêmes que nécessitait sa santé, dérangeaient la régularité de son existence habituelle et lui donnaient des remords. Aussi trouve-t-on ces lignes écrites sur son journal qui date du 13 avril :

« La vie, sans un but élevé auquel on rattache toutes ses pensées et toutes ses actions, est vide et déserte : ma journée d'aujourd'hui en est une preuve, je l'ai passée avec les miens, et ce m'a été un grand plaisir sans doute ; mais à quoi l'ai-je passée ? A manger continuellement ; de sorte que, lorsque j'ai voulu travailler, je n'ai pu rien faire de bon. Plein de mollesse et de vague, je me suis traîné ce soir dans deux ou trois sociétés, et j'en suis sorti dans les mêmes dispositions où j'y étais entré. »

Pour ces courses, Sand se servait d'un petit cheval alezan appartenant à son frère, et qu'il aimait beaucoup. Ce petit cheval avait été acheté à grand-peine ; car, ainsi que nous l'avons dit, toute la famille était pauvre. La note suivante, qui est relative

à cet animal, donnera une idée de la naïveté de cœur de Sand.

« 19 avril.

« Aujourd'hui j'ai été bien heureux à la forge et bien laborieux près de ma bonne mère. Le soir je retournai à la maison avec le petit alezan. Depuis avant-hier, qu'il a fait un écart et qu'il s'est blessé au pied, il est resté très-rétif et très-ombrageux : en arrivant, il a refusé de manger. Je crus d'abord que sa nourriture ne lui agréait pas, et je lui donnai quelques morceaux de sucre et quelques bâtons de cannelle qu'il aime beaucoup ; il y goûta, mais ne voulut point les manger. La pauvre petite bête paraît avoir, outre son pied blessé, une autre indisposition intérieure. S'il devenait par malheur fourbu ou malade, tout le monde, et même mes parents, rejeterait la faute sur moi, quoique je l'aie cependant bien soigné et bien ménagé. Mon Dieu ! Seigneur, toi qui peux les grandes comme les petites choses, éloigne ce malheur de moi et fais-le guérir le plus promptement possible. Cependant, si tu en avais décidé autrement, et si ce nouveau malheur devait tomber sur nous, je tâcherais de le supporter avec courage et comme une expiation de quelque péché. Au reste, ô mon Dieu ! je remets cette chose entre tes mains, comme j'y remets ma vie et mon âme. »

Le 20 avril il écrivait :

« Le petit cheval se porte bien ; Dieu m'a aidé. »

Les mœurs allemandes sont si différentes des nôtres, et les oppositions dans un même homme sont si fréquentes au delà du Rhin, qu'il ne fallait rien moins que toutes les citations que nous avons faites pour amener nos lecteurs à une juste idée de ce caractère, mélange de naïveté et de raison, d'enfantillage et de force, d'abattement et d'enthousiasme, de détails matériels et d'idées poétiques, qui fait de Sand un homme incompréhensible pour nous. Nous continuerons donc le portrait ; car les dernières touches lui manquent encore.

A son retour à Erlangen, après une cure complète, Sand lut pour la première fois *Faust* : d'abord il s'étonna de cette œuvre, qu'il regarda comme une débauche de génie ; puis, lorsqu'il l'eut entièrement finie, revenant sur sa première impression, il écrivit :

« 4 mai.

« O effroyable lutte de l'homme et du démon ! Ce que Méphistophélès est en moi, je le sens seulement à cette heure, et je le sens, ô mon Dieu, avec épouvante !

« Vers les onze heures de la nuit, j'ai achevé de lire cette tragédie, et j'ai vu et senti le démon en moi, de sorte qu'à minuit j'avais fini, au milieu de

mes pleurs et de mon désespoir, par avoir peur de moi-même. »

Cependant Sand tombait peu à peu dans une grande mélancolie, dont pouvait seulement le tirer son désir d'épurer et de moraliser les étudiants qui l'entouraient. Pour quiconque connaît la vie des universités, une pareille tâche semblera surhumaine. Cependant Sand ne se rebuva point, et s'il ne put prendre son influence sur tous, il parvint du moins à former autour de lui un cercle considérable, composé des plus intelligents et des meilleurs : néanmoins, au milieu de ces travaux apostoliques, d'étranges envies de mourir lui prenaient : il semblait se souvenir du ciel et avoir besoin d'y retourner; il appelait ces tentations : — Le mal du pays de l'âme.

Ses auteurs favoris étaient Lessing, Schiller, Herder et Gœthe ; après avoir relu pour la vingtième fois les deux derniers, voici ce qu'il écrivait :

« Le bien et le mal se touchent : les douleurs du jeune Werther et la séduction de Weisslingen sont presque la même histoire : n'importe, nous ne devons pas juger ce qui est bien de ce qui est mal chez les autres, car c'est ce que Dieu fera. Je viens de passer beaucoup de temps dans cette pensée, et je suis demeuré convaincu qu'on ne devait dans aucune cir-

constance se permettre de chercher le diable chez autrui , et que nous n'avons pas le droit de juger ; la seule créature sur laquelle nous ayons reçu puissance de justice et de condamnation , c'est sur nous-mêmes , et avec cela nous avons constamment assez de soins , d'affaires et de peines.

« Je me suis senti encore aujourd'hui un désir profond de sortir de ce monde et d'entrer dans un monde supérieur ; mais ce désir était plutôt de l'accablement que de la force , une lassitude qu'un élan . »

L'année 1816 s'écoula pour Sand dans ces tentatives pieuses sur ses jeunes compagnons , dans cet éternel examen de lui-même et dans le combat perpétuel qu'il livra à ce désir de mort qui le poursuivait ; chaque jour il doutait davantage de lui-même : et le 1^{er} janvier 1817 , voici la prière qu'il écrivait sur son journal :

« Accorde-moi , Seigneur , à moi à qui tu as donné le libre arbitre en m'envoyant sur la terre , cette grâce que , pendant cette année où nous entrons , je ne me relâche jamais de cette constante attention , et que je n'abandonne pas honteusement cet examen de ma conscience que j'ai fait jusqu'ici. Donne-moi de la force pour accroître cette attention que je porte sur ma vie et pour diminuer de plus en plus celle que je porte sur la vie des autres : augmente ma volonté , afin qu'elle soit assez puis-

sante pour commander aux désirs du corps et aux égarements de l'esprit : donne-moi une conscience pieuse et toute dévouée à ton royaume céleste, afin que je t'appartienne toujours, ou qu'après avoir failli, je puisse encore revenir à toi. »

Sand avait raison de prier Dieu pour cette année 1817, et ses craintes étaient un pressentiment : le ciel de l'Allemagne, éclairci par Leipzig et Waterloo, était de nouveau devenu sombre ; au despotisme colossal et universel de Napoléon avait succédé l'oppression individuelle de ces petits princes qui forment la diète germanique, et tout ce que les peuples avaient gagné à précipiter le géant, c'était d'être gouvernés par des nains.

Ce fut alors que les sociétés secrètes s'organisèrent par toute l'Allemagne ; disons-en quelques mots, car l'histoire que nous écrivons est non-seulement celle des individus, mais encore celle des nations, et chaque fois que l'occasion s'en présentera, nous ferons un grand horizon à notre petit tableau.

Les sociétés secrètes d'Allemagne, dont nous avons tous entendu parler sans les connaître, semblent, lorsqu'on les remonte comme des fleuves, prendre leur source dans une sorte d'affiliation à ces célèbres clubs d'illuminés et de francs-maçons, qui firent tant de bruit en France vers la fin du XVIII^e siècle.

A l'époque de la révolution de 89, ces différentes sectes philosophiques, politiques et religieuses, acceptèrent avec enthousiasme la propagande républicaine, et les succès de nos premiers généraux ont souvent été attribués aux secrets efforts de ces affiliés.

Lorsque Bonaparte, qui en avait eu connaissance et qui même, disait-on, en avait fait partie, troqua son habit de général pour le manteau d'empereur, toutes ces sectes, qui le regardaient comme un renégat et un traître, non-seulement se soulevèrent contre lui à l'intérieur, mais encore lui cherchèrent des ennemis à l'étranger : comme elles s'adressaient aux passions nobles et généreuses, elles trouvèrent de l'écho, et les princes, qui pouvaient profiter de leurs résultats, parurent un instant les encourager. Le prince Louis de Prusse, entre autres, fut grand maître d'une de ces sociétés.

La tentative d'assassinat de Staps, dont nous avons déjà dit un mot, fut un des coups de tonnerre de cet orage ; mais le surlendemain vint la paix de Vienne ; l'abaissement de l'Autriche compléta la dissolution du vieux corps germanique. Déjà frappées mortellement en 1806, et surveillées par la police française, ces sociétés, au lieu de continuer de s'organiser publiquement, furent forcées de se recruter dans l'ombre.

En 1811 on arrêta plusieurs agents de ces sociétés

à Berlin ; mais les autorités prussiennes les protégeaient elles-mêmes par l'ordre secret de la reine Louise ; de sorte qu'il leur fut facile de faire prendre sur leurs intentions le change à la police française.

Vers février 1813, les désastres de l'armée française ranimèrent le courage de ces sociétés, car il était visible que Dieu venait en aide à leur cause : les étudiants surtout prirent part avec enthousiasme aux nouvelles tentatives qu'elles essayèrent ; plusieurs écoles presque entières s'enrôlèrent à l'envi, choisissant pour capitaines leurs chefs d'établissement et leurs professeurs : le poète Kœrner, tué le 18 octobre à Leipzig, fut le héros de cette campagne.

Le triomphe de ce mouvement national, qui amena deux fois jusqu'à Paris l'armée prussienne, dont une grande partie se composait de volontaires, eut, lorsque les traités de 1815 et la nouvelle constitution germanique furent connus, une réaction terrible en Allemagne : tous ces jeunes gens qui, excités par leurs princes, s'étaient levés au nom de la liberté, s'aperçurent bientôt qu'ils étaient les instruments dont le despotisme européen s'était servi pour se raffermir ; ils voulurent réclamer les promesses faites, mais la politique de MM. de Talleyrand et de Metternich pesa sur eux, et, les comprimant aux premières paroles qu'ils firent entendre, les força d'abriter leur mécontentement et leurs espérances

dans les universités, qui, jouissant d'une espèce de constitution particulière, échappaient plus facilement aux investigations des mouchards de la Sainte-Alliance ; mais, toutes comprimées qu'elles étaient, ces sociétés n'en existaient pas moins, correspondant entre elles par le moyen d'étudiants voyageurs, qui, chargés de missions verbales, parcourraient l'Allemagne sous le prétexte d'herboriser, et passant de montagnes en montagnes, semaient partout ces paroles lumineuses et pleines d'espoir dont les peuples sont toujours avides et les rois toujours épouvantés.

On a vu que Sand, emporté par le mouvement général, avait fait comme volontaire la campagne de 1815, quoiqu'il n'eût alors que dix-neuf ans : à son retour il avait été déçu comme les autres de ses espérances dorées, et c'est de cette époque que nous voyons son journal prendre le caractère de mysticisme et de tristesse que nos lecteurs ont dû y remarquer. Bientôt il entra dans l'une de ces associations, *la Teutonia* ; et ce fut de ce moment que prenant en religion la grande cause qu'il avait embrassée, il essaya de faire les conjurés dignes de l'entreprise : de là ses tentatives de moralisation, qui réussirent pour quelques-uns, mais échouèrent sur le plus grand nombre.

Cependant Sand était parvenu à former autour de lui un certain cercle de puritains, se composant de

soixante à quatre-vingts étudiants à peu près, appartenant tous à la secte de la *Burschenschaft*, laquelle, malgré toutes les plaisanteries de la secte opposée (la *Landmanschaft*), poursuivait sa route politique et religieuse : un de ses amis nommé Dittmar et lui en étaient à peu près les chefs ; et quoique aucune élection n'eût constitué chez eux cette autorité, l'influence qu'ils exerçaient sur les décisions était la preuve que, dans une circonstance donnée, on obéirait spontanément à l'impulsion qu'il leur plairait de communiquer à leurs adeptes. Les réunions des Burschen avaient lieu sur une petite colline couronnée d'un vieux château, située à quelque distance d'Erlangen, et que Sand et Dittmar avaient appelée le Ruttl, en mémoire du lieu où Walter Fürst, Melchthal et Stauffacher firent le serment de délivrer leur pays : c'était là que, sous le prétexte de jeux d'étudiants et tout en rebâtiissant avec les vieux débris une maison nouvelle, ils passaient tour à tour de l'action au symbole et du symbole à l'action.

Au reste, l'association faisait de si grands progrès par toute l'Allemagne, que non-seulement les princes et les rois de la confédération germanique commençaient à s'en inquiéter, mais encore les hautes puissances européennes. La France envoyait des agents chargés de lui faire des rapports, la Russie en payait sur place, et souvent les persécutions qui atteignaient un professeur et exaspéraient toute une

université , avaient leur source dans une note envoyée par le cabinet des Tuilleries ou de Saint-Pétersbourg.

Ce fut au milieu des événements qui se préparaient ainsi , que Sand , après s'être mis sous la protection de Dieu , commença l'année 1817 dans les tristes dispositions où nous venons de le voir , et où le maintenait plutôt le dégoût des choses que le dégoût de la vie. Le 8 mai , en proie à cette mélancolie qu'il ne peut vaincre , et qui a pour source toutes ses espérances politiques trompées , il écrit sur son journal :

« Il m'est toujours impossible de me remettre sérieusement au travail , et cette disposition paresseuse , cette humeur hypocondriaque qui jette son voile noir sur toutes les choses de la vie , continue et s'augmente , malgré le mouvement moral que je me suis donné hier. »

A l'époque des vacances , de peur d'augmenter la gêne de ses parents par un surcroit de dépenses , il ne veut pas aller chez eux , et préfère voyager à pied avec ses amis. Sans doute ce voyage , à part son côté d'agrément , avait son but politique. Quoi qu'il en soit , le journal de Sand n'indique , pendant tout le temps de cette excursion , que le nom des villes où il a passé. Pour donner , au reste , une idée de

la soumission de Sand à ses parents, on saura qu'il ne s'était mis en route qu'après en avoir obtenu la permission de sa mère.

A leur retour, Sand, Dittmar et leurs amis, les Burschen, trouvèrent leur Rutcli saccagé par leurs ennemis de la Landmanschaft ; la maison qu'ils avaient bâtie était démolie, et ses débris dispersés. Sand prit cet événement pour un présage, et il en fut profondément abattu.

« Il me semble, ô mon Dieu ! dit-il dans son journal, que tout nage et tournoie autour de moi. Il fait de plus en plus sombre dans mon âme ; mes forces morales, au lieu d'augmenter, diminuent ; je travaille, et je ne puis atteindre ; je marche au but et je n'arrive pas ; je m'épuise, et je ne fais rien de grand. Les jours de la vie s'ensuivent les uns après les autres ; les soucis et les inquiétudes augmentent ; je n'aperçois nulle part un port qui puisse recevoir notre cause allemande et sainte. A la fin nous tomberons, car déjà je chancelle moi-même. O Seigneur et père ! protége-moi, sauve-moi, et conduis-moi à cette terre dont nous sommes sans cesse repoussés par l'indifférence des esprits chancelants. »

Vers ce temps, un événement terrible atteignit Sand jusqu'au plus profond de son cœur ; son ami Dittmar se noya.

Voici ce qu'il écrivait le matin même de cet événement sur son journal :

« O Dieu tout-puissant ! que va-t-il arriver de moi ? Depuis quatorze jours, je suis attiré dans le désordre, et je n'ai pu prendre sur moi de regarder fixement en avant ou en arrière dans ma vie ; si bien que du 4 juin jusqu'à cette heure mon journal est resté vide. J'aurais pourtant eu tous les jours occasion de vous louer, ô mon Dieu ! mais mon âme est dans l'angoisse. Seigneur, ne vous détournez pas de moi ; plus il y a d'obstacles, plus il faut de force. »

Le soir, il ajouta ces quelques mots aux lignes qu'il avait écrites le matin :

« Désolation, désespoir et mort sur mon ami, sur mon bien profondément aimé Dittmar. »

Cette lettre, qu'il écrit à sa famille, contient le récit de ce tragique événement :

« Vous savez que lorsque mes meilleurs amis, U. C. et Z. furent partis, je me liai particulièrement avec mon bien-aimé Dittmar d'Anspach ; Dittmar, c'est-à-dire un véritable et digne Allemand, un chrétien évangélique, plus qu'un homme enfin ! Une âme d'ange toujours poussée vers le bien, sereine, pieuse

et prête à l'action : il était venu habiter, dans la maison du professeur Grunler, une chambre contre la mienne ; nous nous aimions, nous nous soutenions dans nos efforts, et nous portions, bien ou mal, bonne ou mauvaise fortune en commun. Cette dernière soirée de printemps, après avoir travaillé dans sa chambre et nous être affermis de nouveau contre tous les tourments de la vie, et dans le but que nous voulions atteindre, nous allâmes, vers les sept heures du soir, aux bains du Rednitz. Un orage très-sombre s'élevait en ce moment dans le ciel, mais n'apparaissait encore qu'à l'horizon. E., qui nous accompagnait, proposa de rentrer ; mais Dittmar insista, disant que le canal n'était qu'à quelques pas. Dieu permit que ce ne fut pas moi qui répondis cette parole meurtrière. Nous continuâmes donc notre route ; le coucher du soleil était splendide. Je le vois encore, avec ses nuages violets tout frangés d'or ; car je me souviens des moindres détails de cette fatale soirée.

« Dittmar descendit le premier ; c'était le seul de nous qui sut nager ; aussi marcha-t-il devant nous pour nous indiquer la profondeur. Nous avions de l'eau à peu près jusqu'à la poitrine ; et lui, qui nous précédait, en avait jusqu'aux épaules, lorsqu'il nous prévint de ne pas aller plus loin, parce qu'il perdait pied. Aussitôt il quitta le fond, et se mit à nager ; mais à peine était-il à dix brassées qu'arrivé à l'en-

droit où la rivière se sépare en deux branches, il jeta un cri, et, voulant prendre pied, disparut. Nous courûmes aussitôt sur le bord, espérant de là lui porter plus facilement du secours; mais nous n'avions à notre portée ni perches ni cordes, et, comme je vous l'ai dit, ni l'un ni l'autre de nous ne savait nager. Nous appellâmes alors à l'aide de toute notre force. Dans ce moment, Dittmar reparut, et, par un effort inoui, saisit le bout d'une branche de saule qui pendait au-dessus de l'eau; mais la branche n'avait point la force de résister, et notre ami s'enfonça de nouveau comme s'il eût été frappé par un coup de sang. Vous figurez-vous dans quel état nous étions, nous ses amis, les yeux fixes et hagards, courbés sur le fleuve, cherchant à percer la profondeur de son eau: Mon Dieu! mon Dieu! comment ne devînmes-nous pas fous?

« Cependant une grande multitude était accourue à nos cris. Pendant deux heures, on le chercha avec des barques et des crocs; enfin on parvint à retirer son cadavre de l'abîme. Hier nous l'avons solennellement porté au champ du repos.

« Ainsi, avec la fin de ce printemps a commencé le sérieux été de ma vie. Je l'ai salué dans une disposition grave et mélancolique, et vous me voyez maintenant sinon consolé, du moins affermi par la religion, qui, grâce aux mérites du Christ, me donne l'assurance de retrouver mon ami dans le ciel, du

haut duquel il m'inspirera la force de supporter les épreuves de cette vie ; et maintenant je ne désire plus rien que de vous savoir hors de toute inquiétude relativement à moi. »

Au lieu qu'un pareil accident réunit par une douleur commune les deux sectes des étudiants , il ne fit, au contraire , qu'envenimer la haine qu'elles se portaient. Parmi les premiers accourus aux cris de Sand et de son camarade , était un membre de la Landmanschaft qui savait nager ; mais , au lieu de porter du secours à Dittmar , il s'écria : — Il paraît que nous allons être débarrassés d'un de ces chiens de Burschen ; Dieu soit loué ! Malgré cette manifestation haineuse , qui , au reste , pouvait être celle d'un individu , et non celle du corps , les Burschen invitèrent leurs ennemis à assister au convoi de Dittmar. Un refus brutal et la menace de troubler le convoi par des outrages au cadavre fut leur seule réponse. Les Burschen prévinrent alors l'autorité , qui prit ses mesures , et tous les amis de Dittmar accompagnèrent son corps l'épée à la main. En voyant cette démonstration calme mais résolue , la Landmanschaft n'osa tenir la menace qu'elle avait faite , et se contenta d'insulter le convoi par des rires et par des chansons.

Sand écrivait sur son journal :

« Dittmar est une grande perte pour tous et par-

ticulièremenr pour moi : il me donna le superflu de sa force et de sa vie ; il arrêtait comme avec une digue ce que mon caractère a de flottant et d'irrésolu. C'est de lui que j'ai appris à ne pas craindre l'orage qui s'approche et à savoir combattre et mourir.

Quelques jours après le convoi, Sand eut une querelle à propos de Dittmar, avec un de ses anciens amis, qui avait passé des Burschen dans la Landmanschaft, et qui s'était, lors du convoi, fait remarquer par son inconvenante hilarité. Il fut décidé que l'on se battrait le lendemain ; et ce même jour Sand écrit sur son journal :

« 17 août.

« Demain je dois me battre avec P. G. ; tu sais pourtant, ô mon Dieu ! combien, à cela près d'une certaine défiance que sa froideur m'a toujours inspirée, nous avons autrefois été amis ; mais, dans cette circonstance, sa conduite odieuse m'a fait descendre de la pitié la plus tendre à la haine la plus profonde.

« Mon Dieu ! ne retire ta main ni de lui ni de moi, puisque nous combattons tous deux comme des hommes ! juge seulement nos deux causes, et donne la victoire à la plus juste. Si tu m'appelles devant ton tribunal suprême, je sais bien que j'y paraîtrai

chargé d'une éternelle malédiction : aussi ce n'est pas sur moi que je compte, mais sur les mérites de notre Sauveur Jésus.

« Quoi qu'il arrive, sois loué et béni, ô mon Dieu ! Amen.

« Mes chers parents, frères et amis, je vous recommande à la protection de Dieu. »

Sand attendit en vain le lendemain pendant deux heures : son adversaire ne vint pas au rendez-vous.

Au reste, la perte de Dittmar fut loin de produire sur Sand le résultat qu'on aurait pu en attendre, et qu'il semble indiquer lui-même dans les regrets qu'il lui donne. Privé de cette âme forte sur laquelle il se reposait, Sand comprit qu'il devait rendre, par une double énergie, la mort de Dittmar moins fatale à son parti. En effet, il continua à lui seul l'œuvre d'association qu'ils poursuivaient à eux deux, et la conspiration patriotique ne fut pas entravée un instant.

Les vacances arrivèrent, et Sand quitta Erlangen pour n'y plus revenir. De Wonsiedel, il devait se rendre à Iéna pour y continuer ses études théologiques. Après quelques jours passés dans sa famille, et indiqués dans son journal comme heureux, Sand partit pour sa nouvelle résidence, où il arriva quelque temps avant les fêtes du Wartburg.

Ces fêtes, qui étaient instituées pour célébrer l'anniversaire de la bataille de Leipzig, avaient une

grande solennité dans toute l'Allemagne ; et quoique les princes sussent bien que c'était un centre d'affiliation renouvelé tous les ans, ils n'osaient encore les proscrire. En effet, l'association teutonique fut posée au milieu de cette fête, et signée par plus de deux mille députés des différentes universités d'Allemagne. Ce fut un jour de joie pour Sand ; car il trouva là, au milieu d'amis nouveaux, un grand nombre de ses anciens amis.

Cependant le gouvernement, qui n'avait point osé attaquer cette réunion par la force, résolut de la miner par la pensée. M. de Stauren publia un mémoire terrible contre les associations, lequel avait été, disait-on, rédigé sur des renseignements fournis par Kotzebuë. Ce mémoire fit grand bruit, non-seulement à Iéna, mais dans toute l'Allemagne. C'était le premier coup porté à la liberté des étudiants. Voici la trace que nous trouvons de cet événement sur le journal de Sand :

« 24 novembre.

« Aujourd'hui, après avoir travaillé avec beaucoup de soin et d'assiduité, je suis sorti vers quatre heures du soir avec E. En traversant la place du Marché, nous y avons entendu lire la nouvelle et empoisonnée insulte de Kotzebuë. Quelle rage possède cet homme contre les Burschen et contre tout ce qui aime l'Allemagne ! »

C'est la première fois et dans ces termes que le journal de Sand présente le nom de l'homme que dix-huit mois plus tard il devait assassiner.

Le 29 au soir, Sand écrit encore :

« Demain, je vais partir courageusement et joyeusement d'ici pour un pèlerinage à Wonsiedel : là je retrouverai ma mère au grand cœur, et ma tendre sœur Julie ; là je me refroidirai la tête et me réchaufferai l'âme. Probablement que j'assisterai au mariage de mon bon Fritz avec Louise, et au baptême du premier né de mon bien cher Durchmith. Dieu, ô mon père ! ainsi que tu fus avec moi pendant la voie dououreuse, sois encore avec moi pendant le chemin joyeux. »

Ce voyage égaya effectivement beaucoup Sand. Depuis la mort de Dittmar, ses accès d'hypocondrie avaient disparu. Dittmar vivant, il pouvait mourir ; Dittmar mort, il devait vivre.

Le 11 décembre, il quitta Wonsiedel pour revenir à Léna, et, le 31 du même mois, il écrivit cette prière sur son journal :

« O Seigneur miséricordieux ! j'ai commencé cette année avec la prière, et vers ces derniers temps j'ai été distrait et mal disposé. Quand je regarde en arrière, je trouve, hélas ! que je ne suis pas devenu

meilleur ; mais je suis entré plus profondément dans la vie , et , l'occasion s'en présentant , je me sens maintenant la force d'agir.

« C'est que tu as toujours été avec moi , Seigneur , quand bien même je n'étais pas avec toi . »

Si nos lecteurs ont suivi avec quelque attention les différents extraits du journal que nous avons mis sous leurs yeux , ils ont dû voir peu à peu la résolution de Sand s'affermir et sa tête s'exalter. Dès le commencement de l'année 1818 , on sent son regard , longtemps timide et errant , embrasser un horizon plus large et se fixer vers un plus noble but. Ce n'est plus la vie simple du pasteur , ni l'influence étroite qu'il peut prendre dans une petite commune , et qui lui avaient paru , dans sa modestie juvénile , le comble du bonheur et de la félicité , qu'il ambitionne , c'est sa patrie , c'est son peuple allemand , c'est l'humanité tout entière qu'il embrasse dans les plans gigantesques de sa régénération politique. Aussi , sur la page blanche de la reliure de son journal pour l'année 1818 , il écrit :

« Seigneur , laisse-moi m'affermir dans l'idée que j'ai conçue de la délivrance de l'humanité par le saint sacrifice de ton Fils. Fais que je sois un Christ pour l'Allemagne , et que , comme et par Jésus , je sois fort et patient à la douleur . »

Cependant les brochures antirépublicaines de Kotzebue se multipliaient, et prenaient une influence fatale sur l'esprit des gouvernans. Presque toutes les personnes qui étaient attaquées dans ces pamphlets étaient connues et estimées à Iéna : on doit comprendre quels effets ces insultes devaient produire sur ces jeunes têtes et ces nobles cœurs, qui poussaient la conviction jusqu'à l'aveuglement, et l'enthousiasme jusqu'au fanatisme.

Aussi voici ce que Sand écrit le 5 mai sur son journal :

« Seigneur, pourquoi donc cette mélancolique angoisse qui s'est de nouveau emparée de moi ? Mais une volonté ferme et constante surmonte tout, et l'idée de la patrie donne aux plus tristes et aux plus faibles de la joie et du courage. Quand j'y réfléchis, je m'étonne toujours qu'il ne s'en trouve point parmi nous un assez courageux pour enfoncer un couteau dans la gorge de Kotzebue ou de tout autre traître. »

Toujours dominé par la même pensée, il continue ainsi le 18 mai :

« Un homme n'est rien en comparaison d'un peuple ; c'est une unité comparée à des milliards ; c'est une minute comparée à un siècle. L'homme que rien ne précède et que rien ne suit, naît, vit et

meurt dans un espace plus ou moins long, mais qui, relativement à l'éternité, équivaut à peine à la durée de l'éclair. Un peuple, au contraire, est immortel.»

Cependant, de temps en temps, au milieu de ces pensées empreintes de la fatalité politique qui le pousse vers l'œuvre sanglante, le bon et joyeux jeune homme reparaît.

Le 24 juin, il écrit à sa mère :

« J'ai reçu votre grande et belle lettre, accompagnée du trousseau si complet et si bien choisi que vous m'envoyez. La vue de ce beau linge m'a rendu une de mes anciennes joies d'enfant. Ce sont de nouveaux bienfaits. Mes prières ne restent jamais inaccomplies, et vous et Dieu, j'ai sans cesse à vous remercier. Je reçois tout à la fois des chemises, deux paires de beaux draps, un présent de votre ouvrage, de l'ouvrage de Julie et de Caroline, des friandises et des douceurs ; si bien que j'en saute encore de joie, et que j'en ai tourné trois fois sur mon talon quand j'ouvrir ce petit paquet. Recevez mon remerciement de cœur, et partagez comme donatrice la joie de celui qui a reçu.

« Aujourd'hui cependant est un jour sérieux, le dernier jour du printemps anniversaire de celui où j'ai perdu mon noble et bon Dittmar. Je suis en proie à mille sentiments divers et confus ; mais je n'ai

plus en moi que deux passions qui restent debout, et, pareilles à deux piliers d'airain, soutiennent tout ce chaos ; c'est la pensée de Dieu et l'amour de ma patrie. »

Pendant tout ce temps, la vie de Sand reste en apparence calme et égale ; l'orage intérieur est calmé ; il se réjouit de son application au travail et de sa disposition joyeuse. Cependant de temps en temps il se fait de grandes plaintes à lui-même sur sa propension à la friandise, qu'il ne lui est pas toujours possible de vaincre. Alors il s'appelle, dans son mépris pour lui-même, ventre de figues ou de gâteaux.

Puis au milieu de tout cela, l'exaltation religieuse et politique continue. Il fait avec ses amis un voyage de propagande à Leipzig, à Wittemberg et à Berlin, et visite tous les champs de bataille qui se trouvent dans le voisinage de la route qu'il parcourt. Le 18 octobre, il est de retour à Iéna, où il reprend ses études avec plus d'application que jamais. C'est dans ces travaux universitaires qu'expire pour lui l'année 1818, et à peine se douterait-on de la résolution terrible qu'il a prise, si l'on ne trouvait sur son journal cette dernière note en date du 31 décembre :

« Je finis ainsi le dernier jour de cette année 1818 dans une disposition sérieuse et solennelle, et j'ai

décidé que la fête de Noël qui vient de s'écouler serait la dernière fête de Noël que je fêteraïs. S'il doit ressortir quelque chose de nos efforts, si la cause de l'humanité doit prendre le dessus dans notre patrie; si, au milieu de cette époque sans foi, quelques sentiments généreux peuvent renaître et se faire place, c'est à la condition que le misérable, que le traître, que le séducteur de la jeunesse, l'infâme Kotzebuë, sera tombé! Je suis bien convaincu de ceci, et tant que je n'aurai pas accompli l'œuvre que j'ai résolue, je n'aurai plus aucun repos. Seigneur, toi qui sais que j'ai dévoué ma vie à cette grande action, je n'ai plus, maintenant qu'elle est arrêtée en mon esprit, qu'à te demander la véritable fermeté et le courage de l'âme. ,

Ici finit le journal de Sand : il l'avait établi pour s'affermir; il était arrivé à son but, il n'avait plus besoin d'autre chose. De ce moment il ne fut plus occupé que de cette seule idée, et il continua lentement d'en mûrir le plan dans sa tête pour se familiariser avec son exécution; mais toutes les impressions qui ressortirent de cette pensée furent intérieures, et aucune ne se manifesta à la surface. Pour tout le monde il était le même; seulement, depuis quelque temps, on remarquait en lui une sérénité parfaite et toujours égale, accompagnée d'un retour visible et joyeux vers la vie. Il n'avait

rien changé aux heures ni à la durée de ses leçons ; seulement il se mit à fréquenter avec une grande assiduité les cours d'anatomie. Un jour, on lui vit donner une attention plus profonde encore que de coutume à une leçon où le professeur démontrait les différentes fonctions du cœur : il examina avec le plus grand soin la place qu'il occupait dans la poitrine , faisant répéter quelques-unes des démonstrations jusqu'à deux ou trois fois , et en sortant , interrogeant encore ceux des jeunes gens qui suivaient la classe de médecine , sur la susceptibilité de cet organe , qui ne peut être frappé d'un coup , si faible que ce soit , sans que ce coup amène la mort ; et tout cela avec un calme et une indifférence si parfaits , qu'aucun de ceux qui l'entouraient ne se douta de rien.

Un autre jour, A. S. , un de ses amis , entre dans sa chambre ; Sand , qui l'avait entendu monter , l'attendait debout contre une table , un couteau à couper le papier à la main ; aussitôt qu'il paraît , Sand se précipite sur lui , lui donne un léger coup au front , et comme il y porte ses mains , le frappe d'un autre un peu plus violent à la poitrine ; puis , satisfait de son épreuve :

— Vois-tu , lui dit Sand , lorsqu'on veut tuer un homme , voilà comme on s'y prend : on menace le visage , il y porte les mains , et pendant ce temps on lui enfonce un poignard dans le cœur.

Les deux jeunes gens rirent beaucoup de cette démonstration meurtrière, et le soir A. S. la raconta au Weinhaus comme une de ces singularités de caractère si communes chez son ami. Après l'événement, cette pantomime s'expliqua d'elle-même.

Le mois de mars arriva ; Sand devenait de jour en jour plus calme, plus affectueux et meilleur : on eût dit qu'au moment de quitter ses amis pour toujours, il voulait leur laisser de lui un souvenir ineffaçable. Enfin il annonça que, pour plusieurs affaires de famille, il allait entreprendre un petit voyage, et commença tous ses préparatifs avec son soin habituel, mais avec une sérénité qu'on ne lui avait jamais vue. Jusque-là il avait continué de travailler comme de coutume, ne se relâchant point un instant ; car il était dans les choses possibles que Kotzebue mourût ou fût tué par un autre avant le terme que Sand s'était fixé à lui-même, et alors il ne voulait pas avoir perdu son temps.

Le 7 mars, Sand invita tous ses amis à passer la soirée chez lui, et leur annonça son départ pour le surlendemain 9. Tous lui proposèrent alors de lui faire la conduite pendant quelques lieues ; mais Sand refusa : il craignait que cette démonstration, quelque innocente qu'elle fût, ne les compromît plus tard. Il partit donc seul, après avoir, pour éloigner tout soupçon, loué de nouveau son logement pour un

semestre , et prit par Erfurth et Isenach , afin de visiter le Warzburg.

De là il partit pour Francfort , où il coucha le 17 , et le lendemain continua sa route par Darmstadt. Enfin , le 23 , à neuf heures du matin , il arriva sur la petite colline où nous l'avons trouvé au commencement de ce récit. Pendant toute la route , il avait été ce bon et joyeux jeune homme que l'on ne pouvait voir sans aimer.

Arrivé à Manheim , il alla loger au Weinberg , et s'inscrivit sur le registre des voyageurs sous le nom de Henri. Aussitôt il s'informa où demeurait Kotzebue. Le conseiller logeait près de l'église des Jésuites ; sa maison faisait l'angle d'une rue , et quoiqu'on ne pût pas lui dire précisément la lettre , il n'y avait point à s'y tromper (1).

Sand se rendit aussitôt chez Kotzebue ; il était à peu près dix heures : on lui dit alors que le conseiller sortait tous les matins pour aller se promener une heure ou deux dans une allée du parc de Manheim : Sand se fit désigner l'allée et le costume que portait le conseiller , car , ne l'ayant jamais vu , il ne pouvait le reconnaître que d'après son signalement. Le hasard fit que Kotzebue avait pris une autre allée. Sand se promena une heure au parc ; mais n'y

(1) A Manheim les maisons sont numérotées avec des lettres et non avec des chiffres.

voyant personne à qui il put appliquer le signallement donné, il repassa par la maison. Kotzebuë était rentré ; mais il déjeunait et ne pouvait le recevoir.

Sand revint au Weinberg, et prit place à la table d'hôte de midi, où il dina avec une disposition si calme, et même si joyeuse, qu'il fut remarqué de tout le monde par sa conversation tour à tour vive, simple et élevée. A cinq heures de l'après-midi, il retourna une troisième fois chez Kotzebuë, qui donnait ce jour-là même un grand dîner ; mais les ordres avaient été laissés pour qu'on reçût Sand. On le fit entrer dans un petit cabinet attenant à l'antichambre ; au bout d'un instant Kotzebuë parut.

Sand joua alors le drame dont il avait fait la répétition sur son ami A. S. : menacé au visage, Kotzebuë y porta les mains et découvrit la poitrine ; Sand lui enfonça aussitôt son poignard dans le cœur : Kotzebuë ne jeta qu'un cri et alla chancelant tomber à la renverse dans un fauteuil : il était mort.

A ce cri accourut une petite fille de six ans, une de ces charmantes enfants d'Allemagne, à la tête de chérubin, aux yeux bleus et aux longs cheveux flottants. Elle se jeta sur le corps de Kotzebuë, en poussant des cris déchirants, et en appelant son père : Sand, debout à la porte, ne put supporter ce spectacle, et, sans aller plus loin, il s'enfonça jusqu'au manche dans la poitrine le poignard encore tout couvert du sang de Kotzebuë.

Alors, voyant avec étonnement que, malgré la blessure terrible qu'il venait de se faire, il ne sentait pas la mort venir, et ne voulant pas tomber vivant aux mains des valets qui accouraient, il se précipita dans l'escalier. En ce moment les personnes invitées entraient : ces personnes, en voyant un jeune homme pâle, tout sanglant, un couteau dans la poitrine, poussèrent de grands cris, et s'écartèrent, au lieu de l'arrêter. Sand franchit donc encore l'escalier et arriva à la porte de la rue : à dix pas passait une patrouille qui allait relever les sentinelles du château ; Sand la crut appelée par les cris qui le poursuivaient, se jeta à genoux au milieu de la rue, disant : — Mon père, reçois mon âme. Puis, tirant le couteau de la plaie, il s'en donna un second coup au-dessous du premier et tomba évanoui.

Sand fut transporté à l'hôpital et tenu sous la garde la plus sévère : les blessures étaient graves ; et cependant, grâce à l'habileté des médecins appelés, elles ne furent pas mortelles : l'une d'elles guérit même plus tard ; mais, pour la seconde, comme le fer avait pénétré entre la plèvre costale et la plèvre pulmonaire, il s'était formé un épanchement entre les deux feuillets ; de sorte qu'au lieu de la refermer, on la tint soigneusement ouverte, afin de lui tirer tous les matins, à l'aide d'une pompe, le sang extravasé pendant la nuit, comme cela se

pratique dans l'opération de l'empyème. Malgré ces soins, Sand fut pendant trois mois entre la vie et la mort.

Lorsque le 26 mars la nouvelle de l'assassinat de Kotzebue arriva de Manheim à Iéna, le sénat académique fit ouvrir l'appartement de Sand, et trouva deux lettres, l'une adressée à ses amis de la Burschenschaft, et dans laquelle il leur déclarait qu'il ne faisait plus partie de leur société, ne voulant pas qu'ils eussent encore pour frère un homme qui allait mourir sur l'échafaud ;

L'autre, qui portait cette suscription : « A mes plus chers et plus intimes, » était le récit exact de ce qu'il comptait faire, et des motifs qui l'avaient déterminé à cette action. Quoique la lettre soit un peu longue, elle est si solennelle et si antique, que nous n'hésitons pas à la mettre entièrement sous les yeux de nos lecteurs.

« A tous les miens,

« Ames loyales et éternellement chéries :

« Pourquoi augmenter encore votre douleur ? me demandais-je. Et j'hésitais à vous écrire ; mais la religion du cœur eût été blessée de mon silence ; et plus la douleur est profonde, plus elle a besoin, pour s'effacer, d'épuiser d'abord jusqu'à la lie d'absinthe de son calice. Sors donc de ma poitrine pleine d'angoisses ; en avant, long et cruel tourment d'un

dernier entretien, qui peut seul cependant, lorsqu'il est sincère, adoucir la peine du départ !

« Cette lettre vous apporte le dernier adieu de votre fils et de votre frère.

« Le plus grand malheur de la vie pour tout cœur généreux est de voir la cause de Dieu s'arrêter dans ses développements par notre faute ; et l'infamie la plus déshonorante serait de souffrir que les belles choses acquises bravement par des milliers d'hommes, et pour lesquelles des milliers d'hommes se sont sacrifiés avec joie, ne soient plus qu'un rêve passager, sans suites réelles et positives. La résurrection de notre vie allemande fut commencée dans les vingt dernières années, et particulièrement dans la sainte année 1813, avec un courage inspiré par Dieu. Mais voilà que la maison paternelle est ébranlée depuis le faite jusqu'à la base. En avant ! relevons-la neuve et belle, et telle que doit être le vrai temple du vrai Dieu.

« Ils sont en petit nombre ceux qui résistent et qui veulent s'opposer comme une digue au torrent du progrès de la haute humanité chez le peuple allemand. Pourquoi de grandes masses tout entières plieraient-elles sous le joug d'une perverse minorité ? Et pourquoi, guéris à peine, retomberions-nous dans un mal pire que celui dont nous sortons ?

« Plusieurs de ces suborneurs, et ceux-là sont les plus infâmes, jouent avec nous le jeu de la cor-

ruption : parmi eux est Kotzebuë, le plus adroit et le pire de tous, véritable machine à paroles, d'où sortent tout discours détestable et tout conseil pernicieux. Sa voix est habile à nous enlever toute humeur et toute amertume contre les mesures les plus injustes, et telle qu'il la faut aux rois pour nous endormir dans ce vieux sommeil fainéant qui est la mort des peuples. Chaque jour il trahit odieusement la patrie, et n'en reste pas moins, malgré sa trahison, une idole pour la moitié de l'Allemagne, qui, ébloui par lui, accepte sans résistance le poison qu'il lui verse dans ses pamphlets périodiques, protégé et enveloppé qu'il est dans le manteau séducteur d'une grande réputation de poète. Excités par lui, les princes de l'Allemagne, qui ont oublié leurs promesses, ne laisseront s'accomplir rien de libre ni de bon ; ou, si quelque chose de pareil s'accomplit malgré eux, ils se ligueront avec les Français pour l'anéantir. Pour que l'histoire de notre temps ne soit pas couverte d'une ignominie éternelle, il faut qu'il tombe.

« Je l'ai toujours dit : si nous voulons trouver un grand et suprême remède à l'état d'abaissement où nous sommes, il faut qu'aucun ne redoute ni le combat ni la douleur, et la véritable liberté du peuple allemand ne sera assurée que lorsque le brave bourgeois lui-même se sera mis au jeu, ou aura parié, et que tout fils de la patrie préparé à la lutte pour la

justice méprisera les biens de ce monde , pour n'en-
vier que les biens célestes qui sont sous la garde de
la mort.

« Qui donc frappera ce misérable salarié, ce traître
vénal ?

« J'attends depuis longtemps dans la crainte , dans
la prière et dans les larmes , moi qui ne suis pas né
pour le meurtre , qu'un autre me devance , me délie
et me laisse ainsi continuer ma route dans le sentier
doux et paisible que je me suis choisi. Eh bien !
malgré mes prières et mes larmes , celui-là qui doit
frapper ne se présente point : en effet, chacun , ainsi
que moi , a le droit de compter sur un autre , et
chacun comptant ainsi , chaque heure de retard ne
fait qu'empirer notre situation ; car d'une heure à
l'autre , et quelle honte profonde ne serait-ce pas
pour nous ? Kotzebuë impuni peut quitter l'Alle-
magne et aller dévorer en Russie les trésors contre
lesquels il a échangé son honneur , sa conscience et
son nom d'Allemand. Qui pourra nous garantir de
cette honte , si chacun , si moi-même , je ne me
sens pas la force de sauver ma chère patrie en me
faisant l'élu de la justice de Dieu ? Ainsi donc , en
avant ! c'est moi qui m'élancerai courageusement sur
lui (ne vous effrayez pas), sur lui , le séducteur
immonde ; c'est moi qui tuerai le traître , afin qu'en
s'éteignant sa voix corruptrice cesse de nous éloï-
gner des enseignements de l'histoire et de l'esprit

de Dieu. Un devoir irrésistible et solennel me pousse à cette action , depuis que j'ai reconnu à quelles hautes destinées le peuple allemand peut atteindre dans ce siècle ; et depuis que je connais le lâche et l'hypocrite qui l'empêche seul d'y arriver , ce désir est devenu pour moi , comme pour tout Allemand qui veut le bien public , une sévère et rigoureuse nécessité. Puissé-je , par cette vengeance populaire , indiquer à toutes les consciences droites et loyales où gît le véritable danger , et sauver du grand et prochain péril qui les menace nos associations avilies et calomniées ! Puissé-je enfin répandre la terreur sur les méchants et les lâches , et le courage et la foi sur les bons ! Les discours et les écrits ne mènent à rien , les actions seules peuvent.

« J'agirai donc : et , quoique poussé violemment hors de mes beaux rêves d'avenir , je n'en suis pas moins plein de confiance en Dieu : j'éprouve même une joie céleste depuis que , comme les Hébreux cherchant la terre promise , je vois tracée , devant moi , dans la nuit et dans la mort , cette route au bout de laquelle j'aurai payé ma dette à la patrie .

« Ainsi donc , adieu , cœurs fidèles : certes , cette prompte séparation est dure ; certes , vos espérances comme mes souhaits sont trompés : mais consolons-nous d'abord avec l'idée que nous avons fait ce que la voix de la patrie réclamait de nous ; c'est , vous le savez , le principe dans lequel j'ai

tojours vécu. Vous vous direz entre vous , sans doute : Il avait cependant , grâce à nos sacrifices , appris à connaître la vie et goûter les joies de la terre , et il paraissait aimer profondément le pays natal et l'humble état auquel il était appelé. Hélas , oui ! cela est vrai : sous votre protection et vos innombrables sacrifices , le pays natal et la vie m'étaient devenus profondément chers. Oui , grâce à vous , j'ai pénétré dans l'Éden de la science et j'ai vécu de la vie libre de la pensée : grâce à vous , j'ai regardé dans l'histoire , et je suis rentré ensuite dans ma conscience , pour m'attacher aux solides piliers de la foi pour l'Éternel.

« Oui , je devais traverser doucement cette vie comme un prédicateur de l'Évangile ; oui , je devais , dans ma fidélité à mon état , m'abriter contre les orages de cette existence. Mais cela suffirait-il pour détourner le danger qui menace l'Allemagne ? et vous-mêmes , dans votre amour infini , ne devez-vous pas ; au contraire , me pousser à risquer ma vie pour le bien de tous ? Tant de Grecs modernes sont déjà tombés pour affranchir leur patrie du joug des Turcs , et sont morts presque sans aucun résultat et sans aucune espérance ; et cependant des milliers de nouveaux martyrs ne perdent point courage et sont prêts à tomber à leur tour ; et moi j'hésiterais à mourir !

« Que je méconnaisse votre amour , ou que votre

amour soit pour moi une considération légère, vous ne le croyez pas. Qui donc me pousserait à la mort, si ce n'était mon dévouement à vous et à l'Allemagne, et le besoin de prouver ce dévouement à ma famille et à mon pays?

« Ma mère, tu diras : Pourquoi ai-je élevé un fils que j'aimais et qui m'aimait, pour lequel j'ai pris mille soins et me suis donné mille peines ; qui, grâce à mes prières et à mon exemple, fut impressionnable au bien, et duquel je devais, après ma longue et fatigante carrière, recevoir des soins pareils à ceux que je lui ai donnés ? Pourquoi m'abandonne-t-il maintenant ?

« O ma bonne et tendre mère ! oui, vous direz cela peut-être ; mais la mère d'un autre ne pourrait-elle pas en dire autant ? et tout se passer ainsi en paroles, quand il faut agir pour le pays ! et si personne ne voulait agir, que deviendrait cette mère de tous qu'on appelle l'Allemagne ?

« Mais, non, ces plaintes sont loin de toi, noble femme ; déjà une fois j'ai compris ton appel ; et si, à l'heure qu'il est, personne ne se présentait pour la cause allemande, tu me pousserais toi-même au combat. J'ai avant moi deux frères et deux sœurs, tous nobles et loyaux. Ils vous resteront, ma mère ; puis vous aurez encore pour fils tous les enfants de l'Allemagne qui aiment leur patrie.

« Tout homme a une destinée qu'il doit accom-

plir : la mienne est vouée à l'action que je vais entreprendre ; quand je vivrais encore cinquante années, je ne pourrais pas vivre plus heureux, que je ne l'ai fait dans ces derniers temps.

« Adieu, ma mère ; je vous recommande à la protection de Dieu : puisse-t-il vous éléver à cette joie que les malheurs ne peuvent plus troubler ! Conduisez bientôt vos petits-enfants, pour lesquels j'aurais tant aimé à être un tendre ami, sur le sommet de nos belles montagnes. Que là, sur cet autel élevé par le Seigneur lui-même au milieu de l'Allemagne, ils se dévouent et jurent de prendre l'épée aussitôt qu'ils auront la force de la soulever, et de ne la déposer que lorsque tous nos frères seront réunis par la liberté ; que lorsque tous les Allemands, ayant une constitution libérale, seront grands devant le Seigneur, puissants contre leurs voisins, et unis entre eux.

« Que ma patrie élève toujours ses regards heureux vers toi, Père tout-puissant ! Que ta bénédiction tombe abondamment sur ses moissons prêtes à être fauchées, et sur ses armées prêtes à combattre, et que, reconnaissant les grâces dont tu l'as accablé, le peuple allemand soit toujours parmi les peuples le premier levé pour soutenir la cause de l'humanité, qui est ton image sur la terre !

« Votre éternellement attaché fils, frère et ami,

« Iéna, au commencement de mars 1819.

« KARL-LUDWIG SAND. »

Sand, conduit d'abord à l'hôpital, comme nous l'avons dit, avait ensuite, au bout de trois mois, été transporté à la maison de force de Manheim, où le directeur M. G. lui avait fait préparer une chambre. Ce fut là qu'il resta deux mois encore dans une faiblesse extrême : son bras gauche était complètement paralysé ; sa voix était très-faible ; chaque mouvement qu'il faisait lui causait des douleurs atroces ; aussi ne fut-ce que le 11 août, c'est-à-dire cinq mois après l'événement que nous venons de raconter, qu'il put écrire à sa famille la lettre suivante :

« Bien chers parents,

« La commission d'enquête du grand-duc m'a fait part hier qu'il serait possible que j'eusse la joie bien vive d'être visité par vous, et que je pourrais peut-être vous voir et vous embrasser ici, vous, ma mère, et quelques-uns de mes frères et sœurs !

« Sans être surpris de cette nouvelle preuve de votre amour maternel, cette espérance a de nouveau réveillé en moi le souvenir ardent de cette vie heureuse passée doucement ensemble. La joie et la douleur, le désir et le sacrifice agitent violemment mon cœur, et il m'a fallu peser l'un à côté de l'autre, et avec la puissance de la raison, tous ces mouvements divers, pour redevenir maître de moi-même, et prendre une décision relativement à mes désirs.

« La balance a penché du côté du sacrifice.
« Vous savez, ma mère, ce qu'un regard de vos yeux, ce que des relations de tous les jours, ce que vos entretiens pieux et élevés pourraient m'apporter de joie et de courage pendant ce temps bien court. Mais aussi vous savez ma position, et vous connaissez trop bien la marche naturelle de toutes ces douloureuses enquêtes, pour ne pas trouver comme moi qu'une gêne pareille, renouvelée à tous les instants, troublerait beaucoup la joie de notre réunion, si elle ne parvenait pas à la détruire entièrement. Puis, ma mère, après ce long et fatigant voyage, que vous serez forcée d'entreprendre pour me revoir, songez aux douleurs terribles de l'adieu lorsque arrivera le moment de nous quitter en ce monde. Tenons-nous-en donc, d'après la volonté de Dieu, au sacrifice, et livrons-nous seulement à cette douce communauté de pensées que la distance ne peut interrompre, dans laquelle je puise mes seules joies, et qui nous sera toujours, en dépit des hommes, accordée par le Seigneur notre Père.

« Quant à mon état physique, je l'ignore complètement. Cependant vous voyez que, puisque enfin je vous écris moi-même, je suis tiré de mes premières incertitudes. Quant au reste, je connais trop peu la structure de mon propre corps pour porter un jugement sur ce que mes blessures décideront de lui. A part un peu de force qui m'est revenue, cet état

est toujours le même, et je le supporte avec calme et patience : c'est que Dieu vient à mon aide et me donne le courage et la fermeté ; il m'aidera, croyez-moi, à trouver en tout les joies de l'âme, et à être fort dans l'esprit. Amen.

« Vivez heureux.

« Votre fils profondément respectueux,

« Manheim, 18 août 1819.

« KARL-LUDWIG SAND. »

Un mois après cette lettre arrivèrent de tendres réponses de la part de toute la famille : nous ne citerons que celle de la mère de Sand, parce qu'elle complète l'idée qu'on a déjà pu se faire de cette femme au grand cœur, comme l'appelle toujours son fils.

« Cher, inexprimablement cher Karl,

« Combien il m'a été doux de revoir, après un aussi longtemps, les traits de ta main chérie ! Il n'y aurait pour moi ni aucun voyage assez pénible ni aucun chemin assez long pour m'empêcher d'aller te retrouver, et j'irais avec un amour profond et infini à chaque extrémité de la terre, dans la seule espérance de t'apercevoir seulement.

« Mais comme je connais bien et ta tendre affection et ta profonde sollicitude pour moi, et que tu

me donnes avec une si grande fermeté et une si male réflexion des motifs contre lesquels je n'ai rien à dire et que je ne puis qu'honorer, il en sera, mon bien-aimé Karl, comme tu l'as voulu et décidé. Nous continuerons, sans nous parler, la communication de nos pensées : mais sois tranquille, rien ne peut nous séparer ; je t'enveloppe de mon âme, et mes pensées maternelles font la garde autour de toi.

« Que cet amour infini, qui nous soutient, nous affermit et nous conduit tous à une vie meilleure, te conserve, mon cher Karl, le courage et la fermeté.

« Adieu ; et sois bien invariablement convaincu que je ne cesserai jamais de t'aimer fortement et profondément.

« Ta mère fidèle, et qui t'aimera jusque dans l'éternité. »

Sand répondit :

« Janvier 1820, de mon île de Pathmos.

« Mes chers parents, frères et sœurs,

« Dans le milieu du mois de septembre de l'année dernière, j'ai reçu, par la commission spéciale d'enquête du grand-duc, dont vous avez déjà apprécié l'humanité, vos chères lettres de la fin d'août et du commencement de septembre, et elles ont eu

l'influence magique de m'inonder de joie en me transportant dans le cercle intime de vos cœurs.

« Vous, mon tendre père, vous m'écrivez le jour du soixante et septième anniversaire de votre naissance, et vous me bénissez dans l'épanchement de votre plus tendre amour.

« Vous, ma mère bien-aimée, vous descendez jusqu'à la promesse de la continuation de votre affection maternelle, à laquelle j'ai cru immuablement dans tous les temps; et c'est ainsi que j'ai reçu vos deux bénédictions, qui, dans ma position actuelle, exercent sur moi une influence plus bienfaisante qu'aucune des choses que tous les rois de la terre réunis ensemble pourraient m'accorder. Oui, vous me nourrissez abondamment de votre amour bénî, et je vous en rends grâce, mes chers parents, avec la soumission respectueuse que mon cœur m'inspirera toujours comme le premier devoir d'un fils.

« Mais plus votre amour est grand, plus vos lettres sont tendres, plus j'ai eu à souffrir, je dois vous l'avouer, du sacrifice volontaire que nous nous sommes imposé de ne pas nous voir, et je n'ai tant tardé à vous répondre, mes chers parents, que pour me donner à moi-même le temps de retrouver la force que j'avais perdue.

« Vous aussi, cher beau-frère et chère sœur, m'assurez de votre attachement sincère et non inter-

rompu. Et cependant, après l'effroi que j'ai répandu sur vous tous, vous ne paraissiez pas savoir encore précisément ce que vous devez penser de moi ; mais mon cœur, plein de reconnaissance pour vos bontés passées, se rassure de lui-même ; car vos actions parlent, et me disent que, quand vous ne voudriez plus m'aimer comme je vous aime, vous ne pourriez faire autrement. Ces actions valent mieux pour moi, à cette heure, que toutes les protestations possibles, voire même les plus tendres paroles.

« Et toi aussi, mon bon frère, tu aurais consenti à accourir avec notre mère bien-aimée aux bords du Rhin, ici, où les véritables rapports de l'âme se sont établis entre nous, où nous avons été deux fois frères (1). Mais dis-moi, n'y es-tu pas véritablement en pensée et en esprit, lorsque je considère la riche source de consolation qui m'y est apportée par ta cordiale et tendre lettre ?

« Et toi, bonne belle-sœur, ainsi qu'au premier abord tu t'es posée, dans ta délicate tendresse, comme une véritable sœur, ainsi je te retrouve aujourd'hui. Ce sont toujours les mêmes relations tendres, c'est toujours la même affection fraternelle : tes consolations, qui émanent d'une piété profonde et soumise, sont tombées rafraîchissantes jusqu'au

(1) C'était dans les environs de Manheim que Karl et son frère s'étaient retrouvés sous les mêmes drapeaux en 1815.

plus profond de mon cœur. Mais, bonne belle-sœur, il faut que je te dise à toi, comme aux autres, que tu es trop libérale envers moi dans la dispensation de ton estime et de tes louanges, et ton exagération m'a rejeté en face de mon juge intérieur, qui m'a fait voir alors dans le miroir de ma conscience le contour de toutes mes faiblesses.

« Toi, bonne Julie, tu ne désires rien plus que de m'enlever au sort qui m'attend, et tu m'assures, en ton nom, et au nom de tous, que toi, comme eux, tu serais heureuse de le subir à ma place : je te reconnais là tout entière, et aussi les douces et tendres relations dans lesquelles nous avons été élevés dès l'enfance. Oh ! rassure-toi, bonne Julie ! grâce à la protection de Dieu, je te promets qu'il me sera facile, bien plus facile que je ne l'aurais cru, de supporter ce qui m'échoit.

« Recevez donc tous mes vifs et sincères remerciements pour avoir ainsi réjoui mon cœur.

« Maintenant que j'ai reconnu, par ces lettres fortifiantes, que, pareil à l'enfant prodigue, l'amour et la bonté de ma famille sont plus grands pour moi à mon retour qu'à mon départ, je veux, avec autant de soin que possible, vous dépeindre mon état physique et moral, et je prie Dieu qu'il appuie mes paroles de sa force, afin que ma lettre contienne l'équivalent de ce que les vôtres m'ont apporté, et qu'elle vous aide à arriver à cet état de

calme et de sérénité où je suis parvenu moi-même.

« Endurci , à force de puissance sur moi-même , contre les biens et les maux de la terre , vous savez déjà que, pendant ces dernières années, je n'ai vécu que pour les joies morales , et je dois dire que , touché de mes efforts sans doute , le Seigneur, sainte source de tout bien , m'a rendu apte à les chercher et à en jouir avec plénitude : Dieu est toujours près de moi , comme autrefois , et je trouve en lui , principe souverain de la création de toute chose , en lui , notre Père sacré , non-seulement la consolation et la force , mais un ami immuable , plein du plus saint amour , qui m'accompagnera partout où j'aurai besoin de ses consolations. Certes , s'il s'était éloigné de moi , ou si j'avais détourné mes yeux de lui , je me trouverais maintenant bien malheureux et bien misérable ; mais par sa grâce , au contraire , moi humble et faible créature , il me fait fort et puissant contre tout ce qui peut tomber sur moi.

« Ce que j'ai révéré jusqu'ici comme sacré , ce que j'ai désiré comme bon , ce à quoi j'ai aspiré comme céleste , n'a changé en rien à cette heure. Et j'en remercie Dieu , car je me trouverais maintenant bien désespéré si j'avais à reconnaître que mon cœur a adoré des images trompeuses et s'est enveloppé de fugitives chimères. Aussi ma confiance dans ces idées , aussi mon pur amour pour elles , pour elles qui sont les anges gardiens de mon esprit ,

s'accroissent de moment en moment, et s'accroîtront ainsi jusqu'à ma fin, et j'en serai d'autant plus facilement conduit, je l'espère, de ce monde à l'éternité. Je passe ma vie silencieuse dans l'exaltation et l'humilité chrétienne, et j'ai parfois de ces visions d'en-haut par lesquelles, depuis ma naissance, j'ai adoré le ciel sur la terre, et qui me donnent la puissance de m'élever jusqu'au Seigneur sur les ailes ardentes de mes prières. La maladie, quoique longue, douloureuse et cruelle, a toujours été assez fortement maîtrisée par ma volonté pour me laisser le loisir de m'occuper avec suite de l'histoire, des sciences positives et des belles parties de l'éducation religieuse : et lorsque le mal, plus violent, interrompait pendant quelque temps ces occupations, je n'en luttais pas moins victorieusement contre l'ennui : car les souvenirs du passé, ma résignation au présent, et ma foi dans l'avenir, étaient assez riches et assez forts, en moi et autour de moi, pour ne pas me laisser choir de mon paradis terrestre. Je n'aurais, d'après mes principes, dans la position où je me trouve, et où je me suis mis moi-même, jamais voulu rien demander pour mon bien-être ; et néanmoins j'ai été comblé à tous égards de tant de bontés, de tant de soins, et cela avec une délicatesse et une humanité que je ne puis, hélas ! reconnaître, par tous ceux avec lesquels je me suis trouvé en contact, que des vœux que je n'aurais

point osé former dans le coin le plus secret de mon cœur ont été dépassés, et bien au delà. Je n'ai jamais été assez vaincu par les douleurs du corps pour ne pas pouvoir me dire intérieurement en élevant ma pensée au ciel : « Devienne ce que pourra cette guenille ; » et si grandes qu'aient été ces douleurs, je ne saurais les mettre en comparaison avec ces souffrances de l'âme que, dans le sentiment de nos faiblesses et de nos fautes, nous éprouvons si profondes et si poignantes.

« Au reste, il est rare maintenant que cette douleur me fasse perdre connaissance : l'enflure et l'inflammation n'ont jamais gagné beaucoup, et les fièvres ont toujours été modérées, quoique, depuis près de dix mois, je sois forcé de me tenir couché sur le dos, sans pouvoir me soulever, et quoiqu'il soit sorti de ma poitrine, à l'endroit du cœur, plus de quarante pintes de matière. Non, la blessure, au contraire, quoique toujours ouverte, est en bon état ; et cela je le dois non-seulement aux excellents soins dont je suis entouré, mais encore au sang pur que j'ai reçu de vous, ma mère. Ainsi, ni les secours de la terre ni les encouragements du ciel ne m'ont manqué. Ainsi, j'ai eu tous les motifs, le jour anniversaire de ma naissance, — oh ! non pas de maudire l'heure où je suis né, mais, au contraire, après la sérieuse contemplation de ce monde, de remercier Dieu, et vous, mes bien chers parents,

de la vie que vous m'avez donnée !—Je l'ai célébré, ce 18 octobre, dans une paisible et fervente soumission à la sainte volonté de Dieu. — Le jour de Noël, j'ai cherché à me mettre dans la disposition des enfants dévoués au Seigneur ; et avec l'aide de Dieu, l'année nouvelle se passera, comme la précédente, dans les douleurs du corps, peut-être, mais certainement dans la joie de l'âme. Et c'est avec ce vœu, le seul que je forme, que je m'adresse à vous, mes chers parents, et à vous et aux vôtres, mes chers frères et sœurs.

« Je ne puis pas espérer de voir une vingt-cinquième nouvelle année ; puisse donc la prière que je viens de faire être exaucée ! puisse ce tableau de ma vie actuelle vous apporter quelque tranquillité ! et puisse cette lettre, que je vous écris du plus profond de mon cœur, non-seulement vous prouver que je ne suis pas indigne de votre inexprimable amour à tous, mais, au contraire, m'assurer cet amour pour l'éternité !

« Ces jours-ci, j'ai reçu encore votre chère lettre du 2 décembre, ma bonne mère, et la commission du grand-duc a eu la condescendance de me laisser lire aussi la lettre de mon bon frère, qui accompagnait la vôtre. Vous me donnez les meilleures les meilleures de votre santé à tous, et vous m'envoyez des fruits confits de notre maison chérie. Je vous en remercie du fond du cœur. Ce qui me cause le plus

de joie là dedans , c'est que vous êtes occupés de moi avec sollicitude l'été comme l'hiver ; c'est que vous et ma bonne Julie , vous les avez cueillis et préparés pour moi dans la maison , et je m'abandonne de toute mon âme à cette douce jouissance.

« Je me réjouis bien sincèrement de l'arrivée au monde du petit cousin ; j'en fais joyeusement mes félicitations aux bons parents et aux grands parents ; je me transporte pour son baptême dans cette commune bien-aimée , où je lui apporte mon affection comme son frère chrétien , et où j'appelle sur lui toutes les bénédictions du ciel.

« Pour ne pas trop incommoder la commission du grand-duc , nous serons forcés , je crois , de renoncer à cette correspondance. Je finis donc en vous assurant encore , mais pour la dernière fois peut-être , de ma profonde soumission filiale et de mon affection fraternelle.

« Votre bien tendrement attaché ,

« KARL-LUDWIG SAND. »

En effet , dès ce moment , toute correspondance cessa entre Karl et sa famille , et il ne lui écrivit plus qu'une fois , lorsque son sort lui fut connu , une lettre que nous trouverons plus tard.

On a vu par celle-ci de quels soins Sand était entouré : cette humanité ne se démentit pas un instant. Il est vrai de dire aussi que personne ne

voyait en lui un assassin ordinaire ; que beaucoup le plaignaient tout bas, et que quelques-uns l'excusaient tout haut. La commission du grand-duc elle-même traînait l'affaire en longueur le plus qu'il lui était possible ; car la gravité des blessures de Sand lui avait d'abord fait croire qu'il serait inutile de recourir au bourreau, et elle eût été heureuse que Dieu se fût chargé d'accomplir l'arrêt. Mais ses prévisions furent trompées : l'habileté du docteur triompha, non pas de la blessure, mais de la mort. Sand ne guérit pas ; mais il resta vivant, et l'on commença à voir que l'on serait forcé de le tuer.

En effet, l'empereur Alexandre, qui avait nommé Kotzebue son conseiller, et qui ne s'était pas mépris à la cause de l'assassinat, demandait avec instance que la justice eût son cours. La commission d'enquête fut donc forcée de se mettre au travail ; mais, désirant bien sincèrement avoir un prétexte pour traîner la procédure en longueur, elle ordonna qu'un médecin d'Heidelberg visiterait Sand et ferait un rapport exact sur sa position : comme Sand restait constamment couché, et que l'on ne pouvait l'exécuter dans son lit, elle espérait que le rapport du médecin, en constatant chez le prisonnier l'impossibilité de se lever, lui viendrait en aide et lui donnerait un nouveau sursis.

En conséquence, le médecin désigné vint d'Heidelberg à Manheim, et, se présentant à Sand comme

attiré par l'intérêt qu'il inspirait, il lui demanda s'il ne sentait pas quelque mieux dans son état et s'il lui serait impossible de se lever. Sand le regarda un instant, puis avec un sourire :

— Je comprends, monsieur, lui dit-il : on désire savoir si je suis assez fort pour monter sur un échafaud : je n'en sais rien moi-même ; mais nous allons en faire l'épreuve ensemble.

A ces mots, il se leva, et, accomplissant avec un courage surhumain ce qu'il n'avait point essayé depuis quatorze mois, il fit deux fois le tour de la chambre, et revenant s'asseoir sur son lit :

— Vous voyez, monsieur, lui dit-il, que je suis assez fort : ce serait, en conséquence, faire perdre à mes juges un temps précieux que de les retenir plus longtemps après mon affaire ; qu'ils portent donc leur jugement, car rien n'empêche plus qu'il ne soit exécuté.

Le médecin fit son rapport : il n'y avait pas moyen de reculer ; la Russie était de plus en plus pressante, et le 5 mai 1820 la cour suprême de justice rendit cet arrêt, qui fut confirmé le 12 par son altesse royale le grand-duc de Baden :

« Dans les affaires d'enquête et après l'interrogatoire ressortissant au bailliage, la défense apportée, les avis réunis de la cour de justice à Manheim, les consultations ultérieures de la cour de justice, qui

déclare l'accusé Karl Sand de Wonsiedel , coupable d'assassinat , de son aveu même , sur la personne du conseiller d'État impérial russe de Kotzebuë ; d'après cela , pour sa juste punition , et pour donner à d'autres un exemple qui les effraye , il sera mis par le fer de la vie à la mort .

« Tous les frais de cette affaire d'enquête , y compris ceux occasionnés par son exécution publique , seront , vu le manque de fortune , prélevés sur les fonds de la justice . »

On voit que , quoiqu'elle condamnât l'accusé à mort , ce que , au reste , il était difficile d'éviter , la sentence était , dans la forme et dans le fond , aussi douce que possible , puisque , tout en frappant Sand , elle n'achevait point , par les frais d'un procès long et coûteux , de ruiner sa pauvre famille .

Cependant on tarda encore cinq jours , et l'arrêt ne fut signifié que le 17 .

Lorsqu'on annonça à Sand que deux conseillers de justice étaient à la porte , il se douta qu'ils venaient lui lire sa sentence ; il demanda un instant pour se lever , ce qu'il n'avait fait qu'une fois encore , et dans la circonstance que nous avons dite , depuis quatorze mois . Néanmoins il ne put entendre l'arrêt debout , tant il était faible , et , après avoir salué la députation qui lui venait de la part de la mort , il demanda à s'asseoir , disant que ce n'était point par

lâcheté d'âme, mais par faiblesse de corps ; puis il ajouta : Soyez les bienvenus, messieurs ; car je souffre tant, depuis quatorze mois, que vous êtes pour moi des anges de délivrance.

Il écouta tout l'arrêt sans affectation aucune, et avec un doux sourire sur les lèvres ; puis, lorsque la lecture fut terminée : Je ne m'étais pas attendu à un meilleur destin, messieurs, dit-il ; et lorsqu'il y a plus d'un an, je m'arrêtai sur la petite colline qui domine la ville, je vis d'avance la place où serait mon tombeau : je dois donc remercier Dieu et les hommes d'avoir prolongé mon existence jusque aujourd'hui.

Les conseillers sortirent : Sand se leva une seconde fois pour saluer leur départ, comme il s'était levé pour saluer leur entrée ; puis il se rassit, pensif, sur la chaise, près de laquelle se tenait debout M. G., directeur de la prison. Au bout d'un instant de silence, une larme parut à chacune des paupières du condamné, et coula le long de ses joues ; puis tout à coup se retournant vers M. G., qu'il aimait beaucoup : J'espère, dit-il, que mes parents aimeront mieux me voir mourir de cette mort violente que de quelque maladie lente et honteuse ; quant à moi, je suis bien aise d'entendre bientôt sonner l'heure à laquelle ma mort satisfera ceux qui me haïssent et ceux que, d'après mes principes, je dois haïr moi-même.

Puis il écrivit à sa famille :

« *Manheim, le 17 du mois de printemps 1820.*

« Chers parents, frères et sœurs,

« Vous avez dû recevoir, par la commission du grand-duc, mes dernières lettres : j'y répondais aux vôtres, et je cherchais à vous consoler de ma position en vous peignant l'état de mon âme tel qu'il est, le mépris où je suis arrivé de tout ce qui est fragile et terrestre, et qu'on doit subir comme une nécessité, lorsque cela est mis en balance avec l'exécution d'une pensée, et cette liberté intellectuelle qui peut seule nourrir notre âme : en un mot, je cherchais à vous consoler par l'assurance que les sentiments, les principes et les convictions desquels je parlais autrefois ont été fidèlement conservés en moi et sont restés exactement les mêmes ; mais tout cela était trop de précaution de ma part, j'en suis certain, car dans aucun temps vous n'avez exigé autre chose de moi, que d'avoir *Dieu devant les yeux et dans le cœur* ; et vous avez vu, sous votre conduite, comment ce précepte passa tellement dans mon âme, qu'il devint pour ce monde et pour l'autre mon seul but de félicité : sans doute, comme il était en moi et près de moi, Dieu sera en vous et près de vous au moment où cette lettre vous apportera la nouvelle de la lecture de mon arrêt. Je meurs volontiers, et

le Seigneur me donnera la force pour que je meure comme on doit mourir.

« Je vous écris parfaitement tranquille et calme sur toutes choses , et j'espère que votre vie aussi s'écoulera calme et tranquille , jusqu'au moment où nos âmes se retrouveront pleines d'une nouvelle force , pour nous aimer et partager ensemble l'éternel bonheur.

« Quant à moi , tel j'ai vécu depuis que je me connais , c'est-à-dire avec une sérénité pleine de désirs célestes , et un courageux et infatigable amour de la liberté , tel je vais mourir.

« Que Dieu soit avec vous et avec moi ,

« Votre fils , frère et ami ,

« KARL-LUDWIG SAND. »

A compter de ce moment , rien ne troubla plus sa sérénité ; toute la journée il causa plus gaiement qu'à l'ordinaire , dormit bien , ne se réveilla qu'à sept heures et demie , dit qu'il se sentait fortifié , et remercia Dieu de le visiter ainsi.

Dès la veille la teneur de l'arrêt avait été connue , et l'on avait su que le jour de l'exécution était fixé au 20 mai , c'est-à-dire à trois jours pleins après la lecture qui en avait été faite au condamné.

Dès lors , avec la permission de Sand , on laissa entrer les personnes qui désiraient lui parler et que

lui-même n'avait pas de répugnance à voir : parmi celles-ci, trois restèrent plus longtemps et plus particulièrement avec lui.

L'une était le major badois Holzungen, qui commandait la patrouille qui l'avait arrêté, ou plutôt relevé mourant, et porté à l'hôpital. Il lui demanda s'il le reconnaissait : Sand avait tellement la tête à lui lorsqu'il s'était frappé, que, quoiqu'il n'eût vu le major qu'un instant et ne l'eût jamais revu depuis, il se rappela les détails les plus minutieux du costume qu'il portait quatorze mois auparavant, et qui était le grand uniforme. Quand la conversation tomba sur la mort que Sand allait subir si jeune, le major le plaignit ; mais Sand lui répondit en souriant : « Il n'y a qu'une différence entre vous et moi, monsieur le major, c'est que moi, je mourrai pour mes convictions, et que vous mourrez, vous, pour une conviction étrangère. »

Après le major vint un jeune étudiant d'lena que Sand avait connu à l'université. Il se trouvait dans le duché de Bade, et avait voulu lui faire une visite : leur reconnaissance fut touchante, et l'étudiant pleura beaucoup ; mais Sand le consola avec son calme et sa sérénité ordinaires.

Un ouvrier demanda alors à être introduit près de Sand, se fondant sur ce qu'il avait été son camarade d'école à Wonsiedel, et, quoiqu'il ne se souvint point de son nom, il donna l'ordre de le laisser

entrer : l'ouvrier lui rappela qu'il faisait partie de la petite armée que Sand commandait le jour de l'assaut de la tour Sainte-Catherine. Ce renseignement guida Sand, qui le reconnut parfaitement, et lui parla alors avec une tendre affection de son pays natal et de ses chères montagnes, puis le chargea de saluer sa famille, en invitant de nouveau sa mère, son père, ses frères et sœurs, à ne point prendre de chagrin à cause de lui, puisque le messager qui se chargeait de leur porter ses dernières paroles pourrait leur attester dans quelle disposition calme et joyeuse d'esprit il attendait la mort.

A cet ouvrier succéda un des convives que Sand avait rencontrés sur l'escalier aussitôt la mort de Kotzebue. Il lui demanda s'il reconnaissait son crime et s'il éprouvait du repentir ; Sand lui répondit : J'y avais pensé pendant une année entière, j'y pense depuis quatorze mois : et mon opinion n'a varié en rien ; j'ai fait ce que je devais faire.

Après le départ de ce dernier visiteur, Sand fit appeler M. G., le directeur de la prison, et lui dit qu'il serait bien aise de causer avec le bourreau avant l'exécution, ayant des renseignements à lui demander sur la manière dont il devait se tenir pour lui rendre l'opération plus sûre et plus facile. M. G. fit quelques objections ; mais Sand insista avec sa douceur ordinaire, et M. G. finit par promettre à Sand qu'il ferait prévenir la personne qu'il demandait de

passer à la maison de force aussitôt son arrivée d'Heidelberg , où elle demeurait.

Le reste de la journée s'écoula en nouvelles visites et en causeries philosophiques et morales , dans lesquelles Sand développa ses théories sociales et religieuses avec une lucidité d'expression et une hauteur de pensées qu'il n'avait jamais montrées peut-être. Le directeur de la prison , dont je tiens ces détails , me disait qu'il regretterait toute sa vie de n'avoir point su sténographier, pour recueillir toutes ces pensées , qui eussent fait un pendant au Phédon.

La nuit vint ; Sand passa une partie de la soirée à écrire : on croit que ce fut un poème qu'il composa ; mais sans doute qu'il le brûla , car on n'en trouva aucune trace. A onze heures il se mit au lit, et dormit jusqu'à six heures du matin ; le lendemain il supporta son pansement , toujours très-douloureux , avec un courage extraordinaire , sans s'évanouir comme il le faisait quelquefois , ni sans laisser échapper une seule plainte : il avait dit la vérité , en face de la mort , Dieu lui faisait la grâce que la force lui revint.

L'opération était finie : Sand était couché comme d'ordinaire ; M. G. était assis sur le pied de son lit, lorsque la porte s'ouvrit et qu'un homme entra et salua Sand et M. G. Le directeur de la prison se leva aussitôt , et d'une voix dont il ne pouvait pas

dissimuler l'émotion : Celui qui vous sauve , dit-il à Sand , est M. Widemann d'Heidelberg , à qui vous avez désiré parler.

Alors le visage de Sand s'éclaira d'une joie étrange , et se soulevant sur son séant : Monsieur , lui dit-il , soyez le bienvenu ; puis , le faisant asseoir près de son lit et lui prenant la main dans la sienne , il commença à le remercier de son obligeance avec un accent si profond et une voix si douce , que M. Widemann , profondément ému , ne put lui répondre. Sand l'encouragea à lui parler et à lui donner les détails qu'il désirait , lui disant pour le rassurer : Soyez ferme , monsieur , car ce n'est pas moi qui vous ferai défaut : je ne bougerai pas ; et quand même il vous faudrait deux ou trois coups pour séparer ma tête du tronc , comme on dit que cela arrive quelquefois , ne vous troublez point pour cela. — Alors Sand se leva , appuyé sur M. G. , pour faire avec le bourreau l'étrange et terrible répétition du drame où il devait jouer le principal rôle le lendemain. M. Widemann le fit asseoir sur une chaise , lui fit prendre la pose voulue , et entra avec lui dans tous les détails de l'exécution. Alors Sand , parfaitement renseigné , le pria de ne point se presser et de bien prendre son temps. Puis il le remercia par avance ; car , ajouta-t-il , après je ne le pourrai plus. Sand alors regagna son lit , laissant le bourreau plus pâle et plus chancelant que lui.

Tous ces détails ont été conservés par M. G. ; car, pour le bourreau, son émotion était si grande, qu'il ne se souvenait plus de rien.

Derrière M. Widemann on introduisit trois ecclésiastiques avec lesquels Sand s'entretint de matières religieuses : l'un d'eux resta six heures près de lui, et lui dit en le quittant qu'il avait mission d'obtenir de lui la promesse qu'il ne parlerait pas au peuple sur la place de l'exécution. Sand le lui promit et ajouta : Quand bien même je le voudrais, ma voix est devenue si faible, que le peuple ne pourrait pas l'entendre.

Pendant ce temps, on dressait l'échafaud dans la prairie qui s'étend à la gauche du chemin d'Heidelberg. C'était une plate-forme de cinq à six pieds de haut sur dix de largeur en tous sens. Comme on avait présumé que, grâce à l'intérêt qu'inspirait le condamné, et à l'approche de la Pentecôte, la foule serait immense, et que l'on craignait quelque mouvement des universités, la garde de la prison avait été triplée, et l'on avait fait venir de Carlsruhe à Manheim le général Neustein avec douze cents hommes d'infanterie, trois cent cinquante cavaliers et une compagnie d'artilleurs accompagnés de leurs pièces.

Le 19, dans l'après-midi, il arriva, ainsi qu'on l'avait prévu, tant d'étudiants, qui se logèrent dans les villages environnans, que l'on décida que l'exécution, au lieu d'avoir lieu le lendemain à onze

heures du matin, ainsi que cela avait été convenu, serait avancée et aurait lieu à cinq. Cependant il fallait pour cela l'autorisation de Sand; car on ne pouvait l'exécuter que trois jours révolus après la lecture de sa sentence, et comme la sentence ne lui avait été lue qu'à dix heures et demie, Sand avait le droit de vivre jusqu'à onze heures.

Avant quatre heures du matin, on entra dans la chambre du condamné; il dormait si profondément, qu'on fut obligé de l'éveiller. Il ouvrit les yeux en souriant comme c'était son habitude, et, se doutant pourquoi l'on venait: Aurais-je si bien dormi, demanda-t-il, qu'il fût déjà onze heures du matin? On lui répondit que non, mais qu'on venait lui demander de permettre que l'on avançât l'heure; car, lui dit-on, on craignait quelque conflit entre les étudiants et les soldats; et comme les dispositions militaires étaient parfaitement prises, ce conflit ne pouvait être que fatal à ses amis. Sand répondit qu'il était prêt à l'instant même, qu'il demandait seulement le temps de prendre un bain, comme les anciens avaient l'habitude de le faire au moment du combat. Cependant l'autorisation verbale qu'il avait donnée ne suffisant point, on présenta à Sand une plume et du papier, et il écrivit d'une main ferme et de son écriture ordinaire :

« Je remercie les autorités de Manheim d'avoir

été au-devant de mes désirs les plus pressants en avançant de six heures mon exécution.

« *Sit nomen Domini benedictum.*

« De la chambre de la prison, le 20 mai, au matin, jour de ma délivrance. »

« **KARL-LUDWIG SAND.** »

Lorsque Sand eut remis ces deux lignes au greffier, le médecin s'approcha de lui pour panser, comme d'habitude, sa blessure. Sand le regarda en souriant, puis : Est-ce bien la peine ? lui demanda-t-il.

— Vous en serez plus fort, répondit le médecin.

— Alors faites, dit Sand.

On apporta un bain, Sand se coucha dans la baignoire, et fit arranger ses beaux et longs cheveux avec le plus grand soin ; puis, sa toilette terminée, il passa une redingote de forme allemande, c'est-à-dire courte, et avec le collet de la chemise rabattu sur les épaules, des pantalons collants blancs et des bottes par-dessus. Alors Sand alla s'asseoir sur son lit et pria quelque temps à voix basse avec les prêtres ; puis, lorsqu'il eut fini, il dit ces deux vers de Kœrner :

Tout ce qui est terrestre est terminé,
Et la vie céleste s'ouvre.

Alors il prit congé du médecin et des prêtres, en leur disant : N'attribuez pas l'émotion de ma voix à la faiblesse, mais à la reconnaissance. — Puis, comme ces derniers lui offraient de l'accompagner jusqu'à l'échafaud : C'est inutile, leur dit-il, je suis parfaitement préparé, bien avec Dieu et avec ma conscience. D'ailleurs, ne suis-je pas presque ecclésiastique moi-même ? — Et comme l'un d'eux lui demandait s'il ne s'en allait point avec haine : Eh ! mon Dieu, dit-il, est-ce que j'en ai jamais eu ?

On entendit alors le bruit croissant de la rue, et Sand dit de nouveau que l'on pouvait disposer de lui, et qu'il était prêt. En ce moment le bourreau entra avec ses deux aides ; il était vêtu d'une longue lévite noire sous laquelle il cachait son glaive : Sand lui tendit affectueusement la main ; et comme M. Widemann, gêné par l'épée qu'il désirait soustraire aux regards de Sand, n'osait avancer : Venez donc, lui dit Sand, et montrez-moi votre épée ; je n'en ai jamais vu, et suis curieux de savoir comment cela est fait.

M. Widemann, tout pâle et tout tremblant, lui présenta le glaive ; Sand l'examina avec attention, passa le doigt sur le tranchant : Allons, dit-il, la lame est bonne ; ne tremblez pas, et tout ira bien. — Alors se tournant vers M. G., qui pleurait : Vous me rendrez bien, n'est-ce pas, lui dit-il, le service de me conduire jusqu'à l'échafaud ? — M. G. lui fit

de la tête signe que oui , car il ne pouvait répondre. Sand prit son bras , et une troisième fois : Eh bien ! répéta-t-il , qu'attendez-vous donc , messieurs ? je suis prêt.

En arrivant dans la cour , Sand trouva aux fenêtres tous les prisonniers qui pleuraient. Quoique Sand ne les eût jamais vus , c'étaient pour lui d'anciens amis ; car , chaque fois qu'ils passaient devant sa porte , sachant que c'était là où était gisant l'étudiant qui avait tué Kotzebue , ils soulevaient leurs chaînes pour ne point le fatiguer par le bruit.

Manheim tout entière était dans les rues qui conduisaient au lieu de l'exécution , et que croisaient de nombreuses patrouilles. Le jour où l'arrêt avait été lu , on avait cherché par toute la ville une calèche pour conduire Sand à l'échafaud , mais personne , pas même les carrossiers , n'avait voulu ni en louer ni en vendre ; on avait donc été obligé d'en acheter une à Heidelberg , sans dire dans quel but on l'achetait.

Sand trouva cette calèche dans la cour et monta dedans avec M. G. Se tournant alors vers lui : Monsieur , lui dit-il tout bas à l'oreille , si par hasard vous me voyez pâlir , dites-moi mon nom , mon nom seulement , entendez-vous ? cela suffira.

On ouvrit la porte , et Sand parut : alors toutes les voix , d'un seul élan , crièrent : — Adieu , Sand , adieu ; — et en même temps de la foule pressée dans

la rue , et des fenêtres , on lui jeta des bouquets de fleurs , dont quelques-uns tombèrent dans la voiture même. A ces cris amis et à cette vue , Sand , qui n'avait pas faibli jusqu'alors un seul instant , sentit les larmes venir malgré lui à ses paupières , et rendant les saluts qu'on lui faisait de tous côtés , murmura à voix basse : « O mon Dieu ! donnez-moi le courage ! »

Cette première explosion passée , le cortége se mit en marche au milieu d'un profond silence ; de temps en temps seulement une voix isolée criait : — Adieu , Sand , et un mouchoir , seconé par une main élevée au-dessus de la foule , indiquait au condamné de quel endroit ce dernier cri était venu. De chaque côté de la calèche marchaient deux employés de la prison avec des crêpes au bras , et derrière la calèche venait une seconde voiture avec les autorités de la ville.

L'air était très-froid ; il avait plu toute la nuit , et le ciel , couvert et sombre , semblait partager la tristesse générale. Sand , trop faible pour demeurer assis , était à moitié couché sur l'épaule de M. G. qui l'accompagnait ; son visage était doux , calme et souffrant ; son front ouvert et libre , et ses traits intéressants , sans être régulièrement beaux , semblaient avoir vieilli de plusieurs années pendant les quatorze mois de souffrance qui venaient de s'écouler. Le cortége arriva enfin à la place de l'exécution ,

qui était entourée d'un bataillon d'infanterie ; Sand abaissa ses yeux du ciel vers la terre , et aperçut l'échafaud. A cette vue , il sourit doucement , et en descendant de voiture il dit : « Allons , Dieu m'a donné la force jusqu'à présent . »

Le directeur de la prison et les premiers employés le soulevèrent pour monter les marches. Pendant cette courte ascension , la souffrance le tint courbé ; mais , arrivé en haut , il se redressa en disant : « Voilà donc le lieu où je vais mourir ! » Puis , avant d'avoir atteint la chaise sur laquelle il devait s'asseoir pour l'exécution , il tourna les yeux vers Manheim , et parcourut du regard toute cette foule qui l'entourait ; en ce moment un rayon du soleil perça les nuages. Sand le salua en souriant et s'assit.

Alors , comme , selon les ordres reçus , on devait lui relire une seconde fois son arrêt , on lui demanda s'il se sentait assez de force pour écouter cette lecture debout. Sand répondit qu'il allait essayer , et qu'il espérait qu'à défaut de force physique , la force morale le soutiendrait. Il se leva aussitôt de la chaise fatale , en priant M. G. de se placer assez près de lui pour le soutenir s'il venait à chanceler. La précaution fut inutile , Sand ne chancela point.

Après la lecture du jugement , il se rassit et dit à haute voix .

— Je meurs en me confiant à Dieu...

Mais à ces mots , M. G. l'interrompit :

— Sand, lui dit-il, qu'avez-vous promis ?

— C'est juste, répondit-il, je l'avais oublié.

Il se tut alors pour tous ; mais, élévant la main droite et l'étendant solennellement en l'air, il dit à demi-voix, et de manière à n'être entendu que de ceux qui l'entouraient :

« Je prends Dieu à témoin que je meurs pour la liberté de l'Allemagne. »

Puis, à ces mots, et comme Conratin avait fait de son gant, il jeta par-dessus la haie de soldats qui l'entouraient son mouchoir roulé au milieu du peuple.

Alors le bourreau s'approcha de lui pour lui couper les cheveux ; mais Sand s'y opposa d'abord.

« C'est pour votre mère, lui dit M. Widemann.

— Sur votre honneur, monsieur ? demanda Sand.

— Sur mon honneur.

— Alors, faites, dit Sand en présentant sa chevelure au bourreau. »

On ne lui en coupa que quelques boucles, et seulement celles qui retombaient par derrière, et l'on noua les autres avec un ruban sur le haut de la tête. Alors le bourreau lui attacha les mains sur la poitrine ; mais comme cette position l'oppressait, et à cause de sa blessure le forçait d'incliner la tête, on les lui posa à plat sur les cuisses, et on les fixa ainsi avec des cordes. Ensuite, comme on voulait lui

bander les yeux , il pria M. Widemann de placer le bandeau de manière à ce qu'il put , jusqu'à son dernier moment , voir la lumière. Il fut fait comme il désirait.

Alors un silence profond et mortel plana sur toute cette foule et entoura l'échafaud. Le bourreau tira son épée , qui flamboya comme un éclair et s'abattit. Aussitôt un cri terrible sortit de vingt mille poitrines à la fois : la tête n'était pas tombée , et , quoique inclinée sur la poitrine , tenait encore au cou. Le bourreau frappa une seconde fois , et du même coup abattit la tête et une partie de la main.

Au même instant , malgré les efforts des soldats , la haie fut rompue , hommes et femmes se précipitèrent vers l'échafaud , le sang fut essuyé jusqu'à la dernière goutte avec les mouchoirs ; la chaise où Sand avait été assis fut brisée et partagée en morceaux , et ceux qui n'en purent avoir coupèrent des parcelles de bois sanglantes à même de l'échafaud.

La tête et le corps furent mis dans un cercueil drapé de noir et reportés à la prison avec une nombreuse escorte militaire. A minuit , le cadavre fut transporté silencieusement , et sans torches ni lumières , au cimetière protestant où quatorze mois auparavant avait déjà été enterré Kotzebue. Une fosse avait été mystérieusement creusée ; le cercueil y fut descendu , et l'on fit jurer sur l'Évangile , à ceux qui assistaient à l'inhumation , de ne point ré-

véler le lieu où était enterré Sand, avant d'être relevés de leur serment. Alors la tombe fut recouverte avec le gazon adroitement enlevé et remis ensuite à la même place, de manière à ce que l'on ne vit point de tombe fraîche, puis les nocturnes fossoyeurs sortirent, laissant une garde à l'entrée.

C'est là que reposent, à vingt pas de distance l'un de l'autre, Sand et Kotzebue; Kotzebue, en face de la porte, à l'endroit le plus apparent du cimetière, et sous un tombeau où est gravée cette inscription :

LE MONDE LE PESSÉCUTA SANS PITTÉ,
 LA CALOMNIE FUT SON TRISTE PARTAGE,
 IL NE TROUVA LE BONHEUR QUE DANS LES BRAS DE SA FEMME,
 ET LE REPOS QUE DANS LE SEIN DE LA MORT.
 L'ESPRIT VEILLAIT TOUJOURS POUR COUVRIR SON CHEMIN D'ÉPINES,
 L'AMOUR LUI FIT FLEURIR SES ROSES :
 QUE LE CIEL LUI PARDONNE,
 COMME IL A PARDONNÉ À LA TERRE.

Au contraire de ce monument pompeux élevé, comme nous l'avons dit, à l'endroit le plus apparent du cimetière, il faut aller chercher la fosse de Sand dans l'angle situé à l'extrême gauche de la porte du cimetière; et un prunier sauvage, dont chaque voyageur emporte en passant quelques feuilles, s'élève seul sur cette tombe veuve de toute inscription.

Quant à la prairie dans laquelle Sand fut exécuté,

elle est encore appelée par le peuple *Sands Himmelfartsweise*, ce qui signifie :

LA PRAIRIE DE L'ASCENSION AU CIEL DE SAND.

Vers la fin de septembre 1838, nous étions à Manheim, où je m'étais arrêté trois jours, pour recueillir tous les détails que je pourrais trouver sur la vie et la mort de Karl-Ludwig Sand. Mais après ces trois jours, malgré l'activité de mes recherches, ces détails étaient encore fort incomplets, soit que je m'adressasse mal, soit qu'en ma qualité d'étranger j'inspirasse quelque défiance à ceux à qui je m'adressais. Je quittais donc Manheim assez désappointé, et après avoir visité le petit cimetière protestant où sont enterrés, à vingt pas l'un de l'autre, Sand et Kotzebuë, j'avais ordonné à mon cocher de prendre la route d'Heidelberg, lorsque après quelques pas, sachant l'objet de mes recherches, il s'arrêta lui-même, en me demandant si je ne voulais pas voir la place où Sand avait été exécuté. En même temps il me montrait de la main un petit tertre situé au milieu d'une prairie et à quelques pas d'un ruisseau. J'acceptai avec empressement, et j'eus bientôt, quoique mon cocher fût resté sur la route avec mes compagnons de voyage, reconnu la place indiquée,

à quelques débris de branches de cyprès, d'immortelles et de vergissmeinnicht semés sur la terre.

On comprend que cette vue, au lieu de diminuer mon désir d'investigation, l'avait augmenté. J'étais donc de plus en plus mécontent de m'en aller si mal renseigné, lorsque j'aperçus un homme de quarante-cinq à cinquante ans qui se promenait à quelques pas de l'endroit où j'étais moi-même, et qui, se doutant de la cause qui m'attirait, me regardait avec curiosité. Je résolus de tenter un dernier effort, en allant à lui :

— Mon Dieu, monsieur, lui dis-je, je suis étranger ; je voyage pour recueillir toutes les traditions si riches et si poétiques de votre Allemagne. A la manière dont vous me regardez, je me doute que vous savez celle qui m'attire dans cette prairie. Pourriez-vous me donner quelques renseignements sur la vie et la mort de Sand ?

— Dans quel but, monsieur ? me demanda celui auquel je m'adressais, en français presque inintelligible.

— Dans un but très allemand, monsieur ; rassurez-vous, répondis-je. Par le peu que j'en ai appris, Sand est pour moi une de ces ombres qui ne vous apparaissent que plus grandes et plus poétiques, pour être drapées dans un linceul taché de sang. Mais on ne le connaît pas en France ; on pourrait le confondre avec un Fieschi ou un Meu-

nier, et je voudrais, autant qu'il est en moi, éclairer sur lui l'esprit de mes compatriotes.

— Ce serait avec grand plaisir, monsieur, que je concourrais à cette œuvre ; mais vous voyez que je parle à peine français ; vous ne parlez point du tout allemand ; de sorte qu'il nous serait difficile de nous comprendre.

— Qu'à cela ne tienne, repartis-je ; j'ai là dans ma voiture un ou plutôt une interprète dont vous serez fort content, je l'espère, qui parle allemand comme Goethe, et à qui, une fois que vous aurez commencé de parler, je vous défie de ne pas tout dire.

— Allons donc, monsieur, répondit le promeneur. Je ne demande pas mieux que de vous être agréable. »

Nous nous acheminâmes vers la voiture, qui nous attendait toujours sur la grande route, et je présentai à ma compagne de voyage la nouvelle recrue que je venais de faire. Les saluts d'usage s'échangèrent, et le dialogue commença dans le plus pur saxon.

Quoique je n'entendisse pas un mot de ce qui se disait, il m'était facile de voir, à la rapidité des demandes et à la longueur des réponses, que la conversation était des plus intéressantes. Enfin, au bout d'une demi-heure, désireux de savoir où on en était :

« Eh bien ! dis-je.

— Eh bien, me répondit mon interprète, tu as eu la main heureuse, et tu ne pouvais mieux t'adresser.

— Monsieur a connu Sand?

— Monsieur est le directeur de la prison où il a été enfermé, M. G.

— Vraiment?

— Pendant neuf mois, c'est-à-dire depuis le moment où il est sorti de l'hôpital, monsieur l'a vu tous les jours.

— A merveille!

— Mais ce n'est pas tout; monsieur était avec lui dans la voiture qui l'a conduit au supplice; monsieur était avec lui sur l'échafaud; il n'y a dans tout Manheim qu'un portrait de Sand, et c'est monsieur qui l'a. »

Je dévorais chaque parole: alchimiste de la pensée, j'ouvrais mon creusé et j'y trouvais de l'or.

« Demande un peu, repris-je vivement, si monsieur veut permettre que nous prenions par écrit les renseignements qu'il peut me donner. »

Mon interprète interrogea de nouveau; puis, se retournant de mon côté:

« C'est accordé, me dit-il. »

M. G. monta avec nous dans la voiture, et au lieu de partir pour Heidelberg, nous rentrâmes dans Manheim, et descendîmes à la maison de force.

M. G. ne se démentit pas un instant de la com-

plaisance qu'il avait montrée. Avec l'obligeance la plus grande, la patience la plus minutieuse, la mémoire la plus complaisante, il revint sur chaque circonstance, se mettant à ma disposition comme aurait pu le faire un cicéron ; puis enfin, comme ayant tout épuisé sur Sand, je l'interrogeai sur la manière dont les exécutions se faisaient.

« Quant à cela, me dit-il, je puis vous offrir une recommandation pour une personne d'Heidelberg qui vous donnera là-dessus tous les renseignements que vous pouvez désirer. »

J'acceptai avec reconnaissance, et comme je prenais, après mille remerciements, congé de M. G., il me remit la lettre offerte. Elle portait cette suscription :

« A monsieur le docteur Widemann, Grande-Rue, n° 444, à Heidelberg. »

Je me retournai vers M. G.

« Serait-il parent du bourreau qui a exécuté Sand ? demandai-je.

— C'est son fils, et il était près de lui quand la tête a tombé.

— Quel état exerce-t-il donc ?

— Le même que son père, auquel il a succédé.

— Mais vous lappelez docteur ?

— Sans doute ; chez nous les bourreaux portent ce titre.

— Mais enfin, docteurs en quoi ?

— Docteurs en chirurgie.

— Tiens, dis-je, c'est tout le contraire chez nous : ce sont les chirurgiens qu'on appelle bourreaux.

— Vous trouverez, au reste, ajouta M. G., un jeune homme très-distingué, qui, quoiqu'il fût bien jeune alors, a gardé un profond souvenir de cet événement. Quant à son pauvre père, je crois qu'il eût autant aimé se couper la main droite que d'exécuter Sand ; mais il eût refusé, qu'on en eût trouvé un autre. Il lui fallut donc faire ce qui lui était ordonné, et il fit de son mieux.

Je remerciai M. G., bien déterminé à faire usage de sa lettre, et nous partimes pour Heidelberg, où nous arrivâmes à onze heures du soir.

Ma première visite, le lendemain, fut pour M. le docteur Widemann.

Ce ne fut pas sans une certaine émotion, que je vis, au reste, reflétée sur la figure de mes compagnons de voyage, que nous sonnâmes à la porte du dernier juge, comme l'appellent les Allemands. Une vieille femme vint nous ouvrir, et nous fit entrer, en attendant M. Widemann, qui achevait sa toilette, dans un joli petit cabinet de travail, à gauche d'un corridor et au pied d'un escalier. Ce cabinet était rempli de curiosités, de madrépores, de coquillages, d'oiseaux empaillés et de plantes sèches, un fusil à deux coups, une poire à poudre et une carnassière, indiquaient que M. Widemann était chasseur.

Au bout d'un instant, nous entendîmes le bruit de ses pas, et la porte s'ouvrit.

M. Widemann était un très-beau jeune homme de trente à trente-deux ans, avec des favoris noirs qui encadraient entièrement sa figure mâle et pleine de caractère : il était vêtu en costume du matin et avec une certaine recherche campagnarde.

Il parut d'abord, non-seulement embarrassé, mais peiné de notre visite. Cette curiosité sans but dont il paraissait être l'objet était en effet étrange. Je m'empressai de lui donner la lettre de M. G. et de lui dire la cause qui m'amenaît. Alors il se remit graduellement, et finit par se montrer aussi hospitalier et obligeant pour nous que l'avait été, la veille, celui qui nous avait adressés à lui.

Alors M. Widemann rappela tous ses souvenirs : lui aussi avait gardé une profonde mémoire de Sand, et il nous raconta, entre autres choses, que son père, au risque de se compromettre, avait demandé la permission de faire refaire un autre échafaud à ses frais, afin qu'aucun criminel ne fût exécuté sur l'autel où était mort le martyr. Cette permission lui avait été accordée, et de l'échafaud M. Widemann avait fait faire les portes et les fenêtres d'une petite maison de campagne située au milieu d'une vigne. Alors, pendant trois ou quatre ans, cette maison était devenue l'objet d'un pèlerinage ; mais enfin, peu à peu, la foule était devenue moins

nombreuse, et aujourd'hui qu'une partie de ceux qui ont essuyé avec leur mouchoir le sang de l'échafaud occupent des fonctions publiques, et sont les salariés du gouvernement, il n'y a plus guère que les étrangers qui, de temps en temps, demandent à voir ces étranges reliques.

M. Widemann me donna un guide ; car, après avoir tout entendu, je voulais tout voir.

La maison est située à une demi-lieue d'Heidelberg, à gauche de la route de Carlsruhe, et à mi-chemin de la montagne. C'est peut-être l'unique monument de ce genre qui existe au monde.

Nos lecteurs jugeront mieux par cette anecdote, que par tout ce que nous pourrions leur dire encore, quel homme c'était que celui-là qui a laissé un pareil souvenir au cœur de son gardien et de son bourreau.

MARIE STUART.

1587.

Il y a, pour les rois, des noms prédestinés à la mauvaise fortune : en France, c'est le nom de Henri. Henri I^{er} fut empoisonné. Henri II fut tué dans un tournoi, Henri III et Henri IV furent assassinés. Quant à Henri V, pour qui le passé est déjà si fatal, Dieu seul sait ce que lui garde l'avenir.

En Écosse, c'est le nom de Stuart.

Robert I^{er}, chef de la race, mourut à vingt-huit ans d'une maladie de langueur. Robert II, le plus heureux de la famille, fut forcé de passer une partie de sa vie, non-seulement dans la retraite, mais encore dans l'obscurité, à cause d'une inflammation des yeux qui les lui faisait rouges comme du sang.

Robert III succomba au chagrin que lui causa la mort d'un de ses fils et la captivité de l'autre. Jacques I^{er} fut poignardé par Grahame dans l'abbaye des moines Noirs de Perth. Jacques II fut tué au siège de Roxburgh, par l'éclat d'une pièce de canon qui creva. Jacques III fut assassiné par un inconnu dans un moulin où il s'était réfugié pendant la bataille de Sauchie. Jacques IV, frappé de deux flèches et d'un coup de hallebarde, tomba au milieu de sa noblesse sur le champ de bataille de Flodden. Jacques V mourut du chagrin d'avoir perdu ses deux fils et du remords d'avoir fait exécuter Hamilton. Jacques VI, prédestiné à réunir sur sa tête deux couronnes d'Écosse et d'Angleterre, fils d'un père assassiné, traîna une vie triste et craintive, entre l'échafaud de sa mère Marie Stuart et celui de son fils Charles I^{er}. Charles II passa une partie de sa vie en exil. Jacques II y mourut. Le chevalier de Saint-George, après avoir été proclamé roi d'Écosse sous le nom de Jacques VIII, et d'Angleterre et d'Irlande sous celui de Jacques III, fut obligé de fuir, sans avoir pu donner à ses armes l'éclat même d'une défaite. Charles Édouard, son fils, après l'échauffourée de Derby et la bataille de Culloden, traqué de montagne en montagne, poursuivi de roche en roche, nageant de rivage en rivage, recueilli à demi nu par un vaisseau français, s'en alla mourir à Florence, sans que jamais les cours de l'Europe aient

voulu le reconnaître pour souverain. Enfin, son frère Henri Benoît, le dernier héritier des Stuarts, après avoir vécu d'une pension de trois mille livres sterling que lui faisait le roi George III, expira complètement oublié et léguant à la maison de Hanovre tous les joyaux de la couronne, que Jacques II avait emportés en passant sur le continent en 1688 ; tardive mais entière reconnaissance de la légitimité de la famille qui avait succédé à la sienne.

Au milieu de cette race malheureuse, Marie Stuart fut la privilégiée du malheur. Aussi Brantôme a dit d'elle : « Ceux qui voudront écrire sur cette illustre reine d'Écosse en ont deux très-amples sujets, l'un celui de sa vie, et l'autre celui de sa mort. » C'est qu'aussi Brantôme l'avait connue dans une des circonstances les plus douloureuses de sa vie, c'est-à-dire au moment où elle quittait la France pour l'Écosse.

Ce fut le 9 août 1561, après avoir perdu sa mère et son époux dans la même année, que Marie Stuart, douairière de France et reine d'Écosse à dix-neuf ans, conduite par les cardinaux de Guise et de Lorraine ses oncles, par le duc et la duchesse de Guise, par le duc d'Aumale et M. de Nemours, arriva à Calais, où l'attendaient, pour la mener en Écosse, deux galères, l'une sous les ordres de M. de Mévil-lon, et l'autre sous le commandement du capitaine Albize. Elle resta six jours en cette ville. Enfin,

le 15 du même mois, après les plus tristes adieux à sa famille, accompagnée de MM. d'Aumale, d'El-bœuf, et de Danville, avec force noblesse, parmi laquelle étaient Brantôme et Chatelard, elle s'embarqua sur la galère de M. Mévillon, qui reçut aussitôt l'ordre de pousser au large, ce qu'elle fit à l'aide de ses rames, le vent n'étant point assez fort pour qu'on pût se servir des voiles.

Marie Stuart était alors dans toute la fleur de sa beauté, plus brillante encore sous ses vêtements de deuil; beauté si merveilleuse, qu'elle répandait autour d'elle un charme auquel pas un de ceux à qui elle voulut plaire n'échappa, et qui fut fatal à presque tous. Aussi avait-on fait vers cette époque une chanson sur elle, qui, de l'aveu même de ses rivales, ne contenait que la vérité. Elle était, disait-on, de M. de Maison-Fleur, gentil cavalier pour les lettres et pour les armes. La voici :

L'on voit sous blanc atour,
 En grand deuil et tristesse,
 Se promener maint tour,
 De beauté la déesse :
 Tenant le trait en main
 De son fils inhumain :
 Et l'amour sans fronteau
 Voleter autour d'elle,
 Déguisant son bandeau
 Sous un funèbre voile
 Où sont ces mots écrits :
 « Mourir ou être pris. »

Or, en ce moment, Marie Stuart, vêtue de son grand deuil blanc, était plus belle que jamais ; car de grosses larmes coulaient silencieusement de ses yeux, tandis que, secouant un mouchoir de la main, debout sur le gaillard d'arrière, elle saluait, elle qui avait si grande douleur de partir, ceux qui avaient si grande douleur de rester. Enfin, au bout d'une demi-heure, on sortit du port, et l'on se trouva en pleine mer.

Tout à coup Marie entendit de grands cris derrière elle ; un bâtiment qui arrivait à pleines voiles avait, par l'ignorance du pilote, touché contre un rocher ; de sorte qu'il s'était ouvert, et, après avoir tremblé et gémi un instant comme un homme blessé, il commençait à s'engloutir au milieu des hurlements de tout son équipage. Marie, épouvantée, pâle, muette et immobile, le regarda s'enfoncer graduellement dans la mer, tandis que le malheureux équipage, à mesure que la carène disparaissait, montait dans les vergues et dans les haubans, afin de retarder son agonie de quelques minutes ; enfin, carène, vergues, mâts, tout s'engouffra dans la gueule béante de l'Océan. On vit surnager un instant quelques points noirs qui disparurent à leur tour les uns après les autres ; puis le flot poussa le flot, et les spectateurs de cet horrible drame, voyant l'Océan calme et solitaire, comme si rien ne s'était passé, se demandèrent si ce n'était pas une vision qui leur était apparue, et puis s'était évanouie.

— Hélas ! s'écria Marie en se laissant tomber assise, et en appuyant ses deux bras sur la poupe de la galère, quel triste augure pour un si triste voyage ! Puis, fixant de nouveau vers le port, qui commençait à s'éloigner, ses yeux séchés un instant par la terreur et qui se mouillèrent de nouveau : Adieu, France, murmura-t-elle, adieu, France ; et pendant cinq heures elle resta ainsi, pleurant et murmurant : Adieu, France ! adieu France !

L'obscurité vint, qu'elle se lamentait encore ; et alors, comme les objets s'effaçaient, et qu'on l'appelait pour souper : C'est bien maintenant, ma chère France, dit-elle en se levant, que je vous perds réellement, puisque la nuit jalouse met deuil sur deuil, en jetant un voile noir devant mes yeux. Adieu donc une dernière fois, ma chère France, car jamais je ne vous verrai plus.

A ces mots, elle descendit, disant qu'elle était tout au contraire de Didon, qui, après le départ d'Énée, n'avait plus fait que regarder les flots, tandis qu'elle, Marie, ne pouvait détacher ses regards de la terre. Alors tous firent cercle autour d'elle, pour essayer de la distraire et de la consoler. Mais elle, toujours plus triste, ne pouvant répondre, tant ses larmes l'étouffaient, mangea à peine ; et, se faisant dresser un lit dans la traverse de la poupe, elle fit venir le timonnier, et lui ordonna, s'il voyait encore la terre au point du jour, de venir la

réveiller aussitôt. Et sur ce point, Marie fut favorisée ; car le vent ayant calmé, la galère, lorsque revint le jour, se trouva encore en vue de la France.

Ce fut une grande joie pour Marie lorsque, réveillée par le timonnier, qui n'avait point oublié l'ordre reçu, elle se leva sur son lit, et, à travers la fenêtre, qu'elle fit ouvrir, revit une fois encore ce rivage bien-aimé. Mais, sur les cinq heures du matin, le vent ayant fraîchi, la galère s'éloigna rapidement ; de sorte que bientôt la terre disparut tout à fait. Alors Marie retomba sur son lit, pâle comme si elle était morte, et murmurant encore une fois :

Adieu, France ! je ne te verrai plus.

En effet, c'était dans cette France qu'elle regrettait tant que venaient de s'écouler les plus belles années de sa vie. Née au milieu des premiers troubles de religion, près du lit de son père mourant, le deuil du berceau devait s'étendre pour elle jusqu'à la tombe, et son séjour en France avait été un rayon de soleil dans sa nuit. Calomniée dès sa naissance, le bruit s'était si généralement répandu qu'elle était mal conformée et qu'elle ne pouvait vivre, qu'un jour sa mère, Marie de Guise, lassée de ces faux rapports, la débarrassa de ses langes et la montra nue à l'ambassadeur d'Angleterre, qui venait, de la part de Henri VIII, la demander en mariage pour le prince de Galles, qui n'avait lui-même que cinq ans. Couronnée à neuf mois par le

cardinal Beaton, archevêque de Saint-André, elle fut enfermée aussitôt par sa mère, qui craignait pour elle quelque perfidie du roi d'Angleterre, dans le château de Stirling. Deux ans après, ne trouvant pas que cette forteresse lui présentât encore assez de sûreté, elle la transporta dans une île au milieu du lac Menteith, où un monastère, seul édifice qui existât dans ce lieu, servit d'asile à l'enfant royal, et à quatre jeunes filles, nées la même année qu'elle, portant comme elle le doux nom qui est l'anagramme du mot aimer, et qui, ne devant la quitter dans sa bonne ni dans sa mauvaise fortune, étaient appelées les *Maries* de la reine. C'étaient Marie Livingston, Marie Fleming, Marie Seyton et Marie Beaton. Elle resta dans ce monastère jusqu'à l'époque où le parlement, ayant approuvé son mariage avec le dauphin de France, fils de Henri II, elle fut conduite au château de Dumbarton, pour y attendre le moment de son départ. C'est là qu'elle fut remise à M. de Brézé, qui venait la chercher de la part de Henri II. Partie sur les galères françaises mouillées à l'embouchure de la Clyde, Marie, après avoir été vivement poursuivie par la flotte anglaise, entra le 15 août 1548 dans le port de Brest, un an après la mort de François I^r. Outre les quatre *Maries* de la reine, les vaisseaux amenaient encore en France trois de ses frères naturels, parmi lesquels était le prieur de Saint-André, Jacques Stuart, qui devait

plus tard abjurer la foi catholique, et, avec le titre de régent du royaume et sous le nom de comte de Murray, devenir si fatal à la pauvre Marie. De Brest, Marie se rendit à Saint-Germain-en-Laye, où Henri II, qui venait de monter sur le trône, la combla de caresses, puis l'envoya dans un couvent où étaient élevées les héritières des plus nobles maisons de France. Là les heureuses dispositions de Marie se développèrent. Née avec le cœur d'une femme et la tête d'un homme, Marie acquit non-seulement tous les talents d'agrément qui constituaient l'éducation d'une future reine, mais encore les sciences positives qui sont le complément de celle d'un habile docteur. Aussi, à l'âge de quatorze ans, elle prononça, dans une salle du Louvre, devant Henri II, Catherine de Médicis et toute la cour, un discours latin de sa composition, dans lequel elle soutenait qu'il sied bien aux femmes de cultiver les lettres, et que c'est une injustice et une tyrannie que d'ôter aux fleurs leurs parfums, en reléguant ainsi les jeunes filles dans les soins de leur intérieur. On comprend de quelle manière une future reine, soutenant une pareille thèse, dut être accueillie dans la cour la plus lettrée et la plus pédante de l'Europe. Entre la littérature de Rabelais et de Marot touchant à son déclin, et celle de Ronsard et de Montaigne, qui marchaient à leur apogée, Marie devint reine de poésie, trop heureuse qu'elle eût été de ne jamais porter d'autre

couronne que celle que Ronsard, Dubellay, Maison-Fleur et Brantôme lui posaient chaque jour sur la tête. Mais elle était prédestinée. Au milieu de ces fêtes qu'essayait de ressusciter la chevalerie mourante, arriva la fatale joute des Tournelles : Henri II, frappé d'un éclat de lance au défaut de sa visière, alla se coucher avant l'âge auprès de ses ancêtres, et Marie Stuart monta sur le trône de France, où du deuil de Henri elle passa à celui de sa mère, et du deuil de sa mère à celui de son époux.

Marie ressentit cette dernière perte en femme et en poète ; son cœur se répandit en larmes amères et en plaintes harmonieuses. Voici les vers qu'elle fit alors :

En mon triste et doux chant,
D'un ton fort lamentable,
Je jette un deuil tranchant
De perte incomparable,
Et en soupirs cuisans
Passe mes meilleures ans.

Fut-il un tel malheur
De dure destinée,
Ni si triste douleur
De dame fortunée
Qui mon cœur et mon œil
Vois en bière et cercueil ?

Qui dans mon doux printemps
Et fleur de ma jeunesse,
Toutes les peines sens
D'une extrême tristesse,

Et en rien n'ai plaisir
Qu'en regret et désir.

Ce qui m'étoit plaisir
Me devient peine dure ;
Le jour le plus luisant
Est pour moi nuit obscure,
Et n'est rien si exquis
Qui de moi soit requis.

J'ai au cœur et à l'œil
Un portrait, une image,
Qui figure mon deuil
Sur mon pâle visage
De violettes teint,
Qui est l'amoureux teint.

Pour mon mal estranger,
Je ne m'arrête en place ;
Mais j'en ai beau changer,
Si ma douleur n'efface :
Car mon pis et mon mieux
Sont les plus déserts lieux.

Si en quelque séjour,
Soit en bois, soit en prée,
Soit sur l'aube du jour,
Ou soit sur la vesprée,
Sans cesse mon cœur sent
Le regret d'un absent.

Si par fois vers les cieux
Viens adresser ma vue,
Le doux trait de ses yeux
Je vois en une nue ;
Si les baisse vers l'eau
Vois comme en un tombeau.

Si je suis en repos,
 Sommeillant sur ma couche,
 J'oy qu'il me tient propos,
 Je le sens qu'il me touche ;
 En labeur, en recroy,
 Toujours est près de moy.

Je ne vois autre objet,
 Si beau qu'il se présente,
 A qui que soit sujet
 Oncques mon cœur consentit :
 Exempt de perfection
 A cette affection.

Mets chanson icy fin
 A si triste complainte
 Dont sera le refrain
 Amour vraie et non feinte,
 Qui, pour séparation,
 N'aura diminution.

« C'était alors, dit Brantôme, qu'il faisait très-beau la voir ; car la blancheur de son visage luttait avec la blancheur de son voile à qui l'emporterait ; mais enfin l'artifice de son voile perdait la partie, et la neige de son blanc visage effaçait l'autre. Car ce fut ainsi, ajoute-t-il, que, du moment où elle fut veuve, je la vis toujours en son pâle teint, tant que j'eus l'honneur de la voir en France et en Écosse, où il lui fallut aller au bout de dix-huit mois, à son très-grand regret, et après sa viduité, pour pacifier son royaume, fort divisé pour sa religion. Hélas ! elle n'en avait pourtant ni envie ni volonté, et je lui

ai vu dire souvent et appréhender comme mort ce voyage ; car elle désirait cent fois plus de demeurer en France simple douairière , et se contenter de sa Touraine et de son Poitou pour son douaire , que d'aller régner là en son pays sauvage ; mais messieurs ses oncles , au moins aucun , car non pas tous , l'en conseillèrent et même l'en pressèrent , qui se repentirent bien après de cette faute . »

Marie obéit , comme nous avons vu , et elle avait commencé son voyage sous de tels auspices , qu'en perdant la terre de vue , elle pensa mourir. C'est alors que de cette âme toute poétique s'exhalèrent ces vers si connus :

Adieu , plaisant pays de France ,
O ma patrie
La plus chérie ,
Qui as nourri ma jeune enfance ,
Adieu , France ! adieu mes beaux jours !
La nef qui disjoint nos amours
N'a eu de moi que la moitié :
Une part te reste , elle est tienne ;
Je la fie à ton amitié ,
Pour que de l'autre il te souvienne .

Cette moitié d'elle-même que Marie laissait en France était le corps de son jeune roi , qui avait emporté avec lui tout le bonheur de la pauvre Marie en sa tombe .

Marie n'avait plus qu'un espoir , c'est que la vue d'une flotte anglaise forcerait sa petite escadre à re-

tourner en arrière : mais elle avait ses destins à accomplir. Un brouillard , extraordinaire en cette saison d'été , s'étendit ce jour même sur tout le détroit , et la fit échapper à la croisière ; car ce brouillard était si épais , qu'on ne pouvait voir de la poupe au mât. Il dura toute la journée du dimanche , qui était le lendemain du départ , et ne se leva que le lendemain lundi à huit heures du matin. La petite flotte , qui , pendant tout ce temps , avait navigué au hasard , se trouva au milieu d'une telle quantité d'écueils , que , si le brouillard eût duré quelques minutes de plus , la galère eût certainement touché sur quelque rocher , et eût péri comme le vaisseau qu'on avait vu s'abîmer en sortant du port. Grâce à cette éclaircie , le pilote reconnut les côtes de l'Écosse , et dirigeant avec une grande habileté ses quatre bâtiments à travers les ressacs , il alla le 20 août prendre terre à Leith , où rien n'avait été préparé pour recevoir la reine. Néanmoins , à peine y fut-elle , que les principaux de la ville se réunirent et vinrent la complimenter. Pendant ce temps , on rassemblait à la hâte quelques misérables bidets , dont les harnais tombaient en lambeaux , pour conduire la reine à Édimbourg. A cette vue , Marie ne put s'empêcher de pleurer encore ; car elle pensait aux magnifiques palefrois et aux riches haquenées de ses chevaliers et de ses dames de France ; et , du premier coup , l'Écosse lui apparaissait dans toute

sa misère. Le lendemain, elle devait lui apparaître dans toute sa féroceité.

Après avoir passé au château d'Holyrood une nuit pendant laquelle, dit Brantôme, cinq à six cents marauds de la ville lui vinrent donner, au lieu de la laisser dormir, une aubade enragée sur de méchants violons et de petits rebecs, elle désira entendre la messe. Malheureusement le peuple d'Édimbourg appartenait presque entièrement à la religion réformée ; de sorte que, furieux de ce que la reine débutait par cette preuve de papisme, il entra de force dans l'église, armé de couteaux, de pierres et de bâtons, dans l'intention de mettre à mort le pauvre prêtre, qui était son aumônier. Celui-ci quitta l'autel et se réfugia près de la reine, tandis que le frère de Marie, le prieur de Saint-André, qui avait plus de disposition dès cette époque à être soldat qu'écclesiastique, saisit une épée, et, se mettant entre le peuple et la reine, déclara qu'il tuerait de sa main le premier qui ferait un pas de plus. Cette fermeté, jointe à l'air digne et imposant de la reine, arrêta le zèle des nouveaux réformés.

C'est que, comme nous l'avons dit, Marie était arrivée au milieu de toute l'ardeur des premières guerres religieuses. Zélée catholique comme toute sa famille maternelle, elle inspirait aux huguenots les craintes les plus graves : aussi le bruit s'était-il répandu que Marie, au lieu d'aborder à Leith, comme

elle y avait été forcée par le brouillard, devait aborder à Aberdeen. Là, disait-on, elle aurait trouvé le comte de Huntly, l'un des pairs restés fidèles à la religion catholique, et qui, après la famille des Hamilton, était le plus proche et le plus puissant allié de la famille royale. Secondée par lui et par vingt mille soldats du nord, elle eût alors marché sur Édimbourg, et rétabli la religion catholique par toute l'Écosse. Les événements ne tardèrent point à prouver que cette accusation était fausse.

Marie aimait beaucoup, comme nous l'avons dit, le prieur de Saint-André, qui était fils de Jacques V et d'une noble descendante des comtes de Mar, qui avait été fort belle dans sa jeunesse, et qui, malgré l'amour bien connu de Jacques V pour elle, et l'enfant qui en avait été le résultat, n'en avait pas moins épousé lord Douglas de Lochleven, dont elle avait eu deux autres fils, l'aîné nommé Williams et le cadet George, lesquels se trouvaient ainsi les demi-frères du régent. Aussi, à peine remontée sur le trône, Marie avait rendu au prieur de Saint-André le titre de comte de Mar, qui était celui de ses ancêtres maternels, et comme celui de comte de Murray était vacant depuis la mort du fameux Thomas Randolph, Marie, dans son amitié fraternelle pour Jacques Stuart, ne tarda point à ajouter ce titre à ceux dont elle l'avait déjà décoré.

Mais ici la chose devenait plus difficile et plus

compliquée ; car le nouveau comte de Murray , avec le caractère qu'on lui connaît , n'était point homme à se contenter du titre sans les terres : or les terres , qui appartenaient à la couronne depuis l'extinction de la branche masculine des anciens comtes , avaient été peu à peu envahies par des voisins puissants , au nombre desquels se trouvait le fameux comte de Huntly dont nous avons déjà parlé : il en résulta que comme la reine jugea que de ce côté ses ordres pourraient bien éprouver quelque empêchement , elle se mit , sous prétexte de visiter ses possessions du nord , à la tête d'une petite armée commandée par son frère le comte de Mar et de Murray .

Le comte de Huntly fut d'autant moins dupe du prétexte apparent de cette expédition , que son fils , John Gordon , pour quelques abus de pouvoir qu'il avait commis , venait d'être condamné à un emprisonnement temporaire . Il n'en fit pas moins toutes les soumissions possibles à la reine , envoyant des messagers au-devant d'elle , pour l'inviter à venir se reposer dans son château , et de sa personne , suivant les messagers , pour lui renouveler de vive voix son invitation . Malheureusement , au moment même où il joignait la reine , le gouverneur d'Inverness , qui était un homme à lui , refusait à Marie l'entrée de ce château , qui cependant était un château royal . Il est vrai que Murray , convaincu qu'il ne fallait pas marchander avec de pareilles rébellions , lui avait

déjà fait trancher la tête comme coupable de haute trahison.

Ce nouvel acte de fermeté prouva à Huntly que la jeune reine n'était pas disposée à laisser reprendre par les seigneurs ce pouvoir presque souverain abaissé par son père ; de sorte que, malgré l'accueil plein de bienveillance qu'il en reçut, comme il apprit, étant au camp, que son fils s'étant échappé de sa prison, venait de se mettre à la tête de ses vassaux, il craignait qu'on ne le crût, comme il l'était sans doute, complice de ce soulèvement, et partit dans la nuit même, pour prendre le commandement de ses soldats, décidé, comme Marie n'avait pas avec elle plus de sept à huit mille hommes de troupes, à risquer le hasard d'une bataille, proclamant cependant comme l'avait fait Buccleuch, dans sa tentative pour arracher Jacques V des mains des Douglas, que ce n'était point à la reine qu'il en voulait, mais seulement au régent, qui la tenait sous sa tutelle et faussait ses bonnes intentions.

Murray, qui savait que souvent toute la tranquillité d'un règne dépend de la fermeté qu'on déploie dans ses commencements, convoqua aussitôt tous les barons du nord dont les terres étaient voisines des siennes, pour marcher contre Huntly ; tous obéirent, car la maison des Gordon était si puissante déjà, que chacun redoutait qu'elle ne le devint encore davantage ; mais cependant il était visible

que s'il y avait haine pour le vassal, il n'y avait pas grande affection pour la reine, et que la plupart étaient venus sans intentions arrêtées et avec le projet de se laisser conduire par les circonstances.

Les deux armées se rencontrèrent près d'Aberdeen : Murray disposa aussitôt les troupes qu'il avait amenées d'Édimbourg, et desquelles il était sûr, au sommet d'une éminence, et disposa en échelons sur le penchant de la colline tous ses alliés du nord : Hently s'avança résolument sur eux, et attaqua les montagnards ses voisins, qui, après une courte résistance, se retirèrent en désordre. Aussitôt ses soldats jetèrent leurs lances, et tirant leurs épées, en criant, Gordon, Gordon ! ils poursuivirent les fuyards, et croyaient déjà avoir gagné la bataille, lorsqu'ils vinrent se heurter tout à coup au corps d'armée de Murray, qui demeura immobile comme un rempart de fer, et qui, avec ses longues lances, eut bon marché de ses adversaires armés seulement de leurs claymores. Alors ce fut aux Gordon de reculer à leur tour, ce que voyant, les clans du nord se rallièrent et revinrent au combat, chaque soldat ayant, pour être reconnu de ses camarades, une branche de bruyère à sa toque. Ce mouvement inattendu décida de la bataille : les montagnards roulèrent de la colline comme un torrent, entraînant tout ce qui aurait voulu s'opposer à leur passage. Alors Murray, voyant que le moment était venu de chan-

ger la défaite en déroute, donna avec toute sa cavalerie : Huntly, qui était très-gros et très-pesamment armé, tomba et fut écrasé sous les pieds des chevaux : John Gordon, fait prisonnier dans sa fuite, eut trois jours après la tête tranchée à Aberdeen ; enfin son frère, trop jeune pour subir en ce moment le même sort, fut enfermé dans un cachot et exécuté plus tard, le jour même où il eut seize ans.

Marie avait assisté à la bataille, et le calme et le courage qu'elle avait montrés avaient fait une vive impression sur ses sauvages défenseurs, qui, tout le long de la route, lui avaient entendu dire qu'elle aurait voulu être homme pour passer ses jours sur un cheval, ses nuits sous une tente, et pour porter une cotte de mailles sur le corps, un casque sur la tête, un bouchier au bras et une large épée au côté.

Marie fit son entrée à Édimbourg au milieu de l'enthousiasme général ; car cette expédition contre le comte de Huntly, qui était catholique, avait été très-populaire parmi les habitants d'Édimbourg, qui ne se rendaient pas compte des véritables motifs qui l'avaient fait entreprendre. Ils étaient réformés, le comte était papiste, c'était un ennemi de moins ; voilà tout ce qu'ils avaient considéré. Aussi les Écos-sais, au milieu de leurs acclamations, exprimèrent-ils, soit de vive voix, soit par des requêtes écrites, le désir que leur reine, qui n'avait point eu d'enfant de François II, se remariât : Marie y consen-

tit, et, cédant aux conseils prudents de ceux qui l'entouraient, elle résolut de consulter sur ce Mariage Élisabeth, dont, en sa qualité de petite-fille de Henri VII, elle était l'héritière dans le cas où la reine d'Angleterre mourrait sans postérité : malheureusement, elle n'avait pas toujours agi avec une circonspection pareille ; car à la mort de Marie Tudor, que l'en appelait la sanglante Marie, elle avait réclamé le trône de Henri VIII, et s'appuyant sur l'illégitimité de la naissance d'Élisabeth, avait pris avec le dauphin le titre de roi d'Écosse, d'Angleterre et d'Irlande, et avait fait frapper des monnaies avec ce titre nouveau et ciserler de la vaisselle avec ces armoires nouvelles.

Élisabeth avait neuf ans de plus que Marie, c'est-à-dire qu'à cette époque elle n'avait point encore atteint sa trentième année ; elle était donc sa rivale non-seulement comme reine, mais encore comme femme. Sous le rapport de l'éducation, elle pouvait soutenir la comparaison avec avantage ; car si elle avait moins de charme dans l'esprit, elle avait plus de solidité dans le jugement : familière avec la politique, la philosophie, l'histoire, l'éloquence, la poésie et la musique, outre l'anglais, sa langue maternelle, elle parlait et écrivait parfaitement le grec, le latin, le français, l'italien et l'espagnol ; mais supérieure sur ce point à Marie, Marie à son tour était plus belle et surtout plus séduisante que sa rivale. Élisabeth avait,

il est vrai, l'extérieur majestueux et agréable, des yeux vifs et brillants, un teint d'une blancheur éclatante; mais elle avait les cheveux roux, le pied grand (1) et la main forte, tandis que Marie, au contraire, avec ses beaux cheveux blond cendré (2), son front noble et ouvert, ses sourcils auxquels on ne pouvait reprocher que d'être si régulièrement arqués, qu'on les aurait crus tracés au pinceau, ses yeux d'où ruisselait incessamment un philtre de flammes, son nez formé avec toute la précision des lignes grecques, sa bouche si vermeille et si gracieuse, qu'il semblait que, comme une fleur ne s'ouvre que pour laisser échapper ses parfums, elle ne devait s'ouvrir, elle, que pour faire entendre de douces paroles, avec son cou blanc et gracieux comme celui du cygne, ses mains d'albâtre, sa taille de déesse et son pied d'enfant, formait un ensemble auquel le statuaire le plus fanatico de la forme n'aurait su que reprocher.

(1) Élisabeth a fait don d'une paire de ses souliers à l'université d'Oxford; ils indiquent par leur grandeur le pied d'un homme de taille ordinaire.

(2) Plusieurs historiens disent que Marie Stuart avait les cheveux noirs; mais Brantôme qui l'avait vue, puisque, ainsi que nous l'avons dit, il l'avait accompagnée en Écosse, affirme qu'elle les avait blond cendré.

« Et, en ce disant, la décoiffa (le bourreau) par manière de mépris, afin de montrer ses cheveux déjà blancs qu'elle ne craignait pourtant, étant en vie, de les montrer, ni de les tordre et friser comme quand elle les avait si beaux, si blonds et si cendrés. »

Ce fut là le grand et véritable crime de Marie : une seule imperfection dans le visage ou dans la taille , et elle ne mourait pas sur l'échafaud.

Aussi cette beauté était-elle pour Élisabeth , qui ne l'avait jamais vue , et qui par conséquent ne pouvait en juger que par oui-dire , une grande cause d'inquiétude et de jalouse qu'elle ne savait pas même dissimuler , et qui se manifestait sans cesse par des questions et des impatiences. Un jour qu'elle causait familièrement avec Jacques Melvil de la cause qui l'amenait à sa cour , et qui était le patronage offert à Élisabeth par Marie Stuart pour le choix d'un époux , choix que la reine d'Angleterre avait paru désirer d'abord voir se fixer sur le comte de Leicester , elle conduisit l'ambassadeur écossais dans un cabinet de travail , où elle lui montra plusieurs portraits avec des étiquettes écrites de sa propre main : le premier était celui du comte de Leicester. Comme ce seigneur était justement le prétendant désigné par Élisabeth , Melvil demanda ce portrait à la reine pour le faire voir à sa maîtresse ; mais Élisabeth le lui refusa , en lui disant que c'était le seul qu'elle eût. Melvil alors lui répondit en souriant qu'ayant l'original elle pouvait bien se dessaisir de la copie ; mais pour rien au monde Élisabeth n'y voulut consentir. Cette petite discussion terminée , elle lui montra le portrait de Marie Stuart qu'elle baissa fort tendrement , témoignant à Melvil grande envie de

voir sa maîtresse. — Cela est bien facile, madame, répondit celui-ci : faites garder votre chambre sous le prétexte que vous êtes indisposée, et partez incognito pour l'Écosse, comme a fait le roi Jacques V pour la France, lorsqu'il voulut voir Madeleine de Valois, qu'il épousa depuis.

— Hélas ! répondit Élisabeth, je le voudrais bien, mais cela n'est pas si facile que vous le croyez. Dites néanmoins à votre reine que je l'aime tendrement, et que je veux que nous vivions plus amies que nous ne l'avons fait encore jusqu'à présent. — Puis passant à un sujet qu'elle paraissait depuis longtemps avoir envie d'aborder : Vous, Melvil, continua-t-elle, dites-moi franchement : ma sœur est-elle aussi belle qu'on le dit ?

— Elle passe pour fort belle, répondit Melvil ; mais je ne puis en donner une idée à Votre Majesté, n'ayant pas de point de comparaison.

— Je vais vous en donner un, dit la reine : est-elle plus belle que moi ?

— Madame, répondit Melvil, vous êtes la plus belle de l'Angleterre, et Marie Stuart est la plus belle de l'Écosse.

— Enfin, laquelle des deux est la plus grande ? demanda Élisabeth, que cette réponse, si habile qu'elle fût, ne satisfaisait pas entièrement.

— C'est ma maîtresse, madame, reprit Melvil ; je suis forcé de l'avouer.

— Alors, elle l'est donc trop, dit aigrement Élisabeth, car je suis de la plus grande taille. Et, continua-t-elle, quels sont ses amusements favoris ?

— Madame, répondit Melvil, c'est la chasse, l'équitation, le luth et le clavecin.

— Est-ce qu'elle est forte sur ce dernier instrument ? demanda Élisabeth.

— Mais oui, madame, dit Melvil; assez forte pour une reine.

La conversation en resta là; mais comme Élisabeth était elle-même excellente musicienne, elle chargea mylord Husden d'introduire Melvil chez elle au moment où elle serait à son clavecin, afin qu'il pût l'entendre sans qu'elle eût cependant l'air de jouer pour lui. En effet, le même jour, Husden, conformément à ses instructions, conduisit l'ambassadeur dans une galerie qui n'était séparée de l'appartement de la reine que par une tapisserie; de sorte que, l'introducteur l'ayant soulevée, Melvil put entendre à loisir Élisabeth, qui ne se retourna que lorsqu'elle eut achevé le grand morceau qu'elle était en train de jouer, au reste, avec beaucoup de talent. En apercevant Melvil, elle feignit d'entrer dans une grande colère, et voulut même le battre; mais cette colère se calma peu à peu devant les compliments de l'ambassadeur, et finit par tomber lorsqu'il lui avoua que Marie Stuart n'était point de sa force. Mais ce n'était pas tout: fière de ce

triomphe, Élisabeth voulut encore que Melvil la vit danser. En conséquence, elle retarda ses dépêches de deux jours pour qu'il pût assister à un bal qu'elle donnait. Ces dépêches, comme nous l'avons dit, contenaient le désir que Marie Stuart épousât Leicester ; mais cette proposition ne pouvait être prise au sérieux. Leicester, dont le mérite personnel était d'ailleurs assez médiocre, était d'une naissance trop inférieure pour prétendre à la main de la fille de tant de rois : Marie répondit donc qu'une pareille alliance ne pouvait lui convenir.

Sur ces entrefaites, il arriva à la cour une étrange et tragique histoire.

Parmi les seigneurs qui avaient suivi Marie Stuart en Écosse était, comme nous l'avons dit, un jeune gentilhomme nommé Chatelard, véritable type de la noblesse de cette époque, neveu de Bayard par sa mère, poète et chevalier, plein de talent et de courage, et appartenant au maréchal Damville, de la maison duquel il faisait partie. Grâce à cette position élevée, Chatelard avait, pendant tout le temps de son séjour en France, fait sa cour à Marie Stuart, qui n'avait jamais vu dans les hommages qu'il lui rendait en vers autre chose que ces déclarations poétiques et galantes, en usage à cette époque, et dont, elle surtout, était chaque jour accablée. Or il arriva que vers le temps où Chatelard était le plus amoureux de la reine, elle fut, comme nous l'avons

dit, forcée de quitter la France. Alors, le maréchal Damville, qui ignorait la passion de Chatelard, et qui lui-même, encouragé par le bon accueil de Marie, s'était mis sur les rangs pour succéder comme époux à François II, partit pour l'Écosse avec la pauvre exilée, emmenant avec lui Chatelard, et, ne s'imaginant point trouver un rival en lui, lui fit confidence de sa passion, et le laissa près de Marie lorsqu'il fut forcé de la quitter, chargeant le jeune poète de maintenir auprès d'elle les intérêts de son amour. Cette charge de confident rapprocha donc encore Chatelard de Marie ; et comme, en sa qualité de poète, la reine le traitait en frère, il s'enhardit dans sa passion au point de tout risquer pour obtenir un autre titre. En conséquence, il s'introduisit un soir dans la chambre de Marie Stuart, et se cacha sous le lit ; mais au moment où la reine commençait à se déshabiller, un petit chien qu'elle avait se mit à japper avec une telle force que les femmes accoururent à ses aboiements, et, suivant du regard la direction qu'ils indiquaient, aperçurent Chatelard. Une femme pardonne facilement un crime dont trop d'amour est l'excuse : Marie Stuart était femme avant d'être reine, elle pardonna.

Mais cette bonté ne fit qu'augmenter la confiance de Chatelard ; il attribua la réprimande qu'il avait reçue à la présence des femmes de la reine, et supposa que si elle eût été seule, elle lui eût pardonné

plus complètement encore : de sorte que trois semaines après cette même scène se renouvela. Mais cette fois, Chatelard, surpris dans une armoire quand la reine était déjà couchée, fut remis aux mains des gardes.

Le moment était mal choisi ; un pareil scandale, au moment où la reine allait se remarier, était fatal à Marie s'il n'était fatal à Chatelard. Murray prit en main l'affaire ; et pensant qu'un procès public pourrait seul sauver la réputation de sa sœur, il poussa l'accusation avec tant de vigueur que Chatelard, convaincu du crime de lèse-majesté, fut condamné à mort. Marie fit quelques instances près de son frère pour que Chatelard fût renvoyé en France ; mais Murray lui fit voir quelles terribles conséquences pourrait avoir un pareil emploi de son droit de grâce, de sorte que Marie fut forcée de laisser la justice poursuivre son cours : Chatelard fut conduit au supplice.

Arrivé sur l'échafaud, qui était dressé devant le palais de la reine, Chatelard, qui avait refusé l'aide d'un prêtre, se fit lire l'ode de Ronsard sur la mort ; et lorsque la lecture, qu'il suivit avec un plaisir évident, fut terminée, il se tourna vers les fenêtres de la reine, et s'étant écrié une dernière fois : Adieu, la plus belle et la plus cruelle princesse du monde ! il tendit son cou à l'exécuteur, sans manifester aucun repentir ni pousser aucune plainte. Cette

mort impressionna d'autant plus la reine qu'elle n'osa y compatir ouvertement.

Pendant ce temps le bruit s'était répandu que la reine d'Écosse consentait à un nouveau mariage, et plusieurs prétendants se présentèrent, qui étaient issus des premières maisons souveraines d'Europe : ce fut d'abord l'archiduc Charles, troisième fils de l'empereur d'Allemagne, puis le prince héritaire d'Espagne, don Carlos, le même qui fut mis depuis à mort par son père, puis le duc d'Anjou, qui devint ensuite Henri III. Mais épouser un prince étranger, c'était renoncer à ses droits sur la couronne d'Angleterre. Marie refusa donc, et, se faisant honneur de ce refus auprès d'Élisabeth, elle jeta les yeux sur un parent de cette dernière, nommé Henry Stuart lord Darnley, et qui était fils du comte de Lennox.

Élisabeth, qui ne pouvait rien dire de plausible contre ce mariage, puisque la reine d'Écosse choisissait non-seulement un Anglais pour époux, mais prenait cet époux dans sa propre famille, permit au comte de Lennox et à son fils de se rendre à la cour d'Écosse, se réservant, si les affaires lui paraissaient prendre une tournure sérieuse, de les rappeler tous auprès d'elle, ordre auquel ils seraient bien forcés d'obéir, puisque tous leurs biens étaient en Angleterre.

Darnley avait dix-huit ans : il était beau, bien fait, élégant ; il possédait ce séduisant jargon des

jeunes seigneurs de la cour de France et d'Angleterre que Marie avait cessé d'entendre depuis son exil en Écosse ; elle se laissa prendre à ces apparences , et ne s'aperçut point que sous cette écorce brillante , Darnley cachait une nullité profonde, un courage équivoque et un caractère changeant et brutal. Il est vrai de dire qu'il était arrivé jusqu'à elle sous les auspices d'un homme dont l'influence était aussi singulière que l'élévation même , qui lui donnait l'occasion de l'exercer. Nous voulons parler de David Rizzio.

David Rizzio, qui a joué un si grand rôle dans la vie de Marie Stuart , et dont la faveur étrange a donné, sans cause probable , à ses ennemis de si cruelles armes contre elle, était le fils d'un musicien de Turin chargé d'une nombreuse famille , qui , lui reconnaissant un goût prononcé pour la musique, lui avait appris les premiers principes de cet art. A l'âge de quinze ans il avait quitté la maison paternelle, et s'était rendu à pied à Nice , où le duc de Savoie tenait sa cour ; là , il était entré au service duc de Moreto , et ce seigneur ayant été nommé, quelques années après , à l'ambassade d'Écosse , Rizzio le suivit dans ce royaume. Comme ce jeune homme avait une fort belle voix, et jouait sur la viole et le rebec des chansons dont il composait les airs et les paroles , l'ambassadeur en parla à Marie , qui désira le voir. Rizzio , plein de confiance en lui-

même , voyant dans ce désir de la reine un moyen de parvenir, s'empressa de se rendre à son ordre , chanta devant elle et lui plut. Elle le demanda alors à Moreto, sans plus d'importance qu'elle n'en eût mis à lui demander un chien de race ou un faucon bien dressé. Moreto le lui donna , enchanté de trouver cette occasion de lui faire sa cour ; mais à peine fut-il à son service , que Marie s'aperçut que la musique était le moindre de ses talents, et qu'il avait, outre cela, une instruction sinon profonde , du moins variée , l'esprit souple , l'imagination vive , les manières douces , et en même temps, beaucoup de hardiesse et de suffisance. Il lui rappelait ces artistes d'Italie qu'elle avait vus à la cour de France, et lui parlait la langue de Marot et de Ronsard , dont il savait par cœur les plus belles poésies : c'était plus qu'il n'en fallait pour plaire à Marie Stuart. En peu de temps il devint son favori, et sur ces entrefaites, la place de secrétaire des dépêches françaises étant venue à vaquer , Rizzio en fut pourvu.

Darnley , qui voulait réussir à tout prix , mit donc Rizzio dans ses intérêts , ignorant qu'il n'avait pas besoin de cet appui ; et comme de son côté , Marie , qui à la première vue s'était prise d'amour pour lui, craignant quelque nouvelle intrigue d'Élisabeth , hâtait , autant que les convenances le permettaient , cette union , les choses allèrent avec une merveilleuse rapidité et au milieu de la joie publique , avec

l'approbation de la noblesse, moins une faible minorité, à la tête de laquelle était Murray, le mariage fut célébré le 29 juillet 1565, sous les plus heureux auspices. La surveille, Darnley, et le comte de Lennox, son père, avaient reçu l'ordre de retourner à Londres, et comme ils n'avaient pas obéi, huit jours après la célébration du mariage, ils apprirent que la comtesse de Lennox, la seule personne de leur famille qui fut restée au pouvoir d'Élisabeth, avait été arrêtée et conduite à la Tour. Ainsi Élisabeth, malgré sa dissimulation, cédant à ce premier mouvement de violence qu'elle avait toujours si grand'peine à vaincre, venait de mettre à jour tous ses ressentiments.

Cependant Élisabeth n'était point femme à se contenter d'une vengeance inutile : aussi elle relâcha bientôt la comtesse et tourna les yeux vers Murray, le plus mécontent des lords de l'opposition et qui perdait à ce mariage toute son influence personnelle ; il ne fut donc pas difficile à Élisabeth de lui mettre les armes à la main. Effectivement, après avoir échoué dans une première entreprise qu'il fit pour s'emparer de Darnley, il appela à lui le duc de Chatellerault, Glaincairn, Argyle et Rhothes, et rassemblant ce qu'ils purent de partisans, ils se mirent en révolte ouverte contre la reine. Ce fut là le premier acte ostensible de cette inimitié qui fut depuis si fatale à Marie.

La reine , de son côté , fit un appel à sa noblesse , qui se hâta d'y répondre et de se ranger autour d'elle , de sorte qu'au bout d'un mois , elle se trouva entourée de la plus belle armée que jamais roi d'Écosse ait levée. Darnley se mit à la tête de cette magnifique assemblée , monté sur un superbe cheval , couvert d'une armure dorée , et accompagné de la reine , qui , vêtue en amazone et des pistolets à l'arçon de sa selle , voulut faire cette campagne avec lui , pour ne pas le quitter d'un instant. Tous deux étaient jeunes , tous deux étaient beaux , et ils sortirent d'Édimbourg au milieu des acclamations du peuple et de l'armée.

Murray et ses complices n'essayèrent pas même de tenir , et la campagne se passa en marches et contre-marches si rapides et si compliquées , qu'on appela cette insurrection *Run about Raid* , c'est-à-dire la course en tous sens. Murray et les rebelles se retirèrent en Angleterre , où Élisabeth , tout en paraissant blâmer leur échauffourée , leur fit passer tous les secours dont ils avaient besoin .

Marie revint à Édimbourg toute joyeuse du succès des deux premières campagnes qu'elle avait faites , ne se doutant pas que cette nouvelle faveur de la fortune était la dernière qu'elle dût en recevoir , et que là s'arrêtaient ses courtes prospérités. En effet , bientôt elle s'aperçut qu'elle s'était donné dans Darnley , non pas , comme elle l'avait cru , un époux

galant et empressé, mais un maître impérieux et brutal, qui, n'ayant plus aucun motif de se cacher aux yeux de sa femme, se montra tel qu'il était, c'est-à-dire plein de vices honteux, parmi lesquels l'ivrognerie et la débauche étaient les moindres. Aussi de graves différends ne tardèrent-ils point à éclater dans ce royal ménage.

Darnley, en épousant Marie, n'était pas devenu roi, mais seulement mari de la reine. Il fallait, pour lui conférer une autorité à peu près égale à celle d'un régent, que Marie lui accordât ce qu'on appelait la couronne matrimoniale, couronne que, pendant sa courte royauté, avait portée François II, et que Marie, d'après la conduite de Darnley à son égard, n'avait aucunement l'intention de lui accorder. Aussi, quelques instances qu'il fit, et sous quelque forme qu'il les enveloppât, Marie n'y répondit-elle que par un refus constant et obstiné. Darnley, étonné de cette force de volonté dans une jeune reine qui l'avait aimé au point de l'élever jusqu'à elle, et ne croyant point qu'elle la puisât en elle-même, chercha autour d'elle quel conseiller secret et influent pouvait la lui inspirer. Ses soupçons se fixèrent sur Rizzio.

En effet, à quelque cause (et ce point chez les historiens les plus clairvoyants est constamment resté obscur) que Rizzio dût son influence, soit qu'il commandât comme amant, soit qu'il conseillât comme

ministre, ses avis, tant qu'il vécut, furent toujours donnés pour la plus grande gloire de la reine. Parti de si bas, il voulait au moins se montrer digne d'être arrivé si haut, et devant tout à Marie, il essayait en dévouement de lui rendre tout ce qu'il lui devait. Darnley ne s'était donc pas trompé, et c'était bien Rizzio qui, désespéré d'avoir été pour quelque chose dans une union qu'il prévoyait devoir devenir si malheureuse, donnait à Marie le conseil de n'abandonner aucune partie de son pouvoir à celui qui possédait déjà beaucoup plus qu'il ne méritait, en possédant sa personne.

Darnley, comme tous les hommes de caractère à la fois faible et violent, niait chez les autres la persistance de la volonté, si cette volonté n'était pas soutenue par une influence étrangère. Il crut donc qu'en se débarrassant de Rizzio, il ne pouvait manquer de gagner sa cause, puisque lui seul, pensait-il, s'opposait à ce que cette couronne matrimoniale, objet ardent de ses désirs, lui fût accordée. En conséquence, comme Rizzio était d'autant plus hâti de la noblesse qu'il s'était élevé au-dessus d'elle par son propre mérite, il ne fut pas difficile à Darnley d'organiser un complot, et James Douglas de Morton, chancelier du royaume, consentit à en être le chef.

C'est la seconde fois, depuis le commencement de ce récit, que nous écrivons ce nom de Douglas, si souvent prononcé dans l'histoire d'Écosse, et qui,

à cette époque, éteint dans la branche ainée, que l'on appelait les Douglas Noirs, se perpétuait dans la branche cadette, que l'on appelait les Douglas Roux. C'était une antique, noble et puissante famille, qui, lorsque la descendance mâle de Robert Bruce avait disparu, disputa la royauté au premier des Stuarts, et qui, depuis ce temps, avait constamment côtoyé le trône, tantôt son soutien, tantôt son ennemie, jaloussant toute grande maison, car toute grandeur lui portait ombrage, et surtout celle des Hamilton, qui, sinon son égale, était du moins la plus puissante après elle.

Pendant tout le règne de Jacques V, grâce à la haine que leur portait le roi, les Douglas avaient non-seulement perdu toute leur influence, mais encore ils avaient été exilés en Angleterre. Cette haine venait de ce qu'ils s'étaient emparés de la tutelle du jeune prince, et l'avaient gardé prisonnier jusqu'à l'âge de quinze ans. Alors, avec l'aide d'un de ses pages, Jacques V s'était sauvé de Falkland, et avait gagné Stirling, dont le gouverneur était dans ses intérêts. Puis, à peine arrivé dans ce château, il avait fait proclamer que tout Douglas qui en approcherait à douze milles de distance serait poursuivi comme coupable de haute trahison. Ce ne fut pas tout, il obtint un arrêt du parlement qui les déclara coupables de forfaiture et les condamna à l'exil; ils demeurèrent donc proscrits tant que le

roi vécut, et ne rentrèrent en Écosse qu'à sa mort. Il en résultait que, quoiqu'ils eussent été rappelés autour du trône, et qu'ils y occupassent, grâce à l'influence qu'avait eue Murray, qui, on se le rappelle, était Douglas par sa mère, les emplois les plus importants, ils n'avaient point pardonné à la fille la haine que leur portait le père.

Voilà pourquoi James Douglas, tout chancelier du royaume qu'il était, et par conséquent chargé de faire exécuter les lois, se mit à la tête d'un complot qui avait pour but la violation de toutes les lois divines et humaines.

La première idée de Douglas avait été de traiter Rizzio comme avaient été traités les favoris de Jacques III au pont de Lauder, c'est-à-dire de lui faire faire une apparence de procès, et de le pendre ensuite. Mais une pareille mort ne suffisait pas à la vengeance de Darnley : comme c'était surtout la reine qu'il voulait punir dans la personne de Rizzio, il exigea que le meurtre eût lieu en présence de la reine.

Douglas s'associa lord Ruthwen, sybarite paresseux et débauché, qui promit de pousser le dévouement, en cette circonstance, jusqu'à mettre une cuirasse; puis, sûr de cet important complice, il s'occupa de trouver d'autres agents.

Cependant le complot ne put point se tramer si secrètement qu'il n'en transpirât quelque chose :

aussi Rizzio reçut-il plusieurs avis qu'il méprisa. Sir Jacques Melvil, entre autres, essaya de toutes les façons possibles de lui faire comprendre les périls que courait, dans une cour jalouse et sauvage comme celle d'Écosse, un étranger qui jouissait d'une confiance si absolue : Rizzio reçut ces allusions en homme résolu à ne point se les appliquer ; et sir Jacques Melvil, convaincu qu'il en avait fait assez pour l'acquit de sa conscience, n'insista point davantage.

Alors vint un prêtre français qui passait pour un fort habile astrologue, qui se fit introduire jusqu'au-près de Rizzio, et le prévint que les astres annonçaient qu'il était en péril de mort, et qu'il eût surtout à se défier d'un certain bâtard. Rizzio répondit que, du jour où il avait été honoré de la confiance de sa souveraine, il avait fait d'avance le sacrifice de sa vie à sa position ; que cependant, depuis ce temps, il avait pu s'apercevoir que les Écossais étaient, en général, prompts à la menace et lents à l'effet ; que, quant au bâtard dont il lui parlait, et qui sans doute était le comte de Murray, il aurait soin qu'il n'entrât jamais assez loin en Écosse pour que son épée pût l'atteindre, fût-elle longue de Dumfries à Édimbourg ; ce qui voulait dire, en d'autres termes, que Murray resterait exilé toute sa vie en Angleterre, puisque Dumfries était une des premières places de la frontière.

Pendant ce temps, le complot marchait toujours

son train, et Douglas et Ruthwen, ayant réuni leurs complices et pris leurs mesures, vinrent trouver Darnley, afin d'arrêter le pacte. Pour prix du service sanglant qu'ils rendaient au roi, ils exigèrent de celui-ci la promesse d'obtenir le pardon de Murray et des seigneurs compromis comme lui dans l'affaire de la *course en tous sens*. Darnley promit tout ce que l'on voulut, et un courrier fut envoyé à Murray, pour lui dire quelle était l'expédition qui se préparait, et l'inviter à se tenir prêt à rentrer en Écosse au premier avis qu'il en recevrait. Puis, ce point terminé, on fit signer à Darnley un écrit par lequel il reconnaissait qu'il était l'auteur et le chef de l'entreprise. Les autres assassins étaient le comte de Morton, le comte de Ruthwen, George Douglas, bâtard d'Angus, Lindley et André Karrew. Le reste se composait de soldats, véritables machines à meurtres, qui ne savaient pas même de quoi il s'agissait. Darnley se réserva de fixer le moment.

Le surlendemain du jour où ces conventions furent arrêtées, Darnley, ayant été averti que la reine était seule avec Rizzio, voulut s'assurer par lui-même du degré de faveur dont le ministre jouissait auprès d'elle. En conséquence, il se rendit à son appartement par une petite porte dont il avait toujours la clef sur lui; mais la clef eut beau tourner dans la serrure, la porte ne s'ouvrit point. Alors Darnley frappa en se nommant; mais tel était le mépris où il était tombé

près de sa femme, que Marie le laissa dehors, quoique, en supposant qu'elle eût été seule avec Rizzio, elle eût eu tout le temps de le faire sortir. Darnley, poussé à bout par ce dernier événement, fit venir Morton, Ruthwen, Lennox, Lindley et le bâtard de Douglas, et fixa l'assassinat de Rizzo au surlendemain.

Ils venaient d'en arrêter tous les détails et de se distribuer les rôles que chacun devait jouer dans cette sanglante tragédie, lorsque tout à coup, et au moment où l'on s'y attendait le moins, la porte s'ouvrit, et Marie Stuart parut sur le seuil.

— Milords, dit-elle, il est inutile que vous teniez des conseils secrets. Je suis instruite de vos complots, et, avec l'aide de Dieu, j'y appliquerai bientôt le remède.

A ces mots, et avant que les conjurés eussent eu le temps de se reconnaître, elle referma la porte, et disparut comme une vision éphémère mais menaçante. Tous de meurèrent interdits. Morton retrouva le premier la parole.

— Milords, dit-il, nous jouons ici un jeu de vie et de mort, et cela non pas au plus habile et au plus fort, mais au plus prompt. Si nous ne perdons pas cet homme, nous sommes perdus. Ce n'est donc pas après-demain qu'il faut le frapper, mais bien ce soir.

Tous applaudirent, jusqu'à Ruthwen, qui, tout

pâle et tout fiévreux qu'il était encore d'une maladie de débauche, promit de ne pas demeurer en arrière. Le seul point qui fut changé à la proposition de Morton, c'est que le meurtre n'aurait lieu que le lendemain; car, de l'avis de tous, il ne fallait rien moins qu'un jour d'intervalle pour rassembler les conjurés subalternes, dont le nombre se montait à cent cinquante.

Le lendemain, qui était le samedi 9 mars 1566, Marie Stuart, qui avait hérité de son père Jacques V la haine de l'étiquette et le besoin de la liberté, avait invité à souper avec elle six personnes, au nombre desquelles était Rizzio. Darnley, dès le matin averti de cette circonstance, en prévint aussitôt les conjurés, leur faisant savoir qu'il les introduirait lui-même dans le palais de six à sept heures du soir. Les conjurés répondirent qu'ils seraient prêts.

La matinée avait été sombre et tempétueuse, comme le sont en Écosse presque toutes les premières journées du printemps, et vers le soir la neige et le vent avaient redoublé d'épaisseur et de force. Marie était donc restée renfermée avec Rizzio, et Darnley, qui s'était avancé plusieurs fois jusqu'à la porte secrète, avait pu entendre le son des instruments et la voix du favori, qui chantait ces douces mélodies qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours, et que le peuple d'Édimbourg lui at-

tribue encore. Ces mélodies étaient pour Marie un souvenir de son séjour de la France, dont les artistes venus à la suite des Médicis avaient déjà fait un écho de l'Italie; mais pour Darnley elles étaient une insulte, et chaque fois il s'était retiré plus affermi dans son dessein.

À l'heure dite, les conjurés, qui avaient reçu dans la journée le mot de passe, frappèrent à la porte du château, et y furent reçus avec d'autant moins de difficulté, que Darnley lui-même, enveloppé dans un grand manteau, les attendait à la poterne par laquelle ils furent introduits. Aussitôt les cent cinquante soldats se glissèrent dans une cour intérieure, où ils se rangèrent sous des hangars, autant pour se garantir du froid que pour n'être pas vus sur la neige dont le sol était couvert. Une fenêtre ardemment éclairée donnait sur cette cour; c'était celle du cabinet de la reine: au premier signal qui leur serait donné par cette fenêtre, les soldats devaient enfoncer la porte et venir au secours des chefs de la conspiration.

Ces instructions données, Darnley conduisit Morton, Ruthwen, Lennox, Lindsey, André Karrew et le bâtard de Douglas, dans la chambre contiguë au cabinet, et qui n'en était séparée que par une tapisserie qui pendait devant la porte. De là on pouvait entendre tout ce qui se disait, et d'un seul bond tomber au milieu des convives.

Darnley les laissa dans cette chambre , en leur recommandant le silence ; puis, leur donnant comme signal d'entrée le moment où ils l'entendraient crier : *A moi, Douglas !* il fit le tour par le corridor secret , afin qu'en le voyant entrer par sa porte accoutumée , la reine ne prit pas de soupçons de cette visite imprévue.

Marie était à souper avec six personnes , ayant, disent de Thou et Melvil , Rizzio assis à sa droite ; tandis qu'au contraire , Campden assure qu'il mangeait debout à un buffet. La conversation était gaie et familière ; car chacun s'abandonnait à ce bien-être qu'on éprouve à se sentir bien clos et bien couvert , assis à une table somptueuse , quand la neige vient battre les fenêtres et que le vent mugit dans les cheminées. Tout à coup Marie , étonnée que le silence le plus profond succédât aux paroles vives et animées que les convives échangeaient entre eux depuis le commencement du souper , et soupçonnant , à la direction de leurs regards , que la cause de leur inquiétude était derrière elle , se retourna et aperçut Darnley appuyé au dossier de son fauteuil. La reine tressaillit ; car , quoique son mari eût le sourire sur les lèvres , ce sourire avait pris , en regardant Rizzio , une expression si étrange , qu'il était évident que quelque chose de terrible allait se passer. Au même instant , Marie entendit dans la chambre voisine un pas

lourd et traînant qui s'approchait du cabinet, puis la tapisserie se souleva, et lord Ruthwen, couvert de son armure, dont il pouvait à peine soutenir le poids, pâle comme un fantôme, apparut sur le seuil de la porte, et tirant en silence son épée, il s'appuya dessus. La reine crut qu'il était en délire.

— Que voulez-vous, milord ? lui dit-elle ; et pourquoi venez-vous au palais armé ainsi ?

— Demandez cela au roi, madame, répondit Ruthwen d'une voix sourde. C'est à lui de vous répondre.

— Expliquez-vous, milord, demanda Marie en se retournant vers Darnley ; que signifie un pareil oubli des convenances ?

— Cela signifie, madame, répondit Darnley en montrant du doigt Rizzio, qu'il faut que cet homme sorte d'ici à l'instant même.

— Cet homme est à moi, milord, dit Marie en se levant fièrement, et par conséquent n'a d'ordre à recevoir que de moi.

— A moi, Douglas ! cria Darnley.

A ces mots, les conjurés, qui, depuis quelques instants, s'étaient rapprochés de Ruthwen, craignant, tant était versatile le caractère de Darnley, qu'il ne les eût fait venir inutilement et n'osât point prononcer le signal, se précipitèrent avec tant de rapidité dans la chambre, qu'ils renversèrent la table. Alors

David Rizzio, voyant que c'était à lui que l'on en voulait, se jeta derrière la reine, à genoux, saisissant le bas de sa robe, et criant en italien : *Giustizia ! giustizia !* En effet, la reine, fidèle à son caractère, ne se laissant point intimider par cette invasion terrible, se mit devant Rizzio et l'abrita derrière sa majesté. Mais elle comptait trop sur le respect de cette noblesse habituée depuis cinq siècles à lutter corps à corps avec ses rois. André Karrew lui mit un poignard sur la poitrine, et la menaça de la tuer si elle s'obstinait plus longtemps à défendre celui dont la mort était résolue. Alors Darnley, sans égard pour la grossesse de la reine, la prit à bras le corps et l'enleva de devant Rizzio, qui resta à genoux, pâle et tremblant, tandis que le bâtard de Douglas, vérifiant la prédiction de l'astrologue qui avait averti Rizzio de se défier d'un certain bâtard, tirant le propre poignard du roi, l'enfonça dans la poitrine du ministre qui tomba blessé, mais non pas mort. Aussitôt Morton le prit par les pieds et le tira du cabinet dans la chambre, laissant sur le plancher cette longue trace de sang que l'on y montre encore ; puis, arrivé là, chacun se rua sur lui comme à une curée, et s'acharnant au cadavre, qui fut percé de cinquante-six coups de poignard. Pendant ce temps, Darnley maintenait la reine qui, croyant que tout n'était point fini, ne cessait de crier grâce. Mais Ruthwen reparut, plus pâle que la pre-

mière fois , et , à la demande de Darnley qui s'informait si Rizzio était mort , il fit de la tête un signe affirmatif; puis , comme dans l'état de convalescence où il était, il ne pouvait supporter une plus longue fatigue , il s'assit , quoique la reine , que Darnley avait enfin lâchée , fût restée debout à la même place. A ce coup Marie ne put se contenir.

— Milord ! crie-t-elle , qui vous a permis de vous asseoir devant moi , et d'où vous vient une pareille insolence ?

— Madame , répondit Ruthwen , ce n'est point par insolence , mais par faiblesse que j'en agis ainsi ; car je viens de prendre , pour rendre service à votre mari , plus d'exercice que les médecins ne me le permettent. Puis , se retournant vers un valet : Donnez-moi un verre de vin , dit-il en montrant , avant de le remettre dans la gaine , son poignard tout sanglant à Darnley , car voilà la preuve que je l'ai bien gagné. Le valet obéit , et Ruthwen vida son verre avec autant de tranquillité que s'il venait d'accomplir l'action la plus innocente.

— Milord ! dit alors la reine en faisant un pas vers lui , il se peut que , comme je suis une femme , malgré le désir et la volonté que j'en ai , je ne trouve jamais l'occasion de vous rendre ce que vous me faites ; mais , ajouta-t-elle en frappant avec énergie son ventre de sa main , celui que je porte là ; et dont vous eussiez dû respecter les jours , puisque

vous respectez si peu ma majesté, me vengera un jour de toutes ces insultes. Puis, avec un geste à la fois superbe et menaçant, elle se retira par la porte de Darnley, qu'elle referma derrière elle.

En ce moment, on entendit une grande rumeur dans la chambre de la reine. Huntly, d'Athole et Bothwell, que nous allons bientôt voir jouer un rôle si important dans la suite de cette histoire, soupaient réunis dans un autre vestibule du palais, lorsque tout à coup ils avaient entendu des clamours et des bruits d'armes ; de sorte qu'ils étaient accourus en toute hâte, et que d'Athole, qui marchait le premier, ayant heurté du pied, sans savoir qui il était, le cadavre de Rizzio qui était étendu au haut de l'escalier, ils avaient cru, en voyant un homme assassiné, qu'on en voulait aux jours du roi et de la reine, et avaient mis l'épée à la main pour forcer la porte que gardait Morton. Mais dès que Darnley put comprendre ce dont il s'agissait, il s'élança du cabinet, suivi de Ruthwen ; et se montrant aux nouveaux venus : — Milords, dit-il, la personne de la reine et la mienne sont en sûreté, et il ne s'est rien passé ici que par nos ordres. Retirez-vous donc, vous en saurez davantage lorsqu'il en sera temps. Quant à celui-ci, ajouta-t-il en soulevant la tête de Rizzio par les cheveux, tandis que le bâtard de Douglas éclairait avec une torche sa figure afin qu'on pût la reconnaître, voyez qui il est, et si c'est la peine de

vous faire pour lui une mauvaise affaire. Effectivement, dès que Huntly, d'Athole et Bothwell eurent reconnu le ministre musicien, ils remirent leurs épées au fourreau, et, ayant salué le roi, se retirèrent.

Marie était sortie avec une seule pensée dans le cœur, la vengeance. Mais elle avait compris qu'elle ne pouvait se venger à la fois de son mari et de ses compagnons : elle mit donc en œuvre toutes les séductions de son esprit et de sa beauté pour détacher le roi de ses complices. La chose ne lui fut pas difficile : lorsque cette furie brutale qui emportait souvent Darnley au delà de toute limite fut calmée, il s'épouvanta lui-même du crime qu'il avait commis, et tandis que les assassins, réunis à Murray, décidaient qu'on lui donnerait cette couronne matrimoniale tant ambitionnée, Darnley, aussi léger que violent, aussi pusillanime que cruel, passait, dans la chambre même de Marie, en face du sang à peine essuyé, un autre traité par lequel il s'engageait à livrer ses complices. En effet, trois jours après l'événement que nous venons de raconter, les meurtriers apprirent une étrange nouvelle, c'est que Darnley et Marie, accompagnés de lord Seyton, s'étaient échappés ensemble du palais d'Holyrood. Trois jours encore après, une proclamation signée de Marie et datée de Dumbar parut, qui appelait autour de la reine, en son nom et en celui du roi,

tous les nobles et tous les barons d'Écosse , y compris ceux qui avaient été compromis dans l'affaire de la course en tous sens , à qui non-seulement elle accordait un plein et entier pardon , mais encore rendait toute sa confiance. De cette manière , elle détachait la cause de Murray de celle de Morton et des autres assassins qui , à leur tour , voyant qu'il n'y avait plus de sûreté pour eux en Écosse , se réfugièrent en Angleterre où tout ennemi de la reine , malgré les bonnes relations qui régnaien t en apparence entre Marie et Élisabeth , était toujours sûr de trouver un bon accueil. Quant à Bothwell , qui avait voulu s'opposer à l'assassinat , il fut nommé lord gardien de toutes les marches du royaume.

Malheureusement pour son honneur , Marie , toujours plus femme que reine , tandis qu'au contraire Élisabeth toujours plus reine que femme , ne fut pas plus tôt redevenue puissante , que son premier acte royal fut de faire exhumer Rizzio , qui avait été enterré sans appareil au seuil du temple le plus proche du château d'Holyrood , et de le faire transporter dans la sépulture des rois d'Écosse , se compromettant plus encore par les honneurs qu'elle rendait au mort que par la faveur qu'elle accordait au vivant.

Cette démonstration si imprudente amena naturellement de nouvelles querelles entre Marie et Darnley : ces querelles furent d'autant plus amères ,

que, comme on le comprend bien, la réconciliation entre le mari et la femme, du moins de la part de cette dernière, n'avait jamais été que feinte : de sorte que, se sentant plus forte encore de sa grossesse, elle ne garda plus de mesure, et, quittant Darnley, elle se rendit de Dunbar au château d'Édimbourg, où le 19 juin 1566, c'est-à-dire trois mois après l'assassinat de Rizzio, elle accoucha d'un fils qui fut depuis Jacques VI.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

	Pages.
LES CENCI.	1
LA MARQUISE DE BRINVILLIERS	61
KARL LUDWIG SAND.	193
MARIE STUART.	295

FIN DE LA TABLE.





